E. TOUTEY
Inspecteur primaire
Membre du Conseil supérieur de l'Instruction Publique

Lectures Primaires

100 MORCEAUX CHOISIS
AVEC DES EXPLICATIONS, DES QUESTIONS ET DES DEVOIRS

1er DEGRÉ DU COURS ÉLÉMENTAIRE

(200e mille)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1910

75 cent.

Ouvrage faisant suite :
E. Toutey. **Lectures primaires**. *Cours élémentaire*. Un vol. 90 cent.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE

Presented to the Library
OF THE
University of Toronto.
BY
Prof. Squair
1913

— Ma Petite.
DUFFERIN (Lord) : Lettres écrites des régions polaires.
FABRE : Les Mystères de la maison grise.

d'enfance.
TISSOT (Victor) et MALDAGUE : La Prisonnière du Mahdi.
URGEL (Y. d') : Le Caillou rouge.
VIRGILE : Œuvres choisies.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES
Illustrée de nombreuses gravures

QUATRIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8 (23×14)
Chaque volume : broché, 1 fr. 10 ; Cart. fort, genre maroq., tranches dorées, 1 fr. 70

AGON DE LA CONTRIE (Mme d') : L'Honneur de Richard.
— Le Vainqueur de Gérald.
ALBER-GRAVE : Les Petits secrets amusants.
ANNENSKAIA : Les Amis de Collège.
BERTIN : A bonne École.
BOUVET : Fleur captive.
CIM (Albert) : Contes et Souvenirs de mon pays.
CLÉMENT (F.) : Les Grands Musiciens.
COLOMB (Mme J.) : Histoires et Proverbes.
— Simples récits.
CUMMINS (Miss) : L'Allumeur de Réverbères.
DELON (Ch.) : Histoire d'un livre.
DELORME : Journal d'un Sous-Officier (1870).
DEMOULIN (Mme G.) : Les Jouets d'Enfants.
— Une École où l'on s'amuse.
DIGUET (Charles) : Nos Amis les Bêtes.
DU BOSCQ DE BEAUMONT (G.) : Une France oubliée, l'Acadie.
Ouvrage couronné par l'Académie française
— Une Fille de France, la Tunisie.
Ouvrage récompensé par l'Institut.
— L'Étendard vert.
FICY (P.) : L'Ambition d'Arnaud.
— La Protégée des quatre.
FIGUIER (L.) : Scènes et Tableaux de la Nature.
GAUTHIER-VILLARS (Henri) : Le Petit Roi de la Forêt.
GÉRARD (A.) : L'Enfant du 26e.
GIRARDIN (J.) : Bonnes Bêtes et bonnes Gens.
— Petits Contes Alsaciens.
GIRARDIN (J.) (Suite) : Les Gens de bonne volonté.
— La Nièce du Capitaine.
GUY (N.) : Contes héroïques.
— Azalais.
HALL (C.) : Deux ans chez les Esquimaux.
HEYWOOD Les Chercheurs de Trésors.
HOUDETOT (Mme de) : Lis et Chardon.
— Cœur brisé.
KERGOMARD (Mme) : Heureuse rencontre.
KROUGLOFF : Les petits Soldats russes.
LA FONTAINE : Choix de Fables.
LAURENT (F.) : Le Chasseur de loutres.
LEHUGEUR : Histoire de l'Armée Française.
LIGHTONE : Mon ami Prampart.
MANUEL (G.) : Un Voyage de Vacances.
MAYNE-REID (Le Capitaine) : Les Naufragés de la Calypso.
MÉLANDRI : La Petite Cigale.
MUSSAT (Mlle L.) : Autrefois et Aujourd'hui.
POIRÉ : Six semaines de vacances.
SÉVIGNÉ (Mme de) : Choix de Lettres.
SOUVIGNY (J.) : L'Avenir de Suzette.
— Sauvée !
STRAUSS (Mme P.) : Au pays basque.
TALBERT : Les Alpes.
THEURIET (A.) : Les Enchantements de la Forêt.
TISSANDIER : Causeries d'un savant.
VÉZE (J. de) : La Fille du Braconnier.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

29e ANNÉE 1909-1910

MON JOURNAL

RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
DE GRAVURES EN COULEURS & EN NOIR
A L'USAGE DES ENFANTS DE 8 A 12 ANS

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

MON JOURNAL s'adresse aux **petites filles** et aux **petits garçons** de 8 à 12 ans. Chaque numéro est illustré de superbes gravures imprimées en **quatre couleurs** et de dessins en noir.

MON JOURNAL est un vrai journal dont le principal souci est d'être vivant et amusant. Mais il désire également instruire ses lecteurs en leur présentant, sous une forme attrayante, tout ce qui est à même d'intéresser les enfants avides d'acquérir de nouvelles connaissances.

MON JOURNAL publie des *romans*, des *anecdotes*, des *contes*, des *pantomimes* qu'on peut aisément jouer et des *histoires sans paroles*. Il contient aussi des *articles d'actualité* où il traite, en les mettant à la portée des enfants, les questions dont tout le monde parle, des *chroniques scientifiques* où les découvertes de la science, susceptibles d'être comprises par les petits lecteurs, sont expliquées et commentées.

MON JOURNAL procure à ses lecteurs les moyens de s'amuser à peu de frais en leur indiquant les *jeux de découpages* et de *patience* et en donnant des *modèles de robes* de poupées faciles à exécuter.

MON JOURNAL assure donc aux enfants, en dehors même du plaisir de la lecture, le moyen d'occuper leurs récréations d'une manière instructive, amusante et tranquille, ce que les parents ne manqueront pas d'apprécier.

A ces nombreux titres qui recommandent **MON JOURNAL** à la faveur des enfants, il faut ajouter l'attrait des *superbes gravures en couleurs* qui illustrent chaque numéro et donnent la vie aux personnages qui défilent sous les yeux du lecteur, avec leurs colorations variées, leurs uniformes éclatants ou leurs robes chatoyantes.

MON JOURNAL enfin ouvre chaque mois entre ses lecteurs d'attrayants concours dont les prix sont en général de beaux volumes, mais peuvent parfois réserver aux lauréats de véritables surprises.

ABONNEMENTS

France	Un an.	8 fr. »	Union postale	Un an. .	10 fr. »
	Six mois. . .	4 fr. 50		Six mois.	5 fr. 50

L'ANNÉE COMMENCE AU 1er OCTOBRE
(On peut s'abonner du 1er de chaque trimestre)

PRIX DES ANNÉES 1893 A 1909 DE LA DEUXIÈME SÉRIE 15 VOL. IN-8°

Chaque année, 1 volume broché. . . . . 8 fr.
Cartonné avec couverture en couleurs. . . . . 10 fr.

Lat. Gr.
T 7363 K

E. TOUTEY
Inspecteur primaire
Membre du Conseil supérieur de l'Instruction Publique

Lectures Primaires

100 MORCEAUX CHOISIS
AVEC DES EXPLICATIONS, DES QUESTIONS ET DES DEVOIRS

1er DEGRÉ DU COURS ÉLÉMENTAIRE

(200e mille)

129519
14/10/13

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

1. — Le livre de lecture.

Exercice de langage. — 1. Que semble faire le petit garçon que vous voyez sur la gravure? — 2. Avec qui est-il? — 3. Que montre la maman sur la table? — 4. Dites tout ce que vous voyez encore sur la gravure.

Il était une fois un petit garçon qui se nommait Justin. Justin avait quatre ans et demi. Souvent il s'asseyait auprès de sa mère et lui disait :

« Maman raconte-moi quelque chose, je t'en prie. »

Et sa mère lui racontait de belles histoires.

Une fois, la maman raconta l'histoire de voyageurs qui avaient passé la mer dans de grands **vaisseaux** et qui étaient arrivés dans une **partie du monde** où le sol est du sable; où il y a des hommes qui ont la peau noire; où se trouvent de gros animaux à quatre pattes qui

ont des bosses sur le dos, des arbres qui portent des fruits pleins d'un jus blanc et doux comme du lait; et beaucoup d'autres choses qui intéressaient vivement le petit Justin.

Et Justin demanda :

« Maman, est-ce que tu es allée dans ce pays-là? — Oh! non, dit la maman, c'est trop loin. — Alors comment sais-tu ce qu'on y trouve? demanda l'enfant. — Je l'ai lu dans un livre », répondit la mère.

« Maman, lui dit-il, que faut-il donc faire pour comprendre les histoires qui sont dans ton livre?

— Mon enfant, répondit la mère, il faut apprendre à lire. »

Mme Pape-Carpantier. *Histoires et Leçons de choses.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Vaisseau.*** Très grand bateau pour aller sur la mer. — ***Partie du monde.*** On veut parler ici de l'Afrique.

Les idées. — 1. Que demandait le petit garçon à sa maman? — 2. Quelle histoire lui raconta sa maman? — 3. Que voulut alors savoir l'enfant? — 4. Que répondit la maman?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

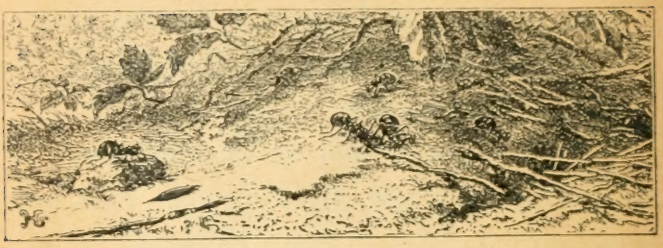
Il était une fois... qui...

Justin demanda à sa maman...

Sa mère lui répondit : Pour comprendre...

---

2. — La petite fourmi.



Exercice de langage. — 1. Que voyez-vous sur le caillou? — 2. Et à côté? — 3. Que peuvent bien faire là ces fourmis? — 4. Qu'aperçoit-on à gauche? à droite? — 5. De quoi se nourrissent les fourmis? — 6. Comment s'appelle l'habitation des fourmis?

La petite fourmi est partie de bonne heure pour chercher des **provisions**; depuis ce matin elle travaille sans relâche.

Elle est vaillante, et elle ne s'effraie pas des tâches difficiles. Ne voilà-t-il pas qu'elle a découvert un grain d'avoine? Ce grain d'avoine, pour elle, ce serait un énorme sac pour vous. Elle l'attaque sans hésiter. Elle le soulève par un bout, le fait tourner, basculer. Elle le tire, elle le pousse, elle profite des chemins tout tracés entre les herbes.

Mais, malgré tout son courage, vous pensez bien qu'elle n'avance guère : au bout d'un quart d'heure, épuisée d'efforts, elle n'a pas poussé

son grain d'avoine plus loin que la longueur de votre main. Cependant la journée s'achève. Déjà le soleil est près de l'horizon. La petite fourmi va-t-elle abandonner sa trouvaille?

Non pas; elle grimpe au faîte d'un caillou. Elle regarde autour d'elle. Elle aperçoit deux de ses compagnes passant sur un autre chemin. Elle y court. Elle leur parle... vous savez comme les fourmis se parlent entre elles, en se frottant le nez l'une contre l'autre. Vous devinez ce qu'elle leur dit, n'est-ce pas? Et elle a bientôt fait de les **persuader**, car toutes trois reviennent au grain d'avoine, qui, poussé, tiré vigoureusement, sera bientôt dans la fourmilière.

Quelle bonne journée! D'après GUYAU.

Les mots. — *Provisions*. Choses que l'on conserve pour manger plus tard.—*Elle a bien tôt fait de les persuader*. Elle les décide vite.

Les idées. — 1. Où était allée la petite fourmi, et pour quoi faire? — 2. Que trouva-t-elle? — 3. Comment put-elle emporter le grain d'avoine? — 4. Que prouve ce récit?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

La petite fourmi est partie...

Malgré tout son courage...

Les trois fourmis reviennent...

---

3. — Le prunier.

Exercice de langage. — 1. Quelles personnes voyez-vous sur la gravure? — 2. Que fait le père? — 3. Que fait le fils? — 4. Pourriez-vous dire en quelle saison l'on se trouve?

Enfants, obéissez à vos parents, et à vos maîtres, même quand ils ne sont pas là pour vous voir. Car, votre conscience, elle, est toujours **présente**, et elle saura vous dire si vous faites bien ou mal.

Le petit Jacques regardait, d'un œil de **convoitise**, un prunier couvert de beaux fruits bien mûrs. Il aurait eu bonne envie d'en cueillir quelques-uns ; mais son père le lui avait défendu, et il se disait :

« Il n'y a ici personne pour me voir, ni mon père, ni le jardinier, personne enfin ; et je pour-

rais bien enlever quelques-unes de ces prunes sans que l'on s'en aperçût. Mais je veux être obéissant; je ne veux pas, pour une satisfaction de gourmandise, manquer à ce qui m'a été **prescrit.** »

Et Jacques allait s'éloigner.

Alors son père, qui l'avait écouté derrière un arbre, courut au-devant de lui et lui dit :

« Viens, mon petit Jacques, viens, mon enfant; maintenant, nous allons cueillir de belles prunes ensemble. »

Et le père se mit à secouer l'arbre, et Jacques vit sa bonne conduite richement récompensée.

MARMIER. *L'Ami des petits enfants.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Votre conscience est toujours présente.*** Cette voix, qui vous dit si vous faites bien ou si vous faites mal, est toujours là, puisque vous la portez en vous. — ***D'un œil de convoitise.*** Avec un regard signifiant qu'il aurait bien désiré les avoir. — ***Ce qui m'a été prescrit.*** Ce que l'on m'a commandé, ordonné.

Les idées. — 1. Faut-il faire ce que les parents et les maîtres ont commandé, s'ils ne sont pas là? — 2. Que regardait le petit Jacques? — 3. Que dit-il? — 4. Qui l'avait entendu? — 5. Quel fut le résultat de l'obéissance de Jacques?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le petit Jacques regardait...

Il se disait en lui-même...

Alors son père qui l'avait écouté...

4. — La plainte des jouets.

Exercice de langage. — 1. Quels enfants représente la gravure? — 2. Et, à côté d'eux, quels jouets voyez-vous? — 3. Combien le mouton a-t-il de pieds? — 4. Combien le soldat a-t-il de bras?

La Poupée et Polichinelle,
Chez nous, hier, causaient tout bas,
Avec le vieux Mouton qui bêle
Et le Soldat qui n'a qu'un bras.

« Hélas! murmurait la Poupée,
Hélas! quelle triste maison!
Aux dents du chien on m'a laissée,
Et je meurs, perdant tout mon **son**.

— Moi, raconta Polichinelle,
Dans le puits j'ai passé la nuit;
Ma figure n'était pas belle,
Mais elle est affreuse aujourd'hui. »

Le Mouton dit : « Moi, je ne marche
Que sur trois pieds, c'est fort gênant :
Mais, des pauvres bêtes de l'arche,
Pas une n'en possède autant.

— Moi, dit le Soldat intrépide,
Je tire encor, c'est mon métier;
Mais l'armée est tout **invalide**
Du bras, de la tête ou du pied. »

Hélas! pourquoi tant de misères?
Sont-ils donc bien méchants tous deux,
La petite sœur et son frère?
Non, mais ils sont très peu soigneux!

Mlle S. Brès. *Vers et prose.* [Nathan, édit.]

Les mots. — ***Perdant mon son.*** Le son est l'écorce du blé, tandis que le dedans, la partie blanche, devient la farine après le travail du moulin; le son sert à nourrir les animaux; on prend du son pour remplir les poupées. — ***Invalide.*** Les soldats ont perdu bras, tête ou pied.

Les idées. — 1. Nommez, par leur nom, les jouets dont on parle dans cette poésie. — 2. Qu'est-il arrivé à la poupée? — à Polichinelle? — au mouton? — au soldat? — 3. Est-ce parce que les enfants sont méchants?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

La poupée murmurait...

Polichinelle raconta...

Le mouton dit : Je ne marche que...

---

5. — Les framboises.

Exercice de langage. — 1. Regardez avec attention la gravure et dites ce qu'elle représente. — 2. La petite fille revient du jardin : Qu'a-t-elle pu y faire de mal? — 3. Sa tante la gronde : que peut-elle lui dire?

Chère grand'tante Thérèse! Je la vois toujours, coiffée du bonnet tuyauté, se promenant le long de ses frambroisiers.

Quand elle me permettait d'aller dans son jardin, elle ne manquait pas de me recommander, en grossissant sa voix :

« Surtout ne touche pas aux framboises, je les ai comptées! »

Au bout de cinq minutes de promenade, je ne résistais plus à la **tentation**, et, pour m'encourager, je répétais en **lorgnant** les framboises : « C'est impossible que la tante Thérèse ait pu les compter toutes. » J'en mangeais quatre ou cinq;

puis, après avoir bien joué, je m'en revenais d'un air innocent vers la chambre de la grand'tante, sans me douter que le parfum du fruit défendu était resté sur mes lèvres.

« N'as-tu touché à rien? »

Et, comme je jurais que non :

« Approche, souffle. »

Je **m'exécutais**. Alors elle levait le doigt, et roulant de gros yeux :

« Tu as mangé des framboises! »

Je me voyais honteusement forcée de confesser ma faute; aussi je n'étais pas éloignée de la croire un peu **sorcière**.

André Theuriet. *Années de Printemps*. [Ollendorff, édit.]

Les mots. — ***Je ne résistais plus à la tentation***. Je ne pouvais plus m'empêcher d'en cueillir. — ***Lorgner***. Regarder de côté. — ***Je m'exécutais***. Je faisais ce qu'on me demandait. — ***Sorcière***. On appelait autrefois sorcier, sorcière, des gens que l'on croyait capables de faire des choses extraordinaires.

Les idées. — 1. De qui parle-t-on dans ce récit? — 2. Racontez comment l'enfant mangeait les framboises du jardin. — 3. Et comment la tante s'en apercevait-elle?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Quand j'allais au jardin...

A mon retour, ma tante demandait...

J'étais alors obligée d'avouer que...

6. — C'est comme cela à la guerre.

Exercice de langage. — Que représente cette gravure? — Que fait le petit garçon? — Pouvez-vous imaginer ce qui va lui arriver?

« Vois-tu, moi, je suis très fort, Anaïs. — Oh! oui, Polyte, tu es très fort. — La première fois que je rencontrerai un lion, je me jetterai sur lui, je lui prendrai avec mes deux mains les deux mâchoires, et je les... — Tu n'auras pas peur d'être mordu? — Non. — Oh! moi, j'aurais peur d'être mordue. — C'est parce que tu es une fille. — Vous avez de la chance, vous autres garçons, de ne jamais avoir peur! — Tiens, tu vois bien Mouflard qui nous regarde; tu vas voir ce que je vais lui faire. »

Mouflard était un jeune mouton qu'on avait, avec quelques autres, **confié à la garde** des deux enfants. Polyte recula de quelques pas, et

se baissant donna un coup de tête à l'animal, qui paissait bien tranquillement. Mouflard, atteint à l'épaule, poussa un bêlement plaintif; mais, voyant que Polyte continuait à se tenir devant lui, la tête en avant, lui aussi, il recula, se dressa sur ses jambes de derrière et bondit sur l'enfant. Cette fois, les deux têtes s'entre-choquèrent, et Polyte tomba sur le dos.

Quand Polyte se fut relevé, il se toucha le front. « Sais-tu que tu as une grosse bosse, lui dit Anaïs, et que ça saigne? Pour sûr cela doit te faire mal. — Un peu, mais c'est comme cela à la guerre! »

Et le petit bonhomme **se cambrait.**

Anaïs ne put s'empêcher de dire, se parlant à elle-même : « C'est égal si Mouflard avait été un lion!... » A quoi Polyte ne répondit pas.

DEFODON, *De-ci, de-là.* [Hachette, édit.]

Les mots. — *Confié à la garde.* Donné à garder. — *Se cambrait.* Se redressait, portant même un peu la tête en arrière.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages et les animaux cités dans ce récit? — 2. Racontez ce que disaient au commencement Polyte et Anaïs. — 3. Que fit alors Polyte? — 4. Que lui arriva-t-il?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Polyte disait un jour à Anaïs...

Il vit Mouflard, le mouton, et il...

Mouflard se recula et...

7. — Un mot magique.

Exercice de langage. — 1. A quel moment de la journée est-on? — 2. A quoi le reconnaissez-vous? — 3. Dites quelles personnes sont autour de la table. — 4. Qu'y a-t-il sur la table? — 5. A quelles heures ont lieu les repas?

Il faut apprendre de bonne heure à être poli envers tout le monde, surtout envers les parents et les maîtres. N'oubliez pas de dire « Bonjour », ou « Bonsoir »; de remercier quand on vous donne quelque chose; d'ajouter « s'il vous plaît » quand vous demandez quelque chose, etc.

On est à table. Le verre de Mimi est vide.

« Maman, de l'eau? » dit Mimi.

Maman ne répond pas.

« Je veux de l'eau, maman », répète Mimi.

Mais maman, au lieu de lui en donner, commence une petite histoire.

« Il y avait une fois une **grotte** très étonnante, qui renfermait toutes sortes de belles et bonnes choses; et les gens qui avaient entendu parler de ces trésors faisaient tous les efforts imaginables pour s'en emparer. Les uns donnaient de grands coups de marteau, les autres essayaient de creuser des trous, d'autres encore criaient et se fâchaient; mais la grotte restait toujours fermée. Enfin, un beau jour, un homme arriva, qui, tranquillement, dit un petit mot, et la grotte s'ouvrit tout de suite. C'était un petit mot **magique**....

— Était-ce « s'il te plaît? » demanda Mimi qui est toujours très habile à deviner les morales des histoires de sa maman.

Mme Dupin de Saint-André. *Ce qu'on dit à la maison.* [Hetzel, édit.]

Les mots. — ***Grotte*** ou caverne. Grand trou, très profond, sous les rochers. — ***Magique***. Qui produit tout à coup un effet merveilleux, étonnant.

Les idées. — 1. Dites ce que doit faire un enfant poli. — 2. Que demandait Mimi? — 3. Pourquoi sa demande n'était-elle pas polie? — 4. Que fit alors la maman? — 5. Montrez que Mimi avait compris l'histoire de sa maman.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Mimi demanda...

Il y avait, dit la maman...

Quel était le mot magique?...

8. — Songez à ce que vous dites.

Exercice de langage. — Que voyez-vous au milieu de la gravure? — Que voyez-vous à droite? à gauche? — Que pourrait-il arriver?

Gros-Pierre revenait un jour de la foire voisine. Monté sur sa mule, il passait dans un chemin creux bordé de deux murs de pierre. C'était au milieu de la journée; le soleil de juin chauffait la tête de Gros-Pierre, qui sentait la sueur couler sur ses joues.

Il vit par-dessus le mur des branches toutes chargées de cerises **appétissantes**. Gros-Pierre ne résista pas à la **tentation** d'en manger.

A la vérité, les branches étaient très hautes. Mais Gros-Pierre connaissait sa mule pour un animal tranquille et sûr. Il la fit donc arrêter, monta tout debout sur son dos, et commença de manger les cerises.

« Quel bonheur, se disait à lui-même Gros-Pierre, de trouver ces cerises juste au moment où j'avais si chaud et si soif! Mais, vraiment, je suis très malin d'avoir imaginé ce moyen pour les atteindre. Et ma mule, est-elle assez bonne bête de se tenir là, solide sur ses quatre pieds, sans le moindre mouvement! Tout de même, il ne faudrait pas que je me mette à lui crier : « Hue ».

A ce mot de : « Hue! » la mule obéissante partit, et Gros-Pierre dégringola lourdement sur le sol. Ce qui prouve qu'il ne faut pas toujours dire tout haut ce qu'on pense tout bas... et ce qui prouve encore autre chose. Devinez quoi?

Fabliau du Moyen âge.

Les mots. — ***Appétissant***. Qui excite l'appétit, qui paraît bien bon à manger. — ***Tentation***. Grand désir de faire quelque chose.

Les idées. — 1. D'où revenait Gros-Pierre, en quelle saison et à quelle heure? — 2. Comment voulut-il apaiser sa soif? — 3. Dites comment il fit pour manger les cerises. — 4. Que lui arriva-t-il alors? — 5. Que prouve ce récit?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Gros-Pierre revenait...

Il avait chaud et il...

Mais en parlant il dit... et la...

---

9. — La peur.

Exercice de langage. — 1. Cherchez et montrez une grosse pierre sur la route. — 2. Qu'y a-t-il auprès de la pierre, à droite? — 3. Quel animal regarde de ce côté?

J'avais une douzaine d'années; j'étais allé, à une lieue de la ville, prendre des nouvelles de mon oncle, qui était malade. Je revenais par la forêt, à la **tombée** de la nuit; la route était **déserte**.

Tout à coup j'entends derrière moi des pas précipités, une sorte de galop que je ne connaissais pas. La peur me prit : je me figurais quelque bête **monstrueuse** à ma poursuite.

Je me mis à courir à toutes jambes. Plus je courais, plus le galop semblait se rapprocher, plus les formes de la bête, que je ne voyais pas pourtant, me paraissaient grandir et devenaient effrayantes.

Dans ma fuite, je me heurtai à une pierre et je tombai. Le galop s'arrêta net, mais si près de moi, qu'un frisson me secoua tout le corps. A la fin, n'entendant plus rien, je pris mon courage à deux mains, je me relevai et regardai derrière moi.

L'âne de mon oncle était tranquillement arrêté à deux pas de là, droit sur ses quatre jambes. J'eus honte de ma **couardise**; je pris la bête par le licol et la ramenai à son écurie, me jurant bien qu'on ne me reprendrait plus à trembler de la sorte.

LIARD. *Instruction morale.* [Cerf, édit.]

Les mots. — ***La tombée de la nuit.*** Le moment où la nuit tombe, où il commence à faire nuit. — ***Route déserte.*** Route sur laquelle il n'y avait personne. — ***Une bête monstrueuse.*** Un animal très grand et très dangereux. — ***Couardise.*** Défaut de celui qui a peur sans motif.

Les idées. — 1. A quel moment du jour et à quel endroit se passe ce récit? — 2. Pourquoi l'enfant avait-il peur? — 4. Comment s'appelle le défaut qu'avait cet enfant? — 5. En fut-il corrigé? — 6. Vous est-il déjà arrivé d'avoir peur? — 7. Racontez dans quelles circonstances?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

J'étais allé à une lieue pour...
Tout à coup, j'entendis...
J'eus honte de... et je me promis...

10. — Le régiment.

Exercice de langage. — 1. Qu'est-ce qui défile dans la rue? — 2. Qu'est-ce qui flotte en tête du régiment? — 3. Qui marche à côté du régiment? — 4. Que font deux messieurs debout à droite? — 5. Décrivez le costume des soldats.

Les **bataillons** marchent **au pas**,
Musique en tête.
Accourez pour voir nos soldats,
C'est une fête:

Le **régiment** est fier et beau,
On court, on crie.
Enfants, saluez le drapeau
De la patrie!

Plus tard, lorsque vous serez grands,
La tête haute,
Vous marcherez droit dans les rangs,
Sous la capote.

Sur votre passage on courra
Comme à cette heure.
Plus d'un vieux soldat sortira
De sa demeure.

Et dira : « Ces petits soldats,
Musique en tête,
Me mettent, en marchant au pas,
Le cœur en fête! »

Allons, les jeunes et les vieux,
Pleins d'espérance,
Marchez au pas, marchez joyeux!
Vive la France! O. AUBERT. [Nathan, édit.]

Les mots. — ***Bataillon***. — Troupe de soldats à pied, composée de plusieurs centaines d'hommes, sous les ordres d'un commandant. — ***Marchent au pas.*** Les pieds de tous les soldats se lèvent et s'abaissent en même temps, de sorte qu'on n'entend qu'un seul pas pour toute la troupe. — ***Régiment***. Troupe de soldats composée de plusieurs bataillons et commandée par un colonel.

Les idées. — 1. Donnez le nom de quelques troupes de soldats et de ceux qui les commandent. — 2 Aimez-vous le passage du régiment? — 3. Serez-vous soldat plus tard, et à quel âge?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le régiment est...

En le voyant passer...

Plus tard, un vieux soldat dira...

---

11. — Un brave enfant.

Exercice de langage. — 1. Cette gravure représente une rue de Paris pendant la guerre de 1870-71 Que voyez-vous à gauche? — 2. Quelles personnes apercevez-vous? — 3. Que semblent-elles regarder au milieu de la rue?

C'est le 5 janvier 1871, dans la journée, que Paris vit pour la première fois les obus prussiens. Le **bombardement**, loin de répandre la terreur, n'excita dans toute la population qu'une curiosité vive....

Près du Panthéon, rue des Feuillantines, n° 63, il y avait une femme de la campagne réfugiée avec sa vache, qu'on lui avait laissée sous condition d'en réserver le lait pour les enfants et malades du quartier.

Le matin, à une heure connue, des femmes, des enfants venaient attendre la **précieuse distribution**. Un jour, à cause du grand froid, on

avait fait entrer par préférence les enfants sous le porche. Arrive un obus qui s'annonce en sifflant et tombe dans la cour. En un clin d'œil chacun s'était jeté à terre.

L'obus fait explosion, les éclats vont frapper les murailles ; personne n'est blessé.

Un jeune garçon se relève comme les autres, tenant sa boîte en fer-blanc qu'il n'avait pas laissé échapper. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, quel bonheur que je n'avais pas mon lait ! Qu'est-ce que serait devenue ma petite sœur ? »

Oubliant qu'il avait manqué d'être tué, il ne pensait qu'à sa petite sœur.

SARCEY. *Le Siège de Paris.* [Marpon et Flammarion, édit.]

Les mots. — ***Bombardement, Bombarder.*** Lancer, à la guerre, des bombes, des obus, qui éclatent au moment de tomber, et font de terribles dégâts. — ***La précieuse distribution.*** Celle du lait, dont on donnait un peu à chacun ; le lait était alors précieux, parce qu'il n'y en avait guère.

Les idées. — 1. Qu'arriva-t-il à Paris en 1871 ? — 2. Pourquoi le lait était-il précieux alors ? — 3. Racontez l'histoire de l'obus faisant explosion. — 4. Que trouvez-vous de bien dans la réponse du petit garçon ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Il y avait près du Panthéon...

Un jour, à cause du froid...

Le jeune garçon se releva et...

---

12. — L'école buissonnière.

Exercices de langage. — Combien voyez-vous d'enfants sur la gravure? — Comment sont-ils habillés? — Que regardent-ils? — Dites tout ce que vous apercevez encore.

Trois enfants, se rendant à l'école, réfléchissent que c'est bien ennuyeux d'étudier et se disent : « Allons au bois, nous y trouverons toutes sortes de jolies créatures qui n'ont rien à faire ; nous jouerons avec elles. »

Ils s'en vont, et passent sans oser s'arrêter devant l'active fourmi ; ils s'écartent aussi de l'abeille. Mais la souris, qu'ils invitent, leur répond : « Je n'ai que le temps de faire mes **provisions** pour l'hiver. — Moi, dit la blanche colombe, j'ai plusieurs choses encore à porter dans mon nid. — Moi, dit le lièvre, je m'amuserais volontiers à courir avec vous, mais je n'ai pas encore lavé mon museau. Avant tout, je dois faire ma toilette. »

Les enfants, **déconcertés**, lèvent les yeux et aperçoivent un pinson perché sur une branche.

« Ah! lui disent-ils, toi qui n'as rien à faire, veux-tu venir jouer avec nous?

— Rien à faire! Êtes-vous fous? répond le pinson. Pendant le jour, il faut que j'attrape des mouches pour ma nourriture. Il faut que j'égaie par mes chants le pauvre homme dans son travail et que j'endorme les enfants par un autre chant. Allez, petits paresseux, allez aussi à votre devoir, et ne venez plus troubler les habitants des bois qui tous ont leur tâche à remplir. »

Les enfants ont profité de cette leçon, et ils ont reconnu que le plaisir n'est doux que lorsqu'il est la récompense du travail.

X. Marmier. *Mémoires d'un Orphelin.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Provisions.*** Choses que l'on conserve pour manger plus tard. — ***Déconcertés.*** Surpris, troublés, dérangés dans leur projet.

Les idées. — 1. Qu'avaient résolu les trois enfants de ce récit? — 2. Que virent ils tout d'abord? — 3. Et ensuite? — 4. Que demandèrent-ils au pinson, et que répondit-il?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Trois enfants, au lieu d'aller à l'école...

La souris leur dit...

Le pinson leur dit...

13. — Face à l'ennemi.

Exercice de langage. — 1. Comptez les enfants représentés sur la gravure. — 2. Pourquoi la petite fille se cache-t-elle derrière le petit garçon? — 3. Quelle espèce de chien est représenté ici? — 4. Que fait le petit garçon pour se défendre?

Un groupe de jeunes enfants revenait de l'école maternelle. Ils étaient cinq ou six, dont le plus grand n'avait pas sept ans, tous embarrassés de paniers, de manteaux et même de parapluies.

Le chien du boucher courut sur le groupe en aboyant très fort. Et tous les bons hommes de se disperser comme une volée de moineaux. Seul restait au milieu de la rue un petit garçon qui s'était bravement jeté devant sa toute jeune sœur pour la protéger.

Je crois bien que le petit garçon avait très peur en voyant de si près l'énorme tête du chien et ses dents blanches, où brillaient des crocs

longs à faire **frémir**, des crocs qui auraient traversé le bras ou la jambe d'un seul coup.

Et le chien ne lâchait pas les enfants; et la pauvre fillette criait à fendre l'âme.

Tout à coup le frère imagina de mettre une barrière entre eux et le terrible animal : il lui ouvrit en pleine figure son parapluie. Le chien stupéfait crut à quelque **engin** redoutable, il commença à battre en retraite. Les enfants reprirent courage, et, toujours à l'abri du parapluie, ils gagnèrent prudemment le trottoir, puis leur maison.

Brave petit homme ! s'il n'avait pas aussi vaillamment fait face à l'ennemi, les crocs de la bête auraient peut-être au moins déchiré son pantalon.

Les mots. — ***Frémir***. Trembler de peur. — ***Engin redoutable***. Machine qui peut faire beaucoup de mal.

Les idées. — 1. De qui parle-t-on dans ce récit ? — 2. A quel moment était-ce ? — 3. De quoi les enfants eurent-ils peur ? — 4. Comment le petit garçon fit-il reculer le chien ? — 5. Que pensez-vous de sa conduite ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

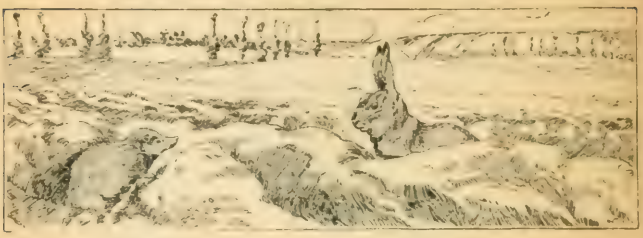
Des enfants revenaient...

Un gros chien...

Pour faire reculer le chien, le garçon...

---

14. — Le Lièvre et le Hérisson.



Exercices de langage. — Quels animaux voyez-vous sur cette gravure? — Où sont-ils? — Que savez-vous du lièvre? — Que savez-vous du hérisson?

Le Lièvre, s'étant un jour moqué du Hérisson, celui-ci voulut le punir.

« Parions, lui dit-il, que je te battrai à la course. Regarde ce champ labouré; demain matin, nous partirons chacun dans un **sillon**, et l'on verra bien lequel sera le premier au bout. »

Le Hérisson rentra chez lui et conta la chose à sa femme. Madame Hérisson ressemblait tellement à son mari, qu'on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre. Le lendemain matin, elle se mit à un bout du sillon, et Monsieur Hérisson se mit à l'autre bout. Le Lièvre se plaça dans le sillon d'à côté, donna lui-même le signal du départ et fila comme un trait.

Il se croyait déjà bien sûr de la victoire, lorsqu'à un mètre du bout il aperçut Mme Hérisson qui leva son museau et cria : « Me voilà » !

Le pauvre Lièvre n'y comprenait rien. Il demanda que l'on recommençât.

« Volontiers, dit Mme Hérisson... Un, deux, trois... » Et le Lièvre repartit à **fond de train.**

Mais au moment où il arrivait, M. Hérisson leva le museau en disant : « Me voilà ! »

Plus mort que vif, le pauvre Lièvre demanda une nouvelle épreuve. Et l'on recommença ainsi soixante-quatorze fois. A la soixante-quinzième fois, le Lièvre, à bout de forces, tomba d'épuisement. M. et Mme Hérisson remportèrent chez eux le prix de la victoire, qui était un bon dîner préparé pour le gagnant. Traduit de l'allemand.

Les mots. — *Sillon.* Sorte de petite tranchée, de petit fossé long et étroit, tracé dans un champ par la charrue. — ***A fond de train.*** Très vite.

Les idées. — 1. Que savez-vous du Lièvre? — 2. Que savez-vous du Hérisson? — 3. Quel pari firent un jour le Lièvre et le Hérisson? — 4. De quelle manière le Lièvre fut-il battu?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le Lièvre dit un jour au Hérisson...

Le Hérisson répondit...

Monsieur Hérisson se plaça, et...

15. — Le sifflet.

Exercice de langage. — 1. Comptez les personnages de la gravure. — 2. Que fait l'enfant qui est en avant, presque au milieu de la gravure? — 3. A quoi voyez-vous qu'il ennuie tous les autres enfants?

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où l'on vendait des **babioles**; mais, charmé du son d'un sifflet, que je vis en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et donnai volontiers, en échange, tout mon argent.

Revenu chez moi, fort content de mon achat, sifflant par toute la maison, je fatiguai les oreilles de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais sifflet, me dirent

que je l'avais payé dix fois plus qu'il ne valait.

Alors ils me firent penser au nombre de choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus sage; ils me **ridiculisèrent** tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit; et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet ne m'avait causé de plaisir.

Ce petit événement ne me fut pas inutile dans la suite, et j'en gardai une **profonde impression**; aussi, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : « Ne donnons pas trop pour le sifflet », et j'épargnais mon argent.

FRANKLIN.

Les mots. — ***Babioles***. Jouets d'enfant, choses de peu de valeur. — ***Ridiculiser***. Tourner en ridicule, se moquer. — ***Une profonde impression***. Un souvenir qui dura toujours.

Les idées. — 1. Comment le petit Franklin acheta-t-il son sifflet? — 2. Pourquoi le paya-t-il si cher? — 3. Que fit-il en rentrant à la maison, et que lui dit-on? — 4. Qu'aurait-il pu acheter avec son argent? — 5. Quelle leçon lui donna le souvenir du sifflet?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le jeune Franklin alla...

Revenu chez lui, il...

Plus tard, lorsque Franklin était tenté...

16. — Quand il fait froid.

Exercice de langage. — 1. En quelle saison est-on d'après cette gravure? — 2. A quoi le reconnaissez-vous? — 3. Quelles personnes voyez-vous? — 4. Que font-elles? — 5. Que voyez-vous encore?

L'hiver est la saison mauvaise pour les petits oiseaux et pour les enfants pauvres. Ils trouvent difficilement leur nourriture. Le froid, la neige, la glace, les font souffrir; beaucoup tombent malades, et il y en a même qui meurent de froid. Si vous le pouvez, venez en aide à ceux qui souffrent.

Le nid posé sur une branche
Tremble, la forêt est très blanche
Et les oiseaux ont faim et froid.

La maison, couverte de glace,
Frissonne à la bise qui passe,
Les enfants **palpitent** d'effroi.

Les oiseaux aux ailes mouillées,
Secouant leurs plumes **souillées**
Hors du nid allongent leur bec.

Et la misérable nichée
Des pauvres enfants s'est couchée
Sans avoir un peu de pain sec.

Mon petit, dans la saison blanche,
Pense au nid posé sur la branche
Et songe au pauvre toit tremblant.

Dans tes mains, grosses de mitaines,
Porte aux petits oiseaux des graines
Et donne aux pauvres du pain blanc.

O. AUBERT. *Le Livre rose et bleu.* [Nathan, édit.]

Les mots. — ***La maison frissonne.*** Comme c'est l'hiver, il semble que la maison même ait froid et tremble à la *bise*, c'est-à-dire au vent froid du nord. — ***Les enfants palpitent.*** Ils tremblent, leur cœur bat violemment parce que ce mauvais temps leur cause de l'*effroi*, c'est-à-dire une grande peur. — ***Leurs plumes souillées.*** Salies par la boue.

Les idées. — 1. Où le nid est-il posé ? — 2. Que dit-on de la maison et des enfants ? — 3. De quoi souffrent les oiseaux et les enfants ? — 4. A qui doivent penser, en hiver, les enfants heureux ? — 5. Que doivent-ils faire ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le nid tremble sur la branche, car...
La maison..., les enfants...
Mon petit, quand il fait froid, pense...

17. — Le singe et le chameau.

Exercice de langage. — 1. Quels animaux représente la gravure? — 2. Avez-vous déjà vu un singe? — 3. Un chameau? — 4. Où? — 5. Dans quel pays vivent ordinairement ces animaux? — 6. Par quoi le chameau est-il remarquable?

Un singe et un chameau cheminaient côte à côte, conduits par un **bateleur** qui les promenait de village en village comme des bêtes curieuses.

Fatigué par une longue marche, le singe dit à son compagnon : « Ami, veux-tu me laisser monter sur ton dos? Je serai pour toi une charge bien légère, et j'arriverai plus **dispos** au terme du voyage. » Le chameau y consentit volontiers.

Maître Bertrand s'installe à son aise entre les bosses de son complaisant ami ; mais bientôt, cédant à ses habitudes **perverses**, il se met à lui jouer les plus mauvais tours : il le fatigue de

ses mille cabrioles, le gratte, le pince, l'égratigne.

D'abord, celui-ci supporte tout sans rien dire mais, à la fin, se sentant cruellement mordu, il perd patience : « Maudit **sapajou**! s'écrie-t-il, débarrasse-moi de ta vilaine personne. » En même temps, il fait un si violent **soubresaut**, que le singe est lancé en l'air, et va tomber sur un caillou qui lui brise la mâchoire.

« Tu n'as que ce que tu mérites », lui dit alors son maître, en le remettant à grand'peine sur ses jambes.

STASSART.

Les mots. — ***Bateleur***. Homme qui fait des tours, qui montre des animaux à la foire. — ***Dispos***. Bien reposé, les membres souples. — ***Maître Bertrand, sapajou***. Mots qui désignent le singe. — ***Habitudes perverses***. Le singe avait l'esprit tourné au mal. — ***Soubresaut***. Saut brusque et auquel on ne s'attend pas.

Les idées. — 1. Quels étaient les défauts du singe? — 2. Que demanda-t-il à son compagnon le chameau? — 3. Que fit le singe une fois installé sur le chameau? — 4. Que lui arriva-t-il en punition? — 5. Pourquoi son maître pouvait-il lui dire : « Tu n'as que ce que tu mérites? »

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Un singe et un chameau...

Une fois sur le chameau, le singe...

Le chameau perdit... et...

18. — M. de Crac à la chasse (conte amusant).

Exercice de langage. — 1. Comment est habillé M. de Crac? — 2. Que voit-il en face de lui et que s'apprête-t-il à faire? — 3. Par quoi sont remarquables les cerfs?

Un jour que j'avais eu la **main heureuse** et que j'avais rempli de mes victimes à plume et à poil deux tombereaux de paysan, j'aperçus, dans la forêt de Loches, un cerf magnifique qui s'en venait tranquillement à ma rencontre. Le drôle avait l'air de se douter qu'il ne me restait plus un seul grain de plomb.

Je jette les yeux autour de moi, et découvre un grand cerisier tout couvert de cerises; je les mange pour apaiser ma soif, et charge mon fusil avec les noyaux. Je vise le cerf au milieu du front; il chancelle et tombe à genoux. Mais à peine tombé, il se relève, **détale** et disparaît.

Un an après, jour pour jour, comme nous chassions, quelques amis et moi, dans la forêt de Loches, nous vîmes, au milieu d'une clairière, un grand cerf qui se désaltérait, comme dit cet autre, « dans le **cristal** d'une fontaine ». Ce cerf portait, entre les cornes, un magnifique cerisier de dix pieds de haut.

« Parbleu, me dis-je, c'est mon cerf de l'autre année; un de mes noyaux de cerise a pris racine dans sa tête, et c'est de là que provient le cerisier. Il est juste que celui qui a semé récolte, ce cerf est à moi! » Pan! voilà le cerf à bas. Le cerisier était chargé de cerises mûres, les meilleures que j'aie mangées de ma vie.

LEVOISIN. *Mémoires de M. de Crac.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***J'avais eu la main heureuse.*** J'avais bien réussi. — ***Détaler.*** S'en aller, partir au plus vite. — ***Dans le cristal d'une fontaine.*** Dans de l'eau pure comme du cristal; le cristal est un très beau verre.

Les idées. — 1. Ce récit est-il vrai? — 2. Comment appelle-t-on un récit de ce genre? — 3. Que trouvez-vous de comique dans ce conte? — 4. Résumez-le. — 5. Que signifient les mots: C'est une histoire de M. de Crac?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

M. de Crac, en chassant, vit un jour...

Il chargea son... et...

Un an plus tard, il trouva...

19. — Bonhomme Noël.

1. Quelle personne représente cette gravure? — 2. Que voyez-vous encore? — 3. De quel côté se dirige l'enfant? — 4 Qu'y a-t-il au bas de la cheminée? — 5. Apercevez-vous quelque chose dans les petits sabots? — 6. Pouvez-vous, d'après cette gravure, dire à quel moment l'on est?

Ma mère me chantait une chanson la veille de Noël; mais, comme cela ne revenait qu'une fois l'an, je ne me la rappelle pas. Ce que je n'ai pas oublié, c'est la **croyance absolue** que j'avais à la descente, par le tuyau de la cheminée, du père Noël, bon vieillard à la barbe blanche, qui, à l'heure de minuit, devait venir déposer dans mon petit soulier un cadeau que j'y trouvais à mon réveil.

Minuit!... Quels efforts incroyables je faisais pour ne pas m'endormir avant l'apparition du petit vieux! J'avais à la fois grande envie et grand'peur de le voir; mais jamais je ne pou-

vais me tenir éveillée jusque-là, et, le lendemain, mon premier regard était pour mon soulier au bord de l'**âtre**.

Quelle émotion me causait l'enveloppe de papier blanc! car le père Noël était d'une propreté extrême, et ne manquait jamais d'**empaqueter** son offrande. Je courais pieds nus m'emparer de mon trésor. Ce n'était jamais un don magnifique, car nous n'étions pas riches. C'était un petit gâteau, une orange, ou tout simplement une belle pomme rouge. Mais cela me semblait si précieux, que j'osais à peine le manger.

GEORGE SAND. *Histoire de ma vie.* [Calmann-Lévy, édit.]

Les mots. — ***La croyance absolue que***... Je croyais fermement que le bonhomme Noël descendait par le tuyau de la cheminée. — ***Atre***. Partie de la cheminée où l'on fait le feu. — ***Empaqueter***. Enfermer dans un paquet.

Les idées. — 1. Comment la fillette se représentait-elle le bonhomme Noël? — 2. Racontez la veillée. — 3. Que recevait l'enfant? — 4. Pourquoi ce petit cadeau lui semblait-il précieux?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Je croyais à la descente, par...
Le lendemain matin, je courais...
Je trouvais alors dans...

---

20. — Les ciseaux.

Exercice de langage. — 1. Quels enfants voyez-vous sur la gravure? — 2. Que tient dans la main droite le petit garçon? — 3. Que va-t-il faire?

Jean avait six ans, Pauline en avait cinq. Jean était doux et tranquille. Pauline aimait à n'en faire qu'à sa tête. Ils étaient un jour seuls dans une chambre ; Pauline habillait sa poupée ; elle eut besoin de ciseaux pour couper un ruban. Les chercher et les trouver dans la boîte à ouvrage de sa maman fut l'affaire d'un instant. Le ruban coupé, une **idée diabolique** traversa son cerveau. « Dis, Jean, si je me coupais les cheveux ? — Oh ! non, ne fais pas ça. — Mais si ; oh ! attends, nous allons jouer au coiffeur, je m'assoirai sur une chaise et tu seras le coiffeur. »

Cette fois Jean ne résiste plus. Armé de la paire de ciseaux, il taille d'une main maladroite

dans les boucles blondes qui tombent l'une après l'autre. Le jeu fini, Pauline fut désolée de voir sur le parquet ses jolis cheveux. Regrets et pleurs inutiles! Il fallut lui raser la tête complètement, et ses petites amies se moquèrent d'elle. Pendant plus d'une année, elle souffrit de s'être laissé entraîner au caprice d'un instant.

Les ciseaux sont des instruments de travail, très dangereux, auxquels vous ne devez toucher qu'en présence des grandes personnes. Pauline fut seulement ridicule avec ses cheveux coupés; mais songez quel accident terrible pouvait se produire, si la pointe des ciseaux était entrée dans l'oreille ou dans l'œil de la petite imprudente!

Les mots. — ***Idée diabolique.*** Idée mauvaise, et en même temps singulière, étrange.

Les idées. — 1. Quel caractère avaient Jean et Pauline ? — 2. Quelle idée leur vint un jour? — 3. Racontez comment les cheveux furent coupés. — 4. Que fallut-il faire ensuite ? — 5. Les enfants doivent-ils se servir de ciseaux? — 6. Quels accidents peuvent arriver avec des ciseaux?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Jean et Pauline, un jour...
Le jeu fini, Pauline fut...
Les ciseaux sont...

---

21. — Chez nous.

Chez nous !... deux mots seulement, mais comme ils sont doux à nos oreilles, et combien ils disent de choses !

C'est là que notre bonne mère nous attend chaque jour au retour de l'école, et que notre père rentre le soir, fatigué de son travail de la journée, mais heureux quand même de trouver toute la famille réunie.

C'est là que nous jouons entre frères et sœurs, que nous reposons bien doucement la nuit. C'est là qu'on nous a soignés quand nous étions malades; c'est là, c'est à notre foyer que nous apprenons à nous aimer les uns les autres, à connaître toutes les joies et toutes les douleurs de la famille. Oh ! que je suis heureux d'avoir un foyer, un chez nous !

21bis. — La maison natale.

Oui, tout me charme et **me pénètre**
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître;
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, j'y serais fidèle
Aux échos de ce **site ombreux**,
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi? Je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

GUSTAVE NADAUD.

Les mots. — ***Me pénètre*** (de joie). Me rend heureux. — ***Abeille***. Pour : *si j'étais abeille*, *si j'étais rossignol*, etc. — ***Site ombreux***. Endroit où il y a des arbres qui donnent de l'ombre.

Les idées. — 1. Quelles choses nous disent les deux mots : *Chez nous* ? — 2. Qu'est-ce que nous apprenons à notre foyer ? — 3. Dites ce que vous avez retenu de la poésie.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

C'est chez nous que...
Chez nous s'appelle encore notre...
Tout me charme dans...

22. — La lettre de Jean au 1er janvier.

Jean avait été malade; le médecin déclara qu'il avait besoin, pour **se remettre**, du grand air de la campagne. Mais ses parents habitent la ville; leur travail les y retient. Comment faire?

Heureusement une bonne dame, qui connaît les parents de Jean, a offert de le prendre, et Jean est allé passer deux mois au grand air, au bon soleil, chez Mme Dupont.

Jean a conservé une grande reconnaissance à Mme Dupont. Il lui écrit de temps en temps; voici la lettre qu'il lui a envoyée au 1er janvier.

Chère Madame Dupont,

Je sais qu'une nouvelle année va commencer. Je voudrais être auprès de vous pour vous dire que je vous aime bien, et que je vous souhaite beaucoup de bonheur. Je souhaite aussi une

bonne et heureuse année à Monsieur Dupont, à Henri et Marguerite qui étaient si bons camarades pour moi.

Chère Madame Dupont, je m'ennuie beaucoup de vous tous; mais j'ai bien travaillé depuis la rentrée des classes, pour faire plaisir à mes parents et à vous. Le maître m'a **complimenté**. J'en étais tout fier, et je vous assure que je veux continuer.

Je vous embrasse de tout mon cœur, chère Madame Dupont, aussi fort que je vous aime, et j'embrasse aussi Monsieur Dupont, Henri et Marguerite. Votre reconnaissant,

JEAN.

Les mots. — ***Se remettre***. Se guérir tout à fait, se remettre en bonne santé. — ***Complimenter***. Faire des compliments, dire que c'est bien, que l'on est content.

Les idées. — 1. Pourquoi Jean avait-il besoin d'aller à la campagne ? — 2. De quelle manière put-il y aller ? — 3. Quels sentiments Jean garda-t-il envers Mme Dupont ? — 4. Que lui dit-il dans sa lettre du 1er janvier? — 5. Quand écrit-on une lettre à quelqu'un ? — 6. Que met-on en haut de la lettre ? — 7. Que met-on en bas ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le médecin déclara...

Jean a conservé...

Il écrivit au premier janvier à...

23. — Un enfant sous la neige.

On raconte le trait suivant d'un chien du Mont Saint-Bernard. Il s'appelait Diamant. Vous savez sans doute déjà que ces gros chiens vont dans les neiges de la montagne pour chercher les voyageurs **égarés**. Un soir, que l'on venait de trouver deux personnes glacées et qu'on se disposait à les transporter à l'hospice, Diamant refuse de partir. « Il sautait et aboyait pour dire à sa façon que ce n'était pas tout.

« Or, la femme que l'on venait de sauver portait le costume de bonne d'enfant ; une petite **bouteille d'osier** sortait de son tablier.

« Je ne doute pas que Diamant ne se soit dit : *Il doit y avoir un enfant perdu sous la neige.* Et, pendant qu'on s'occupe des deux voyageurs, il va à la recherche de l'enfant.

« Il le trouve étendu sans mouvement. Le pauvre petit avait trois ans. Que fait Diamant? Il s'approche de lui, l'entoure de ses pattes pour le réchauffer, mais en ayant soin de ne pas le blesser, ni l'effrayer. Il le lèche, le regarde, le lèche jusqu'à ce qu'il voie la vie revenue; alors il se met près du petit garçon, s'aplatit, et l'invite par ses gestes, ses regards, à monter sur son dos.

« Diamant fut compris, et au moment où le père, revenu à lui-même, pleurait la mort de son fils, on vit arriver Diamant portant un cavalier qui, n'ayant pas la force de se tenir droit, appuyait sa tête sur celle de sa docile **monture**. »

MME GOURAUD. *Mémoires d'un caniche.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Voyageurs égarés***. Qui ont perdu leur chemin. — ***Bouteille d'osier***, bouteille recouverte d'osier, pour que les chocs ne la cassent pas. — ***Sa monture***. Le chien, sur lequel il était monté.

Les idées. — 1. Que savez-vous des chiens du Mont Sain'-Bernard? — 2. Pourquoi Diamant ne voulait-il pas partir? — 3. Que trouva-t-il? — 4. Comment ramena-t-il l'enfant?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

On raconte qu'un chien du...

Diamant pensait sans doute...

Il trouva... et, s'approchant de lui, il..

24. — Le rouge-gorge.

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

Je le suis en automne,
Au vent des premiers froids,
Et c'est moi qui lui donne
Le dernier chant des bois.

Il est triste, et je chante
Sous mon **deuil** mêlé d'or;
Dans la brume pesante
Je vois l'**azur** encor.

Que ce chant te relève
Et te garde l'espoir!
Qu'il te berce d'un rêve
Et te ramène au soir!

Mais quand vient la gelée,
Je frappe à ton carreau.
Il n'est plus de feuillée :
Prends pitié de l'oiseau !

C'est ton ami d'automne
Qui revient près de toi.
Le ciel, tout m'abandonne.
Bûcheron, ouvre-moi !

Qu'en ce temps de **disette**
Le petit voyageur,
Régalé d'une miette,
S'endorme à la chaleur !

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

MICHELET. *L'Oiseau.*

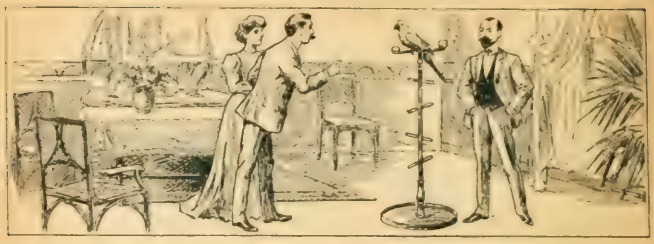
Les mots. — ***Mon deuil mêlé d'or.*** Le rouge-gorge a des plumes noires comme s'il était en deuil, mêlées avec des plumes jaunes et rouges comme l'or. — ***Azur.*** Couleur bleue du ciel. — ***Disette.*** Famine, manque d'aliments.

Les idées. — 1. De qui le rouge-gorge est-il le compagnon? — 2. Où est-il en automne? — 3. Que fait-il quand vient la gelée? — 4. Dites ce que vous savez du rouge-gorge.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le rouge-gorge est...
Quand le bûcheron est triste, le...
Pendant l'hiver, le rouge-gorge...

25. — Le perroquet.



Le perroquet dont je veux vous entretenir nous fut donné par une personne qui avait longtemps vécu aux Indes Orientales.

Il parlait beaucoup. Il questionnait et répondait, demandait, remerciait : « Coco veut faire glouglou (boire). Coco veut avoir à manger ». Si on ne lui donnait pas aussitôt : « Coco doit avoir à manger ». Était-on sourd encore, il renversait tout pour **exhaler sa colère**.

Il saluait les gens, le matin avec bonjour, le soir avec bonsoir; il demandait à se reposer, prenait congé : « Coco veut aller dormir ». L'emportait-on, il répondait plusieurs fois : « Bonsoir, bonsoir ».

Il sifflait très bien, chantait parfaitement : « Coco va chanter quelque chose », disait-il, puis il commençait :

« Perroquet mignon
Dis-moi sans façon :
Qu'a-t-on fait de ma maison
Pendant mon absence? »

Il témoignait par ces paroles son contentement de lui-même : « Ah! ah! comme il est beau, Coco! » et il se passait la patte sur le bec.

Il était cependant bien loin d'être beau, car il avait le défaut de s'arracher les plumes. On lui ordonna comme remède des bains de vin, qu'on lui donnait avec un petit arrosoir. Cela lui était fort désagréable et quand il voyait les **préparatifs**, il disait avec des larmes dans la voix : « Pas mouiller Coco ; oh! pauvre Coco, pas le mouiller ».

Cité par H. Coupin, *Les Bêtes chez elles*. [Vuibert et Nony, édit.]

Les mots. — ***Exhaler sa colère.*** Montrer sa colère, lui donner libre cours par des cris, des gestes violents, etc. — ***Préparatifs.*** Tout ce que l'on fait pour se préparer. Il s'agit ici des préparatifs pour donner les bains de vin au perroquet.

Les idées. — 1. D'où venait le perroquet dont on parle? — 2. Cherchez l'Inde sur la carte. — 3. Que savait demander ce perroquet? — 4. Comment faisait-il pour saluer? — 5. Dites ce qu'il savait encore faire.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le perroquet nous avait été donné par...
Il questionnait...
Il disait, en voyant le bain de vin...

26. — Conte arabe.

Il était une fois un prince qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux **derviche**. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était chose difficile à trouver en ce monde.

« Cependant, ajouta-t-il, je connais un moyen **infaillible** de vous procurer le bonheur.

— Quel est-il? demanda le prince.

— C'est, répondit le derviche, de mettre la chemise d'un homme heureux ! »

Là-dessus le prince embrassa le vieillard et s'en fut à la recherche de son **talisman**. Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaie des chemises de rois, des chemises d'empereurs, des chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux ! Il endosse alors des chemises d'ar-

tistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur.

Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revenait fort triste, un jour, au palais de son père, quand il **avisa** dans la campagne un brave laboureur, tout joyeux et tout chantant, qui poussait sa charrue. « Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur, se dit-il. Es-tu heureux? — Oui! fait l'autre. — Tu ne désires rien? — Non. — Tu ne changerais pas ton **sort** pour celui d'un roi? — Jamais! — Eh bien! vends-moi ta chemise. — Ma chemise? je n'en ai point! » JULE VERNE. *Pr. Livre des Enfants.* [Hetzel, édit.]

Les mots. — ***Derviche.*** Sorte de moine, de religieux chez les Arabes. — ***Moyen infaillible.*** Sûr, qui ne peut pas manquer. — ***Talisman.*** Objet que l'on croit devoir porter bonheur. ***Il avisa.*** Il aperçut. — ***Changer son sort.*** Changer sa vie, son existence pour celle d'une autre personne.

Les idées. — 1. Quels personnages y a-t-il dans le récit? — 2. Qu'avait dit le vieux derviche au jeune prince? — 3. Le prince trouva-t-il la chemise d'un homme heureux? — 4. Pourquoi?

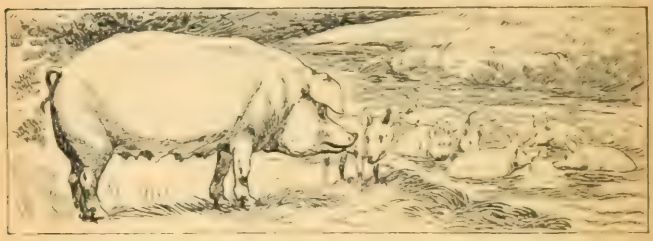
Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Il était une fois...

Le prince alla...

Le laboureur n'avait pas...

27. — Animaux domestiques et sauvages.



« Allons, Porcinet, mon enfant, un peu de courage! Rien ne fait tant de bien qu'un bain d'eau claire! Vois plutôt tes frères! » Ainsi parlait Mme Grasse-à-Lard, la meilleure des mères de famille, et pourtant quelle famille que la sienne! Une douzaine de petits, qu'elle nourrit tous de son lait, les soignant avec une égale tendresse. Mais Porcinet avait mauvais caractère, et il n'entra dans l'eau que lorsque sa mère l'eut menacé d'appeler le père.

Le bain fini, on revient à la ferme en croquant les fruits tombés et en fouillant la terre du **groin** pour trouver des racines.

Les enfants Porcinet ont dans le bois des cousins : les jeunes Marcassins, fils de M. et Mme

Sanglier, tous mangeurs de fruits, de racines et de vermines déterrées avec le groin. Le père a de longues dents appelées « défenses » : ce sont ses quatre **canines** sorties des deux côtés de la bouche en retournant les lèvres comme des cornes pointues ; il en porte des coups terribles à qui l'attaque.

La mère s'occupe des petits ; d'abord elle reste cachée avec eux dans le fourré où elle avait préparé leur lit de mousse et de feuilles ; puis elle les mène partout avec elle et les défend contre leurs ennemis. Le jour, tout dort dans le même **fourré**. La nuit, on cherche sa nourriture.

MLLE BRÈS. *Mon Histoire naturelle* [Hachette, édit.]

Les mots. — *Groin*. Le museau du cochon. — *Canines*. Dents placées devant la mâchoire et par côté, appelées encore dents de chien. — *Fourré*. Partie d'un bois où les arbres et les arbustes sont très près l'un de l'autre.

Les idées. — 1. Indiquez des animaux domestiques et des animaux sauvages que vous connaissez. — 2. Que dit-on, dans cette lecture, des porcs ? — 3. Où vivent les sangliers ? — 4. Dites quelle est la couleur, la forme, etc., d'un sanglier.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Les porcs se lavent...

Ils se nourrissent de...

Les sangliers sont armés de...

---

28. — Les petits sous de Georges.

La maman de Georges lui a donné deux sous parce qu'il avait bien fait une commission ; son papa lui en a donné quatre à cause de ses bonnes notes à l'école. Et Georges, qui a décidément de la chance, a vu son parrain, qui lui a encore donné une belle pièce de cinquante centimes.

Ah ! sans doute, Georges ne reçoit pas autant chaque semaine ; mais enfin c'est un heureux garçon, et il a bien des petits sous à lui.

Savez-vous ce qu'il en fait?

Des deux premiers qu'il avait reçus, je ne vous cacherai pas qu'il en a laissé un chez le pâtissier. C'était en sortant de l'école, à quatre heures : il avait faim, et les **croissants** dorés étaient bien **appétissants** à la devanture de la boutique. — Le lendemain, on faisait une quête pour les

pauvres enfants malades, et Georges n'a pas hésité à donner deux sous. — Il a également porté quelque chose à la caisse d'épargne.

Néanmoins son porte-monnaie s'est gonflé peu à peu; au bout de trois mois, Georges avait au moins deux francs cinquante. Et c'était justement la fête de sa maman et celle de Jeanne, sa petite sœur. Georges y avait songé. Il rapporta ce jour-là un bouquet de violettes qu'il plaça sur la table pour le déjeuner; à côté de l'assiette de Jeanne était un plumier neuf qu'elle désirait depuis longtemps. A côté de l'assiette de la maman, une jolie broche.

Quelle délicieuse surprise!

Et Georges était tout joyeux, car il avait mis du bonheur autour de lui.

Les mots. — *Croissant*. Petit pain ou petit gâteau qui a la forme du croissant de la lune. — *Appétissant*. Qui paraît bon à manger, qui excite l'appétit.

Les idées. — 1. Pour quelles raisons Georges a-t-il reçu des sous? — 2. En dépense-t-il pour son plaisir? — 3. En économise-t-il quelques-uns? — 4. Que fait-il des autres?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Georges a reçu...

Il a acheté... et il a donné...

Pour la fête de sa maman, il...

29. — Conseils à un jeune enfant.

Quand tu es à table, ne fais pas le difficile, ne fais pas le dégoûté. Prends l'habitude de manger de tout ce que l'on mange. Il y a des plats que tu n'aimes guère, **fais-toi violence**. Au bout de peu de jours, tu ne te souviendras plus de ne pas les avoir aimés.

Ne mange point **à la hâte**. Mets-y tout le temps. Surtout, mâche avec soin. N'avale pas une bouchée avant de l'avoir réduite en bouillie. Avaler sans mâcher est le fait d'un sot : tes dents sont dans ta bouche et non point dans ton **estomac**.

Cesse de manger dès que tu n'as plus faim.

Ne mange jamais que des fruits que tu connais bien, que tu as vus cent fois. Mais quand tu aperçois un fruit que tu n'es pas sûr de reconnaître, n'y touche pas. C'est peut-être du **poi-**

son. Dans les buissons, parmi les pierres, il t'arrivera de voir de jolis fruits rouges ou noirs qui ressemblent à des cerises et qui ont l'air bien bons à manger. N'y touche pas. C'est un poison violent. Rappelle-toi que les cerises ne poussent que sur de grands arbres, et non sur de petits arbres moins hauts que toi.

Ne bois jamais d'eau fraîche quand tu es en sueur. Entre tes repas, bois le moins possible, et si tu le peux, ne bois pas du tout. A table, ne vide pas ton verre d'un trait. Bois **posément** par petites gorgées. Ne bois pas de vin pur.

E. Pécaut. *Petit cours d'hygiène.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Fais-toi violence.*** Force-toi (pour en manger). — ***A la hâte.*** Très vite. — ***Tes dents ne sont pas dans ton estomac.*** Si tu avales la bouchée sans la mâcher, elle ne pourra plus être mâchée dans ton estomac. — ***Poison.*** Boisson, fruit, substance, etc., qui rend malade, et même qui peut faire mourir quand on l'avale. — ***Posément.*** D'une manière posée, c'est-à-dire calme, lente et sûre.

Les idées. — 1. Quels conseils nous donne-t-on pour la manière de manger? — 2. Quels fruits peut-on manger? — 3. A quels fruits ne faut-il pas toucher? — 4. Comment faut-il boire? — 5. Qu'est-ce que l'enfant ne doit pas boire?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Quand tu es à table...

Ne touche pas aux fruits qui...

Il faut boire...

30. — Imprudence.

Il y avait, sur un côté du jardin, un étang que la glace recouvrait en hiver, et où les enfants venaient s'amuser. Un tout petit garçon voulait aussi y entraîner sa sœur; mais elle connaissait le danger et elle ne s'éloignait pas du bord. « Je me retenais aux saules; lui s'attachait à moi, tout joyeux, ignorant le danger.

« Il imagina, un matin, d'aller tout seul faire son tour de glace. A dix pas, il rencontra une ouverture mal fermée, la creva et tomba. Lorsque j'allai le chercher de ce côté, je le trouvai encore debout dans sa fosse, mais la tête penchée et déjà demi-mort. Je me précipitai, je le pris de mes deux bras pour l'enlever; mais il était trop lourd, mes efforts inutiles faisaient rompre la glace sous mes pieds, je sentais que j'allais enfoncer. Je lais-

sai échapper un cri si déchirant que la fermière vint sur nous tout épouvantée. D'un tour de main elle nous tira de là ; mais mon *Pichou* ne donnait plus signe de vie. Cette brave femme me dit : « Venez avec moi, nous allons le faire revenir. » Il fallut d'abord le déshabiller ; il était tout roidi. Nous chauffâmes un grand lit. Quand la fermière l'eut mis dedans, je me sentis plus triste ; je me figurais qu'il n'en sortirait plus. J'allais sans cesse de la cheminée au lit pour interroger son visage.

« Enfin, il respira, ouvrit les yeux, nous parla. Ses habits étaient bien secs, et tout chauds ; il put les reprendre. La fermière nous caressait, nous grondait. Je ne goûtais pas ma joie ; l'inquiétude m'avait trop brisée. Je ne m'en remis pas de longtemps. » Mme J. Michelet. *Mém. d'une Enfant.* [Hachette, éd.]

Les mots. — *Un étang alimenté.* Recevant de l'eau, comme le corps reçoit des aliments.

Les idées. — 1. A quel moment de l'année et à quel endroit se passe cette scène? — 2. Racontez comment l'accident se produisit. — 3. De quelle façon l'enfant fut-il sauvé?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Il y avait à côté de...
Le petit alla un jour...
Pour le sauver, il fallut...

31. — Ce que disent les lettres noires.

« Maman, je ne voudrais pas lire,
C'est ennuyeux.
Ba, be, bi, ça ne veut rien dire...
J'aime bien mieux
Regarder seulement l'image
Pour m'amuser,
Et puis, si tu me trouves sage,
Un peu causer.

Montre-moi l'agneau qui vient boire
Sa goutte d'eau,
Le loup avec sa gueule noire
Près du ruisseau ;
Ou bien fais-moi voir la cigogne,
Et son long cou,
Ou le vilain oiseau qui grogne,
Le vieux hibou...

— Enfant, si tu veux pouvoir lire
Ces beaux récits,
Qui te font pleurer et sourire
Quand je les dis,
Il te faut savoir reconnaître,
L'œil exercé,
Chaque noire petite lettre
De l'abécé.

Si tu prends peine pour apprendre
A les nommer,
Tu sauras bientôt les comprendre
Et les aimer,
Car ces petites lettres noires
Dont tu **médis,**
Racontent de belles histoires
A leurs amis. »

MME E. DE PRESSENSÉ. *La Journée de Petit-Jean.* [Fischbacher, édit.]

Les mots. — ***L'œil exercé.*** Habitué (à lire). — ***Médire.*** Dire du mal de...

Les idées. — 1. Pourquoi l'enfant ne voudrait-il pas lire? — 2. Que préférerait-il? — 3. Connaissez-vous la fable de l'agneau qui vient boire? — 4. Que répond la mère à l'enfant?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Un enfant disait a sa mère...

Il aurait mieux aimé...

La mère répondit alors...

32. — Les Semailles.

Rien de plus agréable qu'un beau jour de février, car il annonce déjà le printemps. Air frais et clair soleil; il fait bon respirer dehors. Venez avec moi dans les champs. Les bourgeons pointent aux arbres; les jeunes pousses de seigle et de blé, délivrées de la neige qui les recouvrait une partie de l'hiver, forment çà et là de grandes taches d'un vert tendre. A côté, la terre nouvellement labourée **exhale** une bonne odeur, saine et forte.

Hier, la charrue était là, qui ouvrait et retournait le sol; ce matin on y a passé la herse aux dents pointues pour diviser et réduire les mottes de terre, et maintenant que tout est prêt, on va y déposer le grain. Voyez le bon cultivateur qui arrive de l'autre bout du champ avec une sorte de grand tablier blanc attaché autour du cou et rempli de la précieuse semence. De sa main gauche il soutient le semoir, et, plongeant la main

droite dedans, il jette à chaque pas une poignée de grains qui s'éparpillent pour retomber sur le sol à distances égales. Derrière lui vient la herse qui enterre le grain, puis un gros rouleau, qui tasse la terre afin de conserver l'humidité dont la semence aura besoin pour germer.

C'est le travail des semailles, le grand et beau travail dont dépendra toute la récolte **future** : il se fait soit à l'automne, soit à la fin de l'hiver. Admirez quels soins l'on prend pour qu'il soit parfait.

Vous aussi, enfants, quand vous êtes à l'école, quand vous apprenez à lire, à écrire et surtout à vivre, vous semez le bon grain. Au lieu de le confier à la terre, vous le confiez à votre intelligence. Il germera comme le grain du cultivateur; il lèvera et produira sa récolte de science, qui vous sera utile plus tard.

Les mots. — ***Exhaler***. Dégager, faire sortir une odeur, une vapeur. — ***La récolte future***. Celle qui viendra plus tard.

Les idées. — 1. Comment est un beau jour de février? — 2. Que voit-on alors dans la campagne? — 3. Racontez comment on sème le blé. — 4. Votre travail d'écolier ressemble-t-il à celui du cultivateur?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Au mois de février, on voit...

Pour semer, le cultivateur...

Ce que vous apprenez produira...

---

33. — Les allumettes.

En venant à l'école, ce matin, Jeanne pleurait. « Qu'avez-vous, mon enfant? » lui dit sa maîtresse. A travers les **sanglots**, quelques phrases hachées arrivèrent. « Mon... petit frère... est malade! — Votre frère? lequel? » demande la maîtresse émue devant cette grosse douleur. « Mon frère Charles..., celui qui a cinq ans.... Il est tout brûlé!... » Et de nouveau les sanglots éclatent. Quand la fillette fut un peu calmée, elle put raconter l'accident arrivé la veille à son frère Charles.

« La maman était sortie; comme il faisait très mauvais temps, elle avait laissé Charles tout seul, oh! pas longtemps, cinq minutes à peine. Mais pendant ces cinq minutes, Charles était allé prendre sur la cheminée, très haute pourtant, une boîte d'allumettes. En allumer une et faire flamber un morceau de papier fut l'affaire d'un instant.

Hélas! le papier ne brûla pas seul; la flamme atteignit la manche de Charles et, montant toujours, gagna les cheveux.

« Aux cris poussés par l'enfant, les voisins accoururent; on le roula dans un vieux tapis arraché à une table, et on parvint à éteindre le feu. Mais le pauvre petit souffre affreusement. Le médecin pense qu'il faudra deux mois pour le guérir; un œil est presque perdu; tout un côté du visage restera marqué. »

Jeanne ne pleure plus; sa maîtresse l'embrasse, ses compagnes la consolent. Mais à la récréation, personne n'a le courage de jouer, tant les petites filles ont été émues.

Le feu nous est bien utile; sans lui nous mourrions de froid et de faim; mais ce n'est pas un jouet. Ne touchez pas aux allumettes. Ne vous amusez pas avec le feu.

Les mots. — *Sanglots.* Soupirs, pleurs, cris, provenant d'un gros chagrin, entrecoupant la respiration.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Que raconta Jeanne? — 3. Expliquez comment l'accident était arrivé. — 4. Pourquoi ne faut-il pas toucher aux allumettes?

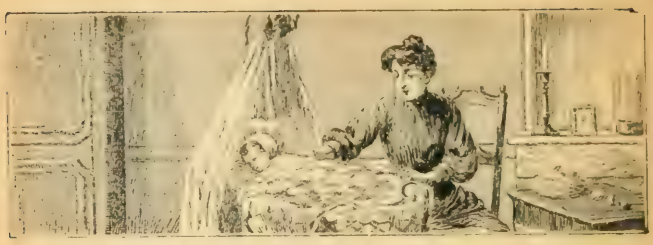
Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Jeanne, en arrivant à l'école...

Elle raconta...

A la récréation, personne...

34. — Tout doux.



Quand j'étais petit, tout petit,
Je dormais dans un petit lit.
Ma mère chantait en cadence :
« Petit mignon, endormez-vous !
Endormez-vous, le berceau danse
Tout doux, tout doux ! »

Lorsque je pleurais dans ses bras,
Maman, marchant à petits pas,
Me **dorlotait** avec tendresse :
« Petit mignon, consolez-vous !
Consolez-vous, on vous caresse
Tout doux ! tout doux ! »

Quand ses cheveux seront tout blancs,
Quand ses genoux seront tremblants,
Pauvre mère, aujourd'hui si vive !
C'est moi qui gagnerai des sous
En travaillant pour qu'elle vive
Tout doux, tout doux !

OCTAVE AUBERT. *Le Livre rose et bleu.* (Nathan, édit.)

34bis. — La maman.

Qui nous aime dès la naissance?
Qui donne à notre **frêle enfance**
Son doux, son premier aliment?
C'est la maman.

Bien avant nous qui donc s'éveille?
Bien après nous quel ange veille,
Penché sur notre front dormant?
C'est la maman.

A nous rendre sages qui pense?
Qui jouit de la récompense
Et s'afflige du châtiment?
C'est la maman.

Aussi qui devons-nous sans cesse
Bénir pendant notre jeunesse,
Chérir jusqu'au dernier moment?
C'est la maman. Mme A. Tastu. [Perrin, édit.]

Les mots. — ***Dorloter***. Câliner, consoler. — ***Notre frêle enfance***. L'enfant est faible : il lui faut les soins de sa mère.

Les idées. — 1. Comment la maman endort-elle le petit enfant? — 2. Comment le console-t-elle quand il pleure? — 3. Que fera pour sa maman l'enfant quand il sera grand?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Lorsque je pleurais...

Plus tard, c'est moi qui...

Nous devons bénir...

35. — Le calendrier.

« Je voudrais bien savoir quand sera Pâques cette année [1908] », demandait un jour à son papa la petite Madeleine, qui déjà **formait des projets** pour les vacances.

— Tu vas le trouver toute seule, dit-il. Apporte-moi le calendrier qui est pendu au mur. Il indique tous les mois et tous les jours de l'année, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Vois : le premier jour de l'an était un mercredi, tu te rappelles?

— Oh oui! mais je ne vois pas Pâques.

— Tu n'as pas encore bien cherché. Passons le mois de janvier et le mois de février : Pâques ne tombe qu'en mars ou en avril.

— Je l'ai! s'écria tout à coup Madeleine joyeuse. C'est le... le... attends un peu... le 19 avril. Nous aurons donc congé la semaine de Pâques jusqu'au... 26 avril, et l'on rentrera le lundi 27.

— Parfaitement. »

Madeleine demanda encore : « Mais comment sait-il cela, le calendrier? Et s'il se trompait?

— Rassure-toi, lui répondit son papa. Les savants calculent la date de Pâques comme tu fais un problème, et ils donnent la réponse aussi sûrement que tu dis deux et deux font quatre. Tu trouveras encore sur le calendrier la Pentecôte, sept semaines après Pâques, et vous aurez congé le lendemain lundi. Regarde aussi quel jour tombent le 14 juillet, Noël, etc.

— Oh ! c'est bien utile, le calendrier.

— Certainement, ma chère petite. Il n'y a qu'à savoir s'en servir. C'est encore sur le calendrier que tu trouveras le jour de ta fête, le jour de la fête de ta maman, de tes frères et sœurs... »

Les mots. — ***Formait des projets***. Songeait à ce qu'elle pourrait faire pendant les vacances.

Les idées. — 1. Que demandait Madeleine? — 2. Comment trouva-t-elle Pâques? — 3. Quels autres jours trouva-t-elle encore? — 4. A quoi sert le calendrier? — 5. Cherchez sur le calendrier la date de Pâques cette année. — 6. Cherchez la Pentecôte — 7. Cherchez le jour de votre fête.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Madeleine apporta le calendrier, et...

Les savants calculent...

On trouve sur le calendrier...

36. — Les deux voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
  Thomas trouve sur son chemin
  Une bourse de **louis** pleine.
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : « Pour nous, la bonne **aubaine** !
  — Non, répond Thomas froidement,
Pour NOUS n'est pas bien dit; pour MOI, c'est différent. »

Lubin ne souffle plus ; mais en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs, cachés au bois voisin.
  Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : « Nous sommes perdus! — Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais TOI, c'est autre chose. »
Cela dit, il s'échappe à travers le **taillis**.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
  Il tire la bourse et la donne.
Qui ne songe qu'à soi, quand la **fortune** est bonne,
  Dans le malheur n'a point d'amis. FLORIAN.

Thomas était **doublement fautif**, car la bourse ne lui appartenait en aucune façon. Qui sait si elle n'avait pas été perdue par un brave homme chargé d'aller faire un paiement, et désespéré de son malheur?

J'aime mieux la conduite du mendiant à qui Molière, un de nos plus grands écrivains, avait donné une pièce d'or, en croyant lui donner un sou. Aussitôt que le mendiant s'en aperçut, il courut après Molière et lui rendit sa pièce.

Molière, qui était riche et généreux, fut charmé de cette honnêteté, et il dit au mendiant :

« Gardez ce louis, brave homme, vous le méritez bien ! »

Les mots. — ***Louis.*** Pièce d'or à l'effigie du roi Louis; on dit encore un louis pour une pièce de 20 francs. — ***Aubaine.*** Trouvaille heureuse, avantage que l'on n'attendait pas. — ***Taillis.*** Bois épais et peu élevé. — ***Quand la fortune est bonne.*** Quand on a du bonheur, de la chance. — ***Doublement fautif.*** Double, deux fois; fautif, qui a commis une faute.

Les idées. — 1. Quels sont les deux personnages de ce récit? — 2. Que leur arriva-t-il? — 3. Comment finit l'aventure? — 4. Que doit-on faire d'un objet trouvé? — 5. Racontez l'histoire de Molière et du mendiant. — 6. Dites quelle fut la réponse de Molière. — 7. Expliquez pourquoi ce mendiant était honnête.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Thomas et Lubin allaient...

Thomas voulut garder...

Si l'on ne songe qu'à soi...

---

37. — Le premier éveil de la conscience.

J'étais encore un **bambin** en jupons, je n'avais pas plus de quatre ans. Par un beau jour de printemps, mon père me mena à quelque distance de la ferme, et bientôt il me dit d'y revenir seul.

Sur ma route j'aperçus une rhodora tout **épanouie**. C'est une fleur rare dans la contrée et je me dirigeai de son côté.

Arrivé là, je découvris une petite tortue tachetée, qui se chauffait au soleil. Je levai mon bâton pour en frapper la pauvre bête; car, bien que je n'eusse jamais tué la moindre créature, j'avais pourtant vu d'autres enfants s'amuser à détruire de petits animaux, et j'avais envie de suivre leurs mauvais exemples.

Mais tout à coup quelque chose arrêta mon bras, et j'entendis en moi-même une voix claire et forte qui disait : « Cela est mal ! » Tout surpris

de cette émotion nouvelle, de cette puissance inconnue qui, en moi et malgré moi, s'opposait à mes actions, je retins mon bâton en l'air jusqu'à ce que j'eusse perdu de vue la tortue.

Je courus à la maison et racontai la chose à ma mère en lui demandant qui donc m'avait dit que c'était mal. Je la vis essuyer une larme avec son tablier, et me prenant dans ses bras elle me dit : « On appelle cela quelquefois la Conscience. Si tu l'écoutes et lui obéis, elle te parlera toujours plus clairement et te guidera toujours bien ; mais si tu fais la **sourde oreille**, si tu lui désobéis, elle deviendra peu à peu plus obscure et te laissera sans guides en pleines **ténèbres**. »

Je puis affirmer qu'aucun événement dans ma vie ne m'a laissé d'impression aussi profonde et aussi durable.

PARKER, écrivain américain.

Les mots. — ***Bambin.*** Petit enfant. — ***Épanouie.*** Une fleur épanouie est une fleur ouverte. — ***Faire la sourde oreille.*** Ne pas vouloir entendre, ni même écouter. — ***En pleines ténèbres.*** Dans la nuit, où tu ne verras et ne comprendras rien.

Les idées — 1. Qu'avait vu l'enfant en revenant à la ferme ? — 2. Pourquoi voulait-il frapper la tortue ? — 3. Comment en fut-il empêché ? — 4. Que lui dit sa mère ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Je découvris...

Je voulus...

J'entendis...

38. — Les étoiles.

« Oh! la belle soirée! Pas un nuage au ciel; pas un souffle de vent. Sortons. Allons admirer les merveilles célestes. Avez-vous déjà remarqué particulièrement certaines étoiles?

— Oh! oui, monsieur, souvent; et je me suis demandé pourquoi elles ne brillaient pas toutes de la même façon. Tenez, en voilà qui sont grosses et en voilà qui sont petites. Celle-ci jette des feux violets. L'autre à gauche est plus jaune. Et il y en a de rouges, de blanches...

— Regardez au-dessus de l'arbre, à l'Ouest, là où le soleil s'est couché tout à l'heure et où l'on voit encore un peu de lumière, cette magnifique étoile qui brille d'un éclat extraordinaire. Vous pouvez la chercher tous les soirs; vous la trouverez toujours au coucher du soleil. C'est elle qui indique aux bergers qu'il est l'heure de ramener leurs troupeaux, et on l'appelle pour cela l'*étoile du berger*.

— Monsieur, il y a encore l'*étoile polaire*.

— Oh! oh! vous êtes bien savant. Mais c'est vrai. Elle est au bout du petit **chariot**, et près de celui-ci est le grand chariot. L'étoile polaire nous apparaît toujours à la même place, et elle indique exactement le Nord. Elle rend de grands services à ceux qui ont besoin de **s'orienter**.

« Venez souvent, par les belles nuits d'été, regarder les étoiles. Vous apprendrez à en connaître encore quelques-unes. Et surtout nous verrons combien le monde est beau et combien il est grand. Beaucoup de ces étoiles sont des soleils, mais tellement éloignés qu'ils ne semblent qu'un point dans le ciel immense. Peut-être ces innombrables soleils éclairent-ils des terres comme la nôtre, sur lesquelles il y a de vaillants petits écoliers comme vous, qui, comme vous aussi, restent saisis d'admiration devant la nature infinie! »

Les mots. — ***Le petit, le grand chariot.*** Réunions d'étoiles dont le groupement ressemble à un chariot. — ***S'orienter.*** Reconnaître les points cardinaux.

Les idées. — 1. Que faut-il pour que l'on puisse voir les étoiles? — 2. Quelles étoiles connaissez-vous? — Que savez-vous de l'étoile du berger? — 4. Que savez-vous de l'étoile polaire?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Il y a des étoiles qui...

L'étoile du berger apparaît...

L'étoile polaire se trouve...

39. — Les Nids.

Vous tous, enfants, qui, les dimanches,
Dans les bois prenez **vos ébats,**
Si vous voyez entre deux branches
Un nid, surtout n'y touchez pas!
N'y touchez pas et prenez garde
Même en passant de **l'effleurer**;
La mère est là qui vous regarde,
Plaintive et semblant **implorer.**
Un nid, c'est une chose sainte,
Voyez-vous, et lorsque l'oiseau
Vous implore, écoutez sa plainte:
Pour lui, le nid, c'est le berceau.
Et, devant sa douleur amère,
Pensez à vos berceaux aussi,
A la douleur de votre mère,
Si quelqu'un les brisait ainsi.
Si vos joyeux éclats de rire
Sont la gaîté de la maison,

L'oiseau que vous voulez détruire
Est la gaîté de la saison ;
De ses **roulades** sans pareilles
Troublant l'écho silencieux,
C'est lui qui charme vos oreilles,
Comme les fleurs charment les yeux.
Le jardin vous semblerait triste,
Le parc vous paraîtrait désert
Si cet incomparable artiste,
L'été, n'y donnait son concert.
Et quand vous irez, frais et roses,
Courir sous les rameaux bénis:
En pensant à toutes ces choses
Enfants, ne touchez pas aux nids. P. BILHAUD.

Les mots. — ***Vous prenez vos ébats.*** Vous courez, vous sautez, vous vous livrez aux jeux et aux amusements. — ***Effleurer***, toucher très légèrement, en passant. — ***Implorer.*** Demander en suppliant et presque avec des pleurs ; la mère vous implore, vous demande avec crainte et douleur de ne pas détruire son nid. — ***Ses roulades.*** Les chants de l'oiseau, qui se prolongent, qui semblent rouler à la suite l'un de l'autre.

Les idées. — 1. Dans quelle saison les oiseaux font-ils leurs nids? — 2. Où les nids sont-ils posés? — 3. Qui est toujours sur le nid, ou près du nid? — 4. Que font certains enfants lorsqu'ils voient un nid? — 5. Que ferez-vous lorsque vous en verrez un? — 6. Pourquoi? — 7. Relisez et répétez ensuite les quatre derniers vers.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Ne touchez pas au... que vous trouvez dans...
Pour l'oiseau, le nid, c'est...
L'oiseau charme...

40. — Le petit menuisier indélicat.

Nous avions dans la cuisine une table qui boitait d'un pied, peut-être même de deux, et l'on avait demandé au menuisier de venir la réparer. Travail facile. Le menuisier envoya un jeune **apprenti**. Je le vois encore entrer avec sa scie et sa petite boîte d'outils. Gros garçon jouflu, de treize ans, la casquette en arrière, mâchant un reste de cigarette pour faire croire qu'il était un homme.

Il regarde la table d'un air important, et bientôt se met à frapper, avec son marteau, si fort que personne ne reste à côté de lui dans la cuisine. C'était peut-être ce qu'il voulait, afin de n'être point surveillé, car il y eut de longs intervalles sans qu'on l'entendît travailler. Que pouvait-il bien faire? Allumer et fumer une autre cigarette sans doute. Enfin il ouvre la porte, et crie :

« Patronne! C'est fini! » Maman rentre, voit la table debout, et va dans sa chambre cher-

cher quelques sous pour donner à l'apprenti.

Tout à coup, nous entendons un **vacarme** infernal. Chacun se précipite, et tout d'abord croit à un accident, car le petit menuisier était sur le plancher, les quatre fers en l'air, et pleurait, lui qui se croyait un homme, comme un pauvre enfant qu'il était en réalité.

La table renversée, deux ou trois casseroles tombées, un pot à confitures roulé jusqu'à la cheminée disaient assez la vérité. Pendant l'absence de ma mère, le jeune gourmand avait aperçu un pot de confitures ouvert, était monté sur la table pour l'atteindre, et comme il avait mal raccommodé cette malheureuse table, un pied avait cédé sous son poids... Vous devinez le reste.

Il eut la honte de voir défiler tout le monde accouru au bruit, chacun lui **décochant un quolibet**.

Les mots. — ***Apprenti***. Jeune garçon qui apprend un métier. — ***Vacarme***. Grand bruit. — ***Décocher un quolibet***. Railler quelqu'un, se moquer de lui.

Les idées. — 1. Quel travail devait faire le petit menuisier? — 2. Que fit-il en réalité? — 3. Quels étaient les défauts de cet apprenti? — 5. Comment fut-il puni?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

L'apprenti se mit à...

On vit dans la cuisine...

Voici ce qui s'était passé...

---

41. — Anecdotes sur Duguesclin.

Il y avait un **tournoi** à Rennes. Toute la famille de Bertrand Duguesclin s'y rendit. Quant à lui, il fut enfermé dans sa chambre en punition de quelque méfait. Bertrand, alors âgé de quinze ou seize ans et déjà fort et vigoureux comme un homme, s'échappe par la fenêtre au moyen de ses draps de lit qu'il roule en corde. A peine libre, il court à Rennes, emprunte à un de ses parents un cheval, une armure, une lance et se rend au tournoi, non plus comme spectateur, mais comme combattant. Un chevalier anglais de grand renom venait justement de renverser plusieurs Français. Bertrand se présente à son tour pour jouter contre lui et le jette fort rudement à terre. Il est aussitôt proclamé vainqueur. Qu'on juge de la surprise de ses parents quand ils le reconnaissent, au moment où il enlève son casque pour recevoir le prix!

Quelques années après, Duguesclin était célèbre dans toute la Bretagne par ses **exploits** contre les Anglais. A la tête d'une petite troupe de soldats dévoués, il ne se rendait pas moins redoutable par ses ruses que par son courage et sa force. Un jour, il se déguise en bûcheron, place sur ses épaules une lourde charge de bois et se présente à la porte d'un château fort occupé par les Anglais. On le fait entrer sans défiance. Mais au moment où il passe sous la porte, Bertrand laisse tomber son bois afin d'empêcher qu'on ne la referme, saisit une hache qu'il tenait cachée et se met à frapper. En même temps il pousse son cri de guerre : aussitôt ses compagnons, sortant d'un bois voisin, accourent. Quelques instants après, le château était entre les mains des Français.

G. Duruy. *Petite Histoire de France.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Tournoi.*** Grande fête dans laquelle des gens à cheval, tout recouverts de fer, cherchaient à se faire tomber à l'aide de longues lances. — ***Exploits.*** Actions remarquables, principalement à la guerre.

Les idées. — 1. Que savez-vous de Duguesclin? — 2. Comment était-il dans sa jeunesse? — 3. Racontez la première anecdote. — 4. Racontez la seconde.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Bertrand sauta de la fenêtre et...

Il devint bientôt célèbre par...

Un jour Bertrand se déguisa...

42. — Reconnaissance envers les animaux.

L'homme doit plus que de la douceur, il doit une sorte de reconnaissance aux utiles compagnons de ses travaux. Le duc de Calabre, par une réprimande sévère, rappela un jour cette vérité à un homme qui l'avait oubliée.

Ce prince donnait tous les jours **audience**, à Naples, à ceux qui avaient quelque **requête** à lui présenter; et, dans la crainte que les gardes ne fissent pas entrer les pauvres, il avait fait placer dans la salle même du conseil une sonnette, dont le cordon pendait hors de la première **enceinte**.

Un vieux cheval, abandonné de son maître, vint se gratter contre le mur, et fit sonner. « Qu'on ouvre, dit le prince. — Ce n'est que le cheval du seigneur Capèse, » dit le garde; et toute l'assemblée **d'éclater**... « Vous riez, dit le prince. Sachez que l'exacte justice étend ses soins jusque sur les

animaux. Qu'on appelle Capèse. — Qu'est-ce? un cheval que vous laissez errer? lui demanda le duc. — Ah! monseigneur, reprit le cavalier, ç'a été un fier animal dans son temps; il a fait vingt **campagnes** sous moi; mais enfin il est hors de service, et je ne suis pas d'avis de le nourrir en pure perte. — Le roi mon père vous a cependant bien récompensé. — Il est vrai, j'ai été comblé de ses bienfaits. — Et vous ne daignez pas nourrir ce généreux animal qui eut tant de part à vos services! Allez de ce pas lui donner une place dans vos écuries; qu'il soit traité à l'égal de vos autres animaux domestiques, sans quoi je ne vous regarde plus vous-même comme un loyal chevalier, et je vous retire ma bienveillance. »

Les mots. — ***Donnait audience***. Il recevait et écoutait ceux, etc. — ... ***Requête***. Ceux qui avaient quelque chose à lui demander, qui désiraient obtenir quelque chose. — ***Hors de l'enceinte***. Hors des murs du château, du côté de la rue. — ***Éclater***. Éclater de rire. — ***Vingt campagnes***. Vingt années de guerre.

Les idées. – 1. La Calabre est en Italie : montrez l'Italie sur la carte. — 2. Racontez comment un cheval put entrer dans le palais du prince de Calabre. — 3. Qu'ordonna le prince au maître du cheval? — 4. Que nous enseigne ce récit?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le duc de Calabre avait fait placer...

Un cheval, en se grattant...

Le prince ordonna au maître du cheval...

---

43. — Le petit aveugle.

C'était dans un parc de Londres. J'allais chaque jour m'y asseoir quelques heures pour lire ou travailler. J'aimais ce lieu tranquille, à cause de la beauté de ses arbres, de la fraîcheur et de l'éclat de ses fleurs, arrondies en corbeilles ou disposées en gracieuses bordures. J'aimais le lac **minuscule** où les cygnes glissaient doucement.

Au-dessus de l'endroit que j'avais choisi, les arbres formaient un haut berceau naturel tout peuplé d'oiseaux voletant, pépiant, chantant. Tout d'abord, ils s'étaient tenus à une certaine distance; de jour en jour ils se rapprochaient davantage; car j'avais soin d'apporter, chaque fois, des gâteaux et du pain. Au bout d'une semaine, plus d'un venait prendre sur ma main le morceau **convoité**. Et je vis ainsi une petite chose charmante que je veux vous conter.

Parmi tous ces oiseaux il y en avait un qui m'in-

téressait plus que les autres : c'était un gros moineau brun, à l'allure timide. Il arrivait presque toujours le dernier, il se posait loin du pain jeté, et il ne le mangeait pas. De temps en temps il jetait un petit cri bref; aussitôt les autres lui apportaient la becquée, comme s'il était encore au nid. Un de ses camarades semblait s'occuper plus particulièrement de lui, ne le quittant que pour aller ramasser les miettes.

Ce manège piqua tellement ma curiosité, qu'à force d'observer, je compris un jour la triste et touchante vérité : le gros moineau était aveugle; les autres le nourrissaient et sa mère ou son compagnon de nid l'avertissait du danger.

Je fus profondément émue; je m'attachai plus encore à ces gentilles petites bêtes et, lorsque je quittai Londres, j'eus un réel chagrin de laisser mes amis, les moineaux de Ruskin Park.

Les mots. — ***Minuscule***. Très petit. — ***Convoiter***. Désirer avidement. — ***Allure***. Manière de se tenir en marchant.

Les idées. — 1. Où se passe la scène de ce récit? — 2. Dites comment était le parc? — 3. Pourquoi les oiseaux devinrent-ils familiers? — 4. Que remarquait-on pour l'un d'eux? — 5. Expliquez la raison pour laquelle cet oiseau ne mangeait pas lui-même. — 6. Quelle leçon pouvons-nous tirer de là?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

J'allais chaque jour...

Je remarquai un oiseau qui...

Je compris que le gros moineau...

44. — Près de mal faire.

« Je me souviens, qu'un jour, dans mon enfance, étant à la promenade avec les pensionnaires du collège, nous entrâmes tous dans un bois pour y chercher des nids d'oiseaux. On se sépara, et je cherchai de mon côté avec ardeur, car jamais je n'avais encore déniché un seul œuf ou un seul petit, et mes camarades se moquaient de ma maladresse.

« Après avoir **battu le taillis** pendant plus d'une heure, tout à coup, sur la branche d'un petit chêne, à trois pieds de terre, j'aperçois un beau nid de merle. Tout tremblant d'émotion, j'approche sans bruit, le cou et la main tendus en avant ; la mère me voit, m'attend, et ne s'envole du nid que lorsque je touche déjà à l'arbre.

« Il y avait trois œufs, et je m'apprêtais à les prendre : mais, en me retournant, je découvre la mère qui s'était perchée à peu de distance : il me

sembla qu'elle me suppliait en me regardant : mon cœur se serra. Le signal du départ se fit entendre à l'entrée du bois ; je pris une ferme résolution, et m'éloignai les mains vides en disant à la mère, comme s'il lui eût été possible de m'entendre : « Reviens, reviens, je t'ai laissé tes œufs; tu retrouveras ta couvée ».

« Mes camarades avaient presque tous des nids et des oiseaux, et ils se moquaient de moi suivant leur habitude ; ils répétaient : « Oh ! nous savions bien qu'il ne trouverait rien ». Une **mauvaise honte** m'empêcha d'avouer le **mouvement de compassion** qui m'avait saisi ; mais j'étais content de moi, et je ne racontai mon aventure qu'à ma bonne mère, qui m'embrassa en pleurant de joie. »

ED. CHARTON.

Les mots. — ***Battre le taillis***. Chercher dans le bois. — ***Mauvaise honte***. Honte de ce qui est cependant bien. — ***Mouvement de compassion***. L'enfant avait été touché par la tristesse de l'oiseau.

Les idées. — 1. Où était l'enfant à l'époque dont il parle? — 2. Qu'avaient résolu ses camarades? — 3. Que trouva-t-il? — 4. Que fit-il? — 5. Que pensez-vous de lui? — 6. Pourriez-vous dire pourquoi la mère du petit garçon pleura de joie en apprenant son aventure?

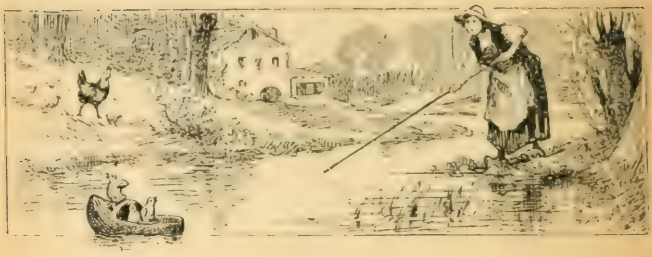
Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

J'aperçus tout à coup...

La mère était perchée... et semblait...

Je m'éloignai... et je dis...

45. — Les trois imprudents.



Au bord d'une rivière peu profonde, trois petits poussins cherchaient à manger. Ils savaient bien, les gourmands, que dans la terre humide il y a des vers et des insectes de toute sorte. La mère surveillait le reste de la nichée qui commençait à peine à marcher.

Les trois poussins, heureux et fiers d'être libres, s'éloignaient de plus en plus, et bientôt, ils se trouvèrent complètement seuls. Ils virent un gros sabot de bois, oublié par quelque laveuse.

Le plus **intrépide** — un futur coq sans doute — monta sur le sabot; les deux autres s'installèrent dedans, comme dans une petite maison faite exprès pour les abriter. Tiens! que se passe-t-il tout à coup! Pourquoi la petite maison balance-t-elle à droite et à gauche?

Voilà bel et bien mes petits aventuriers tout seuls au milieu de l'eau.

Eh oui, au milieu de l'eau! La rivière, subitement grossie, parce que l'on a ouvert la **vanne** du moulin, coule très fort; elle est venue jusqu'au sabot qu'elle a emporté et qui flotte à la dérive; ce n'est plus une maison, mais un bateau.

Les poussins jettent de petits cris désespérés; ils appellent leur mère qui glousse tristement, mais qui ne peut rien pour eux, car les poules n'ont jamais su nager.

Heureusement la fermière veillait. Avec une longue perche, bien doucement, elle ramène au bord la frêle embarcation, et les petits imprudents sont sauvés.

Les mots. — *Intrépide*. Brave, audacieux, qui n'a pas peur. — *Vanne*. Grosse planche ou assemblage de planches en bois ou en fer, pour arrêter l'eau d'une rivière; quand on ouvre la vanne, l'eau s'écoule et grossit la partie de la rivière qui se trouve au-dessous.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Où se passa-t-il? — 3. Comment les trois poussins se trouvèrent-ils au milieu de la rivière? — 4. Comment furent-ils sauvés? — 5. Y a-t-il des petits garçons qui peuvent se trouver dans une situation semblable?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Trois poussins cherchaient...

Les poussins montèrent dans... et...

La fermière, heureusement...

---

46. — Le petit soldat.

Toi qui, de si leste façon,
Mets ton fusil de bois **en joue**,
Un jour tu feras tout de bon
Ce dur métier que l'enfant joue.

Il faudra courir sac au dos,
Porter plus lourd que ces gros livres,
Faire **étape** avec des fardeaux,
Cent cartouches, trois jours de vivres.

Soleils d'été, bises d'hiver,
Mordront sur cette peau vermeille ;
Les balles de plomb et de fer
Te siffleront à chaque oreille.

Tu seras soldat, cher petit !
Tu sais, mon enfant, si je t'aime !
Mais ton père t'en avertit,
C'est lui qui t'armera lui-même !

Quand le tambour battra demain,
Que ton âme soit **aguerrie**.
Car j'irai t'offrir, de ma main,
A notre mère, la Patrie!

Tu vis dans toutes les douceurs,
Tu connais les amours sincères,
Tu chéris tendrement tes sœurs,
Ton père et ta mère et tes frères.

Sois fils et frère jusqu'au bout,
Sois ma joie et mon espérance ;
Mais souviens-toi bien qu'avant tout,
Mon fils, il faut aimer la France.

V. DE LAPRADE. *Le Livre d'un Père.* [Hetzel et Cie, édit.]

Les mots. — ***Mettre en joue.*** Appuyer la crosse du fusil contre la joue, pour viser le but. — ***Etape.*** Distance que des soldats parcourent avant de s'arrêter pour la nuit. — ***Aguerri.*** Prêt à la guerre. — ***Sois fils et frère jusqu'au bout.*** Continue d'aimer ton père, ta mère comme un bon fils, tes frères et sœurs comme un bon frère.

Les idées. — 1. Comment l'enfant joue-t-il au soldat? — 2. Par quoi sera plus tard remplacé le fusil de bois? — 3. A qui le soldat doit-il sacrifier les affections de la famille?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Un jour, il faudra...
A tes oreilles siffleront...
Souviens-toi qu'avant tout...

---

47. — Jeanne d'Arc et le roi.

Elle arriva dans cette ville de Vaucouleurs avec ses gros habits rouges de paysanne, et alla loger avec son oncle chez la femme d'un charron, qui la prit en amitié. Le peuple était dans l'admiration. De toutes parts on venait la voir. « Avant qu'il soit **la mi-carême**, disait-elle, il faut que je sois devers le roi, dussé-je pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. Car personne au monde, ni roi, ni ducs, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a pour lui de secours que moi-même, quoique j'aimasse mieux rester à filer près de ma pauvre mère. »

Les gens de Vaucouleurs se **cotisèrent** pour l'équiper et lui acheter un cheval.

C'était un rude voyage et bien périlleux qu'elle entreprenait. Il n'y avait plus ni route, ni pont.

Elle traversait avec une sérénité héroïque tout ce pays désert ou infesté de soldats. Ses compagnons regrettaient bien d'être partis avec elle;

quelques-uns pensaient que peut-être elle était sorcière; ils avaient grande envie de l'abandonner.

Le roi la reçut au milieu du plus grand appareil. C'était le soir; cinquante torches éclairaient la salle, nombre de seigneurs, plus de trois cents chevaliers étaient réunis autour du roi.

Elle se présenta humblement, « comme une pauvre petite bergerette », démêla au premier regard le roi, qui s'était mêlé exprès à la foule des seigneurs, et elle lui embrassa les genoux : « Gentil Prince, dit-elle, j'ai nom Jehanne. Le roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims. »

Ce fut une merveille pour les spectateurs de voir la première fois Jeanne d'Arc dans son armure blanche et sur son beau cheval noir.

Le sauveur de la France devait être une femme.

D'après MICHELET.

Les mots. — ***Mi-Carême***, jour qui partage en deux le carême, soit trois semaines environ avant Pâques. — ***Se cotisèrent.*** Chacun donna une petite somme.

Les idées. — 1. Que savez-vous de Jeanne d'Arc? — 2. Que disait Jeanne d'Arc avant de quitter Vaucouleurs? — 3. Comment le roi reçut-il Jeanne d'Arc? — 4. Comment était-elle équipée? — 5 Que signifie la dernière phrase?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Il faut, disait-elle...

Elle traversait...

Elle se présenta...

48. — Un honnête garçon.

Un bon villageois, nommé Jacques, devant quelque argent à un de ses voisins, lui offrit en payement ses poules, qui furent acceptées.

Les poules furent donc portées chez le voisin. Mais, comme elles n'étaient point renfermées, le lendemain, lorsqu'elles voulurent pondre, elles retournèrent chez Jacques déposer leurs œufs dans leur ancien poulailler.

Le fils de Jacques, nommé Philippe, petit garçon âgé de sept ans au plus, était alors tout seul à la maison. Entendant glousser ses poules chéries, il courut tout de suite au poulailler, **fureta** dans la paille et trouva les œufs. « Ha! ha! se dit-il à lui-même, voilà de bons œufs frais que j'aime tant! Ma mère sera **bien aise** de les trouver à son retour; elle les fera cuire, et nous les mangerons. Cependant, reprit-il un instant après, pouvons-nous bien retenir ces œufs? n'appartiennent-ils pas au

voisin, comme nos pauvres poules? J'appris l'autre jour à l'école que l'on doit rendre une chose que l'on trouve à celui à qui elle appartient, dès qu'on le connaît. Allons, allons, je n'attendrai pas que mes parents reviennent, je vais porter les œufs à leur maître. » En effet, il courut aussitôt frapper à la porte du voisin : « Tenez, lui dit-il en entrant, je vous apporte les œufs que vos poules viennent de pondre dans notre poulailler. — Et qui t'envoie ici? lui demanda le voisin. — Personne. — Quoi! tu m'apportes ces œufs sans que personne te l'ait commandé? — Vraiment oui, mon père et ma mère ne sont point à la maison; je fais ce qu'ils m'auraient dit de faire, j'en suis sûr. — Et d'où vient que tu n'as pas attendu leur retour? — C'est qu'ils ne reviendront qu'à midi; et d'ici là, je n'avais pas le droit de retenir une chose que je sais être à vous. »

Les mots. — ***Fureter.*** Fouiller, chercher partout. — ***Sera bien aise.*** Sera bien contente.

Les idées. — 1. Qu'était-il arrivé aux parents de Philippe? — 2. Que firent les poules le lendemain du jour où elles avaient été données au voisin? — 3. Pourquoi Philippe reporta-t-il les œufs chez le voisin?

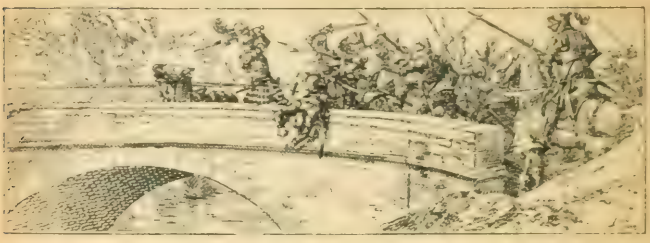
Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes

Un bon villageois, qui devait...

Le petit Philippe, entendant...

L'enfant courut aussitôt chez... et il...

49. — Bayard au pont du Garigliano.



Le Bon Chevalier (Bayard), qui désirait toujours être près des coups, s'était porté devant le pont avec un gentilhomme nommé le Basque, écuyer des écuries du roi de France Louis XII ; tous deux commençaient à s'armer quand ils entendirent le bruit. Il ne faut pas demander s'ils furent bientôt prêts et montés à cheval, déterminés à aller là où on se battait ; mais en regardant du côté de la rivière, le Bon Chevalier aperçut environ 200 cavaliers qui venaient droit au pont pour s'en emparer. Ils l'auraient fait sans grande résistance, et c'eût été la totale destruction de l'armée française. Alors Bayard dit à son compagnon :

« Monseigneur l'écuyer, mon ami, allez vite chercher de nos gens pour garder ce pont, ou nous sommes perdus ; je tâcherai de les **amuser** jusqu'à votre retour ; mais hâtez-vous. »

Déjà les Espagnols allaient passer de l'autre

côté ; mais, comme un lion furieux, Bayard met sa lance en arrêt et **donne** dans la troupe, qui était déjà sur le pont ; plusieurs **chancelèrent**, deux tombèrent dans l'eau et ne se relevèrent pas, car la rivière était grosse et profonde. Cela fait, on lui tailla beaucoup de besogne ; il fut assailli si rudement que, sans sa grande chevalerie, il n'eût pu résister. Comme un tigre échauffé, il s'accula à la barrière du pont, de peur qu'ils ne gagnassent le derrière ; et, avec son épée, il se défendit si bien que les Espagnols ne savaient que dire et ne croyaient point que ce ne fût qu'un homme. Enfin, il se maintint si bien et si longtemps que l'écuyer le Basque lui amena un secours d'environ 100 hommes d'armes, lesquels firent abandonner le pont aux Espagnols et les chassèrent un grand mille (une lieue).

LE LOYAL SERVITEUR. *Histoire de Bayard*. [Hachette.]

Les mots. — ***Amuser***. Signifie ici faire perdre du temps. — ***Donne dans la troupe***. Se précipite sur la troupe ennemie. — ***Chanceler***, pencher d'un côté et de l'autre, comme sur le point de tomber.

Les idées. — 1. Que savez-vous de Bayard ? — 2. Dans quel pays nous conduit ce récit ? — 3. Quel ennemi combattait Bayard ? — 4. Racontez comment il défendit seul le pont contre la troupe ennemie.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Bayard s'était avancé...

Comme un lion furieux, Bayard...

Il se maintint si bien que...

50. — Aventure extraordinaire de M. de Crac·

J'allais sur mes vingt ans, lorsque j'appris par la **renommée** que la Russie avait **maille à partir** avec le Turc. « Voilà bien mon affaire, pensai-je aussitôt ; toute l'Europe est tranquille, je cours vers le seul endroit où il y a des coups à donner et à recevoir. »

Pour ne point perdre de temps, je me mis en route au cœur de l'hiver. Je m'en allais à petites journées, lorsque je me trouvai un soir au milieu d'un désert de neige. Pas un village en vue, pas une maison de paysan, rien que de la neige. A la guerre comme à la guerre ! je prends mon parti en brave. J'attache mon cheval à un petit arbre gelé, et je **bivouaque** sur la neige. Je m'endors d'un profond sommeil, et je ne me réveille que le lendemain, au grand jour. « Où suis-je ? » Telles furent mes premières paroles. En effet, je me suis endormi sur une plaine de neige, et je

me réveille au beau milieu d'un cimetière de village. Et mon cheval? on m'a volé mon cheval! Tout à coup je l'entends qui hennit bien au-dessus de ma tête. Je lève les yeux, et je le vois suspendu par la bride au coq du clocher!

Pendant la nuit, la neige avait fondu, et, graduellement, sans m'en apercevoir, j'étais descendu à mesure qu'elle fondait. Mon cheval, attaché à la tige du coq du clocher, que j'avais prise, la veille, pour un petit arbre desséché, avait été retenu par la bride; voilà pourquoi et comment il se débattait à cent pieds au-dessus de ma tête. Un autre aurait été embarrassé pour ravoir son cheval; moi, pas du tout! Je pris un de mes pistolets, et, d'une balle, je coupai net la bride qui retenait le cheval.

LEVOISIN. *Mémoires de M. de Crac.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***La renommée.*** Ce que l'on dit, que l'on raconte partout. — ***Avoir maille à partir.*** Être en dispute, en lutte, en guerre. — ***Bivouaquer.*** En parlant des soldats, s'installer dehors pour y passer la nuit.

Les idées. — 1. Pourquoi M. de Crac voulut-il aller en Russie? — 2. Comment était le pays qu'il traversait? — 3. Racontez la nuit qu'il passa sur la neige. — 4. Comment délivra-t-il son cheval?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Je pensai : toute l'Europe est..., je...

Je voyageai dans un pays qui était...

Mon cheval était attaché par la bride...

---

51. — La conscience.

On sait toujours quand on fait bien,
Jean : une voix parle en toi-même,
C'est la voix de quelqu'un qui t'aime.
Car son bon conseil, c'est le tien.

Écoute-la, la **voix secrète,**
Mon fils, la voix de bon conseil :
Elle veille dans ton sommeil,
Et, partout, elle est toujours prête.

Sais-tu, Jean, quelle est cette voix
Qui te félicite ou te gronde?
Qui parle au cœur de tout le monde?
Qui, dans la nuit, dit : « Je vous vois! »

C'est Conscience qu'on la nomme.
C'est **l'écho**, dans nos cœurs resté,
D'un conseil souvent répété
De notre père, un honnête homme.

C'est un cri de mère à genoux,
Nous suppliant de rester sage!...

La Conscience a les visages
De nos pères vivant en nous.

C'est le souvenir d'un bon livre,
Expérience d'un ancien,
Qui nous dit que faire le bien,
C'est avoir du bonheur à vivre.

J. Aicard. *La Chanson de l'enfant.* [Delagrave, édit.]

Jamais je ne me trouve plus content que quand j'ai bien rempli mes devoirs. Alors je m'assieds à ma table avec plus de plaisir, je cours, je saute, je chante. Mais si j'ai été paresseux, méchant, je n'ai plus aucun repos et je ne sens aucun plaisir à manger ni à jouer. Ma conscience est là qui me tourmente et qui me dit que j'ai manqué à mon devoir, que je ne deviendrai jamais un homme de bien.

X. Marmier.

Les mots. — ***Voix secrète.*** Voix cachée, que l'on n'entend pas avec ses oreilles. — ***Écho.*** Répétition d'un son après qu'il a été produit; signifie ici souvenir de la voix du père. — ***Expérience d'un ancien.*** Ce livre dont on parle a été écrit par un homme de l'ancien temps racontant des choses qu'il connaissait, qu'il avait vues.

Les idées. — 1. Comment sait-on quand on fait bien? — 2. Que dit la voix secrète, et comment l'appelle-t-on? — 3. De quoi est-elle l'écho? — 4. Que nous dit l'expérience d'un ancien?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

La conscience est une voix qui...

Elle est encore le cri d'une...

Un ancien nous dit que faire le bien, c'est...

52. — Le respect du pain.

J'ai le respect du pain. Un jour, je jetais une croûte; mon père est allé la ramasser.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, il ne faut pas jeter le pain, c'est dur à gagner.

« Nous n'en avons pas trop pour nous; mais si nous en avions trop, il faudrait le donner aux pauvres.

« Tu en manqueras peut-être un jour, et tu verras ce qu'il vaut.

« Rappelle-toi ce que je te dis là, mon enfant. »

Cette observation, faite avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme, et j'ai eu le respect du pain depuis lors.

Les moissons m'ont été **sacrées**, je n'ai jamais écrasé une gerbe pour aller cueillir un **coquelicot** ou un bleuet; jamais je n'ai tué sur sa tige la **fleur du pain.**

J. Vallès. *L'Enfant.* [Fasquelle, édit.]

52bis. — Anecdote.

Le roi Louis XII était si bon qu'on l'a surnommé le *Père du peuple*. Ayant appris qu'un grand seigneur avait maltraité des paysans, il fit venir ce seigneur et, avant de le recevoir, ordonna qu'on lui servît à dîner.

Les plats étaient somptueux et très bien préparés, mais le pain manqua d'un bout à l'autre du repas. Le seigneur s'en plaignit au roi aussitôt qu'il le vit. Mais Louis XII lui répondit avec sévérité :

« Puisqu'il vous faut du pain pour votre nourriture, songez à bien traiter les paysans qui le produisent. »

Les mots. — ***Les moissons m'ont été sacrées***. Je n'y ai jamais touché pour y commettre du dégât. — ***Coquelicot***. Fleur des champs d'un beau rouge. — ***La fleur du pain***. L'épi de blé.

Les idées. — 1. Racontez ce qui arriva un jour que le petit garçon jetait une croûte. — 2. Si l'on avait trop de pain, que faudrait-il en faire? — 3. Que savez-vous de Louis XII? — 4. Comment traita-t-il un grand seigneur?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Mon père me dit...

Depuis lors j'ai...

Louis XII dit à un seigneur...

---

53. — La convalescence.

Germaine était malade. On ne sait pas comment cela était venu. Mais Germaine n'est pas restée longtemps malade et elle n'a pas beaucoup souffert, et voici qu'elle est **convalescente.** La convalescence est plus douce encore que la santé qu'elle précède. Germaine est couchée dans sa jolie chambre bleue et ses rêves sont de la couleur de la chambre.

Elle regarde sa poupée qui repose près du lit. Il y a des **sympathies** profondes entre les petites filles et leurs poupées. La poupée de Germaine fut malade en même temps que sa petite maman, et maintenant elle est convalescente avec elle. Elle fera sa première sortie en voiture avec Germaine.

Aussi a-t-elle reçu la visite du médecin. Alfred est venu tâter le pouls de la poupée. C'est le médecin **Tant-Pis.** Il ne parle que de couper les bras et les jambes. Mais Germaine l'a tant prié qu'il a

consenti à guérir la poupée sans la mettre en morceaux. Il a seulement prescrit les tisanes les plus amères.

La maladie a du moins un avantage : elle nous fait connaître nos amis. Germaine sait maintenant qu'elle peut compter sur le bon Alfred ; elle sait aussi que sa sœur Lucie est la meilleure des sœurs. Pendant les neuf jours qu'a duré la maladie, Lucie est venue étudier ses leçons et coudre dans la chambre bleue. Elle veut apporter elle-même la tisane à la petite malade. Et ce n'est pas une tisane amère comme en ordonnait Alfred ; non, c'est une boisson tout embaumée du parfum des fleurs sauvages.

A. France. *Filles et Garçons.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Convalescence.*** État qui suit une maladie, et pendant lequel on reprend des forces peu à peu. — ***Il y a des sympathies.*** Germaine et sa poupée ont du plaisir, de la joie, de la douleur en même temps. — ***Le médecin Tant-Pis.*** Celui qui croit toujours ses clients très malades.

Les idées. — 1. Qu'est-il arrivé à Germaine? — 2. Combien de temps a duré sa maladie? — 3. Qui est venu la voir? — 4. Quel avantage a eu sa maladie. — 5. Devinez-vous pourquoi l'on dit que la poupée de Germaine a été malade en même temps qu'elle?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Après sa maladie, Germaine est...

La poupée de Germaine...

Lucie est venue étudier... et...

54. — L'habile courtisan.

Henri IV, ce bon roi dont le peuple a conservé un si reconnaissant souvenir, avait un cheval dont il s'était servi dans toutes ses guerres. Il avait pour lui la plus grande **affection**, et ne passait pas de jour sans aller visiter ce vieux **compagnon** de ses **dangers** et de sa gloire.

Un beau jour, le cheval tomba malade, et le bon roi fut si inquiet et si tourmenté qu'il en perdit, dit l'histoire, jusqu'au sommeil.

D'heure en heure, suivant ses ordres, on venait lui apporter des nouvelles du pauvre animal.

Quand on vint lui annoncer que son **favori** était dans un état désespéré, Henri IV en eut une si grande douleur, et en même temps il entra dans une si grande colère, qu'il déclara qu'il ferait pendre celui qui lui apprendrait le premier la mort de son cheval.

Cependant le cheval mourut.

Grand fut l'embarras des courtisans. Aucun d'eux ne voulait s'exposer à la colère du monarque.

Il y en eut un cependant, qui, à force d'esprit, **triompha des difficultés** de la situation. Il entra brusquement dans la chambre où Henri s'était retiré.

— « Hélas ! Sire, s'écria-t-il, votre bon cheval... votre beau cheval... votre vaillant cheval !...

— Ventre-saint-gris, s'écria le roi, dites-le donc, il est mort !...

— Sire, dit le courtisan, c'est vous-même que vous devez faire pendre, car c'est vous-même qui vous êtes appris la nouvelle. »

MICHEL MÖRING. *Livre des animaux utiles, remarquables et célèbres.* [Desesserts, édit.]

Les mots. — ***Il avait pour lui de l'affection.*** Il l'aimait bien. — ***Le compagnon de ses dangers.*** Ils avaient été ensemble dans les dangers de la guerre. — ***Son favori.*** Celui qu'il aimait beaucoup. — ***Triompher des difficultés.*** Réussir à faire une chose difficile.

Les idées. — 1. Que savez-vous de Henri IV ? — 2. Pourquoi aimait-il son vieux cheval ? — 3. Comment les courtisans se trouvèrent-ils dans l'embarras ? — 4. De quelle manière l'un d'eux apprit-il au roi la nouvelle que son cheval était mort ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Henri IV avait...

Quand on vint lui annoncer la maladie...

Il y eut un courtisan qui...

55. — Trait de Catinat.

Le maréchal de Catinat était plein de bonté et de complaisance ; il aimait à regarder les jeux des enfants ; quelquefois même il daignait s'y mêler.

Un enfant qui l'avait entendu parler avec éloge de **l'Hôtel des Invalides** vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, le prier de l'y conduire. Le maréchal y consent ; il prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes.

A la vue du maréchal, la **garde** se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent ; on répète de tous côtés : « Voilà le **père la Pensée** ! »

Ce mouvement, ce bruit causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir.

L'heure du repas sonne ; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et, avec cette noble simplicité, cette franchise des mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux :

« A la santé, dit-il, de mes anciens camarades ! »

Il boit et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des **acclamations** qui le suivent jusqu'aux portes ; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, dont le récit, conservé dans les **Mémoires** de sa vie, a pour nous quelque chose d'attendrissant. BARRAU. *Morale pratique.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Hôtel des Invalides.*** Monument de Paris, fondé par le roi Louis XIV pour donner asile aux anciens soldats qui ont perdu à la guerre un bras, une jambe, et qui à cause de cela sont invalides, c'est-à-dire ne peuvent plus travailler. — ***La garde.*** Les soldats qui gardent l'hôtel. — Le ***père la Pensée.*** Nom que les soldats donnaient à Catinat parce qu'il était bon comme un *père*, et qu'il *pensait*, qu'il réfléchissait beaucoup. — ***Acclamations.*** Paroles et cris de joie en l'honneur de quelqu'un. — ***Les Mémoires de sa vie.*** Le récit de sa vie écrit par lui-même.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit ? — 2. Comment l'enfant put-il entrer à l'Hôtel des Invalides ? — 3. Que vit-il alors ? — 4. Que prouve ce récit ?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le maréchal de Catinat aimait...

Un enfant le pria de...

A l'heure du repas, Catinat entre... et...

56. — Le lion.

Le lion est le plus fort de tous les **carnassiers**. Il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'ours ; elle est si bien prise et si bien **proportionnée**, que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité.

Les lions de la plus grande taille ont environ deux mètres et demi de longueur depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ un mètre vingt-cinq centimètres.

Le lion porte une crinière, ou plutôt un long poil qui couvre toutes les **parties antérieures** de son corps, et qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a pas ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit.

Le rugissement du lion est si fort que, la nuit dans le désert, il ressemble au bruit du tonnerre. Le cri qu'il pousse lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement; alors il se bat les flancs de sa queue, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont, après les dents, ses armes les plus cruelles.

Sa démarche ordinaire est fière, grave et lente; sa course ne se fait que par sauts et par bonds.

Lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de quatre à cinq mètres, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la **dévore**.

BUFFON.

Les mots. — ***Animal carnassier***. Qui se nourrit de chair. — ***Proportionnée***. Dont toutes les parties ont juste la grandeur voulue. — ***Les parties antérieures***. Celles du devant du corps. — ***Dévorer***. Manger avec avidité.

Les idées. — 1. Comment est le lion? — 2. Quelle est sa longueur? — 3. Parlez de son cri. — 4. De quoi se nourrit-il et comment saisit-il sa proie?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Le lion a la figure... la voix...

Le rugissement du lion est...

Lorsqu'il voit une proie, le lion...

57. — Poussins et Canetons.

On a donné à la grosse poule grise des œufs à couver. Quatorze !... et elle en a fait sortir douze poussins, la bonne poule.

Douze poussins, je me trompe ; il y a six canetons, car on avait mis moitié d'œufs de cane. Elle les a couvés avec le même soin, et, avec le même soin encore, elle s'occupe également des canetons et des poussins.

Il faut voir comme elle les promène dans la cour et sur le chemin. Pas un instant elle ne les **perd de vue**, attentive à les garder contre les animaux qui passent, et à les appeler pour leur faire manger ce qu'elle trouve de bon.

Qu'ils sont jolis, les petits poussins à la **mine éveillée** ! et les canetons couverts d'un fin duvet jaune pâle !

Tout en courant et en **picorant**, la gentille couvée est parvenue jusqu'au bord de la **mare**. De

la boue sur le bord ; des herbes, qu'est-ce que cela? Ceux qui étaient en avant hésitent, surpris, et s'arrêtent. La poule glousse avec inquiétude pour les empêcher d'aller plus loin.

Obéissants, les poussins reviennent en arrière. Mais les petits canards, chez qui l'instinct parle déjà, se jettent à l'eau avec un joyeux cui ! cui ! et nagent vivement.

La bonne poule se désespère ; elle redouble ses gloussements plaintifs. Si les canetons lui échappent, qu'au moins les poussins ne suivent pas un exemple **funeste** pour eux ; ils ne sont pas de la même espèce, ils ne savent pas nager et ils auraient vite péri.

Les mots. — ***Perdre de vue***. Cesser de voir. Elle ne les perd pas de vue, elle les regarde continuellement. — ***Mine éveillée***. Air vif, gai. — ***Picorer***. Chercher et prendre des vivres de-ci, de-là, par petites quantités. — ***Mare***. Amas d'eau qui ne coule pas. — ***Funeste***. Mauvais, dangereux.

Les idées. — 1. Comment est la couvée de la grosse poule grise ? — 2. Quel soin prend-elle de sa couvée ? — 3. Où sont allés les poussins et les canetons ? — 4. Qu'arrive-t-il alors ? — 5. Pourquoi ? — 6. Citez des oiseaux pouvant nager.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

La grosse poule conduit...

Les poussins et canards arrivent...

Alors les canetons...

---

58. — Les forgerons.

En chantant d'une voix bien pleine,
Forgerons, battez les fers chauds!
Le soufflet de sa forte haleine
Attise brasiers et réchauds,
Et les étincelles en gerbes
Jaillissent, vives et superbes,
Sous les coups de vos lourds marteaux!

Hardi! travailleurs de la forge,
Frappez le fer à tour de bras;
Chantez, chantez à pleine gorge,
Vos marteaux ne vous **pèsent** pas.
Près de la fournaise allumée,
Gais forgerons, noirs de fumée,
Forgez du fer pour nos soldats.

Puis sur l'**enclume** pacifique,
Forgerons, vous nous forgerez
La faux, la bonne faux rustique

Qui couche les épis dorés.
Vous forgerez le soc qui brille,
La herse aiguë et la faucille...
Et puis vous vous reposerez.

Et quand le froid de la vieillesse
Viendra glacer vos bras noueux,
O forgerons, pour la jeunesse
Des gars qui succèdent aux vieux,
Vous laisserez la bonne enclume,
Le brasier qu'un soufflet allume,
La forge et ses refrains joyeux.

O. Aubert. *Le Livre rose et bleu.* [Nathan, édit.]

Les mots. — ***Attiser.*** Faire brûler le feu. — ***Vos marteaux ne vous pèsent pas.*** Ne sont pas lourds pour vous (parce que vous êtes forts). — ***Enclume.*** Grosse pièce de fer sur laquelle les forgerons battent et travaillent le fer chaud. — On dit l'enclume ***pacifique***, parce que le forgeron y forge la faux, qui sert pendant la ***paix***, et non pendant la guerre, comme les armes des soldats. — ***Herse.*** Instrument à dents de fer, avec lequel le laboureur brise et divise les mottes du sol.

Les idées. — 1. Que fait le forgeron? — 2. Qu'y a-t-il dans une forge? — 3. Pour qui travaillent les forgerons? — 4. Pour qui forgent-ils le soc et la herse? — 5. Lorsqu'ils sont vieux, à qui laissent-ils l'enclume? — 6. Quels sont les outils du forgeron? — 7. Le métier de forgeron est-il un métier fatigant? Pourquoi? — 8. Décrivez un forgeron au travail : son costume, son aspect, ses gestes, etc.

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Les forgerons chantent et...

Forgerons, vous nous...

Quand vous serez vieux...

59. — Dévouement paternel.

Je revenais de la chasse, et je marchais le long d'une allée de mon jardin. Mon chien Trésor courait devant moi. Tout à coup il raccourcit son pas et se mit à avancer avec précaution, comme s'il flairait du gibier devant lui.

Je regardai le long de l'allée, et je vis un jeune moineau, le jaune au bec, le duvet sur la tête. Il était tombé du nid (le vent balançait avec force les bouleaux de l'allée) et se tenait tout **coi**, écartant piteusement ses petites ailes à peine emplumées.

Trésor s'approchait de lui, tous les muscles tendus, quand tout à coup, s'arrachant d'un arbre voisin, un vieux moineau à poitrine noire tomba comme une pierre juste devant la gueule du chien ; et tout hérissé, **éperdu**, **pantelant**, avec un piaillement plaintif, désespéré, il sauta par deux fois dans la direction de cette gueule ouverte et armée de dents crochues.

Il s'était précipité pour sauver son enfant; il voulait lui servir de **rempart**. Mais tout son petit corps frémissait de terreur, son cri était rauque et sauvage; il se mourait, il sacrifiait sa vie.

Quel énorme monstre le chien devait paraître à ses yeux! Et pourtant il n'avait pas pu rester sur sa branche, si haute et si sûre; une force plus puissante que sa volonté l'en avait **précipité**.

Trésor s'arrêta, recula. On eût dit qu'il avait reconnu cette force. Je me hâtai d'appeler mon chien, tout confus, et je m'éloignai plein d'une sorte de saint respect.

Oui, ne riez pas, c'était bien du respect que j'éprouvais devant ce petit oiseau héroïque, devant l'élan de son amour paternel.

IVAN TOURGUENEF. *Petits poèmes en prose.* [Hetzel, édit.]

Les mots. — ***Se tenir coi.*** Rester sans remuer. — ***Eperdu.*** Extraordinairement troublé, agité par la crainte. — ***Pantelant.*** Respirant par secousses violentes. — ***Rempart.*** Défense, protection. — ***Précipiter.*** Jeter, faire tomber d'un lieu élevé dans un lieu plus bas.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages et les animaux de cette scène? — 2. Pourquoi le jeune moineau était-il à terre? — 3. Comment son père le sauva-t-il? — 4. Que dit Tourguenef au sujet de ce trait paternel?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

En revenant de la chasse, je vis...

Pour sauver le jeune moineau, un vieux...

Mon chien s'arrêta, et je...

60. — L'orage.

La journée semblait devoir être fort belle, et, comme c'était jeudi, Marguerite et Jeanne partirent en promenade. Bras dessus, bras dessous, les deux fillettes marchaient gaiement, s'arrêtant pour cueillir des fleurs. Elles riaient et causaient, et à cause de cela ne voyaient pas un gros nuage noir qui montait à l'**horizon**.

Brusquement le soleil disparut; Marguerite et Jeanne se regardèrent inquiètes. Toutes les choses autour d'elles avaient pris une teinte gris sale, très laide; de grosses gouttes chaudes commencèrent à tomber; un éclair fendit le nuage.

Effrayée, Jeanne se mit à pleurer. Marguerite, plus vaillante, la prit par la main, et, voyant un grand arbre garni de feuilles, elle courut dessous avec sa petite amie. Elles apercevaient bien une ferme, mais comment y aller? L'orage devenait terrible: le vent, les éclairs, le tonnerre faisaient

un tel bruit que les enfants ne pouvaient se parler. Jeanne ne pleurait plus, elle claquait des dents, elle se bouchait les yeux et les oreilles; Marguerite était toute tremblante.

Soudain, au détour du chemin, une vache apparut, puis une autre, une autre encore, et le troupeau entier, galopant à la **débandade**, passa devant les enfants. Par derrière, le gardien courait aussi. Quand il vit les petites filles, il empoigna, presque sans s'arrêter, Marguerite par la main, mit Jeanne sur son bras, et courant toujours, bientôt ils arrivèrent tous à la ferme.

On fit sécher les fillettes ; quand l'orage eut cessé, on les reconduisit à leurs parents et on leur apprit combien il est dangereux de se mettre à l'abri sous les arbres pendant l'orage, car la foudre frappe de préférence les endroits élevés et tue les imprudents qui s'y trouvent.

Les mots. — ***Horizon***. Ligne qui nous entoure au loin et où le ciel semble rencontrer la terre. — ***A la débandade***. En ***bande*** désordonnée.

Les idées. — 1. Où étaient allées Marguerite et Jeanne? — 2. Racontez l'arrivée de l'orage. — 3. Où se réfugièrent les fillettes? — 4. Comment furent-elles sauvées?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes:

Marguerite et Jeanne étaient allées...

Elles ne virent pas un... qui...

Elles furent sauvées par... qui...

61. — Le phonographe.

Françoise et son frère Jean viennent d'être malades. Ils ont eu tous deux la scarlatine presque en même temps. Pendant la première semaine un gros mal de gorge, une fièvre qui leur brûlait le corps; leur peau est devenue toute rouge. Rien de très grave d'ailleurs : ils ont bu du lait, ils sont restés bien au chaud dans leur lit, et aujourd'hui ils sont presque guéris.

Mais le médecin défend qu'ils sortent pendant quarante jours. Et puis la maladie est contagieuse, Personne ne peut venir les voir de peur de la prendre aussi. Seuls la maman et le papa entrent dans leur chambre, causent avec eux, leur racontent des histoires.

Je ne vous cacherai pas qu'ils s'ennuient un peu. C'est si long, quarante jours! Avant-hier, le papa leur a apporté un compagnon qui ne craint

pas la maladie. Il est en métal brillant. Il parle. Il chante. Il est tout à fait amusant.

— C'est un phonographe !

— Eh ! oui, un phonographe. On place dedans un petit rouleau, en cire, sur lequel est écrite la chanson ; on tourne une manivelle, et le phonographe commence, de sa voix **nasillarde**, mais forte et sûre.

Cela amuse beaucoup Françoise et Jean. Ils savent déjà placer le rouleau. Même quand leur maman n'est pas là, ils se font jouer les airs de l'Opéra, de la Garde républicaine, chanter de belles chansons, et raconter des histoires amusantes.

Quelquefois, ils placent mal le petit rouleau, et l'effet produit est très drôle. Ce matin, le phonographe venait d'annoncer un morceau de la Garde républicaine, mais il ne put aller plus loin ; il répétait toujours : « Blicaine, blicaine, blicaine.... »

Je crois bien qu'il le répéterait encore si le papa n'était venu arranger l'**appareil**.

Les mots. — ***Voix nasillarde***. Voix qui ressemble à celle que vous avez quand vous « parlez du nez ». — ***L'appareil***. Ici, le phonographe, composé du cornet, de la manivelle, du rouleau, etc.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit ? — 2. Pourquoi n'y en a-t-il pas d'autres ? — 3. Quelle maladie ont eue Françoise et Jean ? — 4. Que leur a apporté leur papa ? — 5. Que fait-on du phonographe ?

Exercice écrit. — Dites ce que vous savez du phonographe.

62. — Brave petit homme.

On avait dit : « Lis une page »,
Et sur son alphabet penché,
Demeuré seul, Pierre, très sage,
Suivait du doigt le mot tracé.

Mais voici que, par la fenêtre,
L'appelle un brillant **rayon d'or**....
L'enfant va regarder peut-être?
— Non, cinq lignes restent encor!

Puis un oiseau par la fenêtre,
Joyeusement chante bien fort....
L'enfant va l'écouter peut-être?
— Non, trois lignes restent encor!

Puis le pommier, à la fenêtre,
Montre sa pomme tout au bord....
L'enfant va la cueillir peut-être?
— Non, deux lignes restent encor!

Enfin voici la page dite....
Plus de livre pour aujourd'hui;
Et Pierre, le replaçant vite,
Se redresse tout fier de lui.

Au jeu maintenant! Sur la branche,
L'oiseau chante encor son **refrain**;
Sous ses pommes, le pommier penche;
Le soleil remplit le jardin.

Et pour toi, brave petit homme,
Pour toi le droit d'être joyeux;
Bien des **héros** que l'on **renomme**
N'ont fait, souvent, ni plus, ni mieux!

MLLE S. BRÈS. *Vers et prose.* [Nathan, édit.]

Les mots. — ***Un rayon d'or.*** Un rayon du soleil jaune comme de l'or. — ***Refrain.*** Paroles, chant, air, qui reviennent souvent. Son refrain, son chant. — ***Héros.*** Homme d'un grand courage, qui ne craint pas de se faire tuer. — ***Que l'on renomme.*** Dont on parle beaucoup, en vantant, en célébrant les grandes actions.

Les idées. — 1. Qu'avait-on dit à Pierre? — 2. Que faisait-il? — 3. Qui l'appela par la fenêtre? — 4. Qui vint ensuite à la fenêtre? — 5. Quand Pierre alla-t-il jouer? — 6. Pourquoi Pierre était-il un brave petit homme?

Exercice écrit. — Complétez les phrases suivantes :

Penché sur l'alphabet, Pierre...
Un oiseau, par la fenêtre...
Pierre replaça son livre et...

63. — Manque d'ordre.

Une maison où l'ordre ne règne pas devient la proie de tout le monde ; elle se ruine. Je me souviens que, étant à la campagne, j'eus un exemple de ces petites pertes qu'un ménage est exposé à supporter par sa **négligence**. Faute d'un loquet de peu de valeur, la porte d'une basse-cour, qui donnait sur les champs, se trouvait souvent ouverte.

Chaque personne qui sortait tirait la porte, qui restait **battante**. Plusieurs animaux de la basse-cour avaient été perdus de cette manière. Un jour, un jeune et beau porc s'échappa et gagna les bois. Voilà tous les gens en campagne : le jardinier, la cuisinière, la fille de basse-cour sortirent, chacun de son côté, en quête de l'animal fugitif.

Le jardinier fut le premier qui l'aperçut, et, en sautant un fossé pour lui barrer le passage, il se fit une dangereuse **foulure**, qui le retint plus de quinze jours dans son lit.

La cuisinière trouva brûlé du linge qu'elle avait abandonné près du feu pour le faire sécher; la fille de basse-cour ayant quitté l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, cassa la jambe d'un poulain qu'on élevait dans la même écurie.

Les journées perdues du jardinier valaient bien soixante francs; le linge et le poulain en valaient au moins autant; voilà donc, en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques centimes, une perte de cent vingt francs, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude, ni d'autres inconvénients étrangers à la dépense.

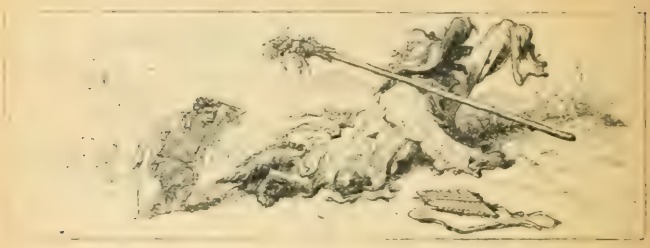
Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de grosses pertes; cependant, quand on saura que le défaut de soins renouvelait de pareils accidents tous les jours, et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête, on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention. J.-B. Say.

Les mots. — ***Négligence.*** Manque de soin et d'exactitude. — ***Porte battante.*** Porte qui va et vient parce qu'elle n'est pas fermée. — ***Foulure.*** Entorse, blessure à l'articulation de la main, du pied, etc.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de cette scène? — 2. Quel fut le commencement de tous les accidents dont on fait le récit? — 3. Qu'arriva-t-il au jardinier? — 4. *Id.* à la cuisinière? — 5. Quelle leçon nous donne ce récit?

Exercice écrit. — Racontez comment le porc s'enfuit, et ce qui arriva.

64. — Le Loup devenu berger.



Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un **hoqueton**,
Fait sa **houlette** d'un bâton,
Sans oublier la **cornemuse**.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le **sycophante** approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément :
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire :

Et, pour pouvoir mener **vers son fort** les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet **esclandre**,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.
Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

Quiconque est loup agisse en loup ;
C'est le plus certain de beaucoup.

LA FONTAINE.

Les mots. — ***Un hoqueton.*** Sorte de casaque, de manteau. — ***Houlette.*** Grand bâton que portent les bergers. — ***Cornemuse.*** Instrument de musique dont jouent quelquefois les bergers. — ***Sycophante.*** Hypocrite, dénonciateur, fourbe, trompeur et méchant. — ***Vers son fort.*** Vers sa retraite, c'est-à-dire vers l'endroit où il pourrait les manger sans crainte. — ***Esclandre.*** Grand bruit, grand tapage fait autour d'un accident, d'un événement.

Les idées. — 1. Que veut-on dire dans les premiers vers de cette fable? — 2. Quelle ruse imagina le loup? — 3. Que faisaient le berger et les moutons? — 4. Comment le loup gâta-t-il son affaire? — 5. Qu'arriva-t-il alors? — 6. Que nous conseille La Fontaine en terminant?

Exercice écrit. Expliquez de quelle manière le loup se fit prendre.

65. — Goulu!

Un de mes camarades, nommé Jacques, avait apporté à l'école un petit pot de confitures pour son goûter. Elles devaient être joliment bonnes, ces confitures, car un parfum délicieux s'exhalait du panier. De une heure à trois heures je ne pensai qu'au petit pot. Rien qu'en fermant les yeux je le revoyais, et l'eau me venait à la bouche.

Enfin, nous sortîmes en récréation. J'attendis que tous les écoliers se fussent dispersés. Alors, **à pas de loup**, je rentrai dans la classe. Le panier de Jacques était sur la planche, au milieu de tous les autres. Vivement je l'ouvris et plongeai à plusieurs reprises les doigts dans le pot de confitures. Puis je ressortis. Personne ne m'avait vu.

Mais lorsque, à quatre heures, Jacques constata qu'on avait goûté à ses dépens, il **jeta les hauts cris**.

Tout d'abord, on accusa le chat de la maison; mais il était impossible à l'animal de soulever le

couvercle du panier, fixé par une chevillette. Tout à coup un cri s'éleva : « C'est Lancel ! c'est Lancel ! »

Je tremblais de tous mes membres ; j'essayai de nier, mais je fus bientôt obligé de me rendre à l'évidence, car j'avais laissé tomber des confitures sur ma blouse. Alors, je perdis la tête et me sauvai. Aussitôt, toute l'école se mit à mes trousses, en poussant des huées épouvantables. Il y en eut un qui cria : « Goulu ! goulu ! » Le mot fut répété par tous. Les filles qui sortaient de l'école, me barrèrent le passage et, entendant les cris des garçons, elles ne tardèrent pas à m'entourer et à chanter en chœur : « Goulu ! goulu ! »

Combien j'aurais été heureux si la terre se fût entr'ouverte pour me délivrer !

Enfin, las de m'appeler : « Goulu ! » et de danser autour de moi, on me laissa aller, et je me dirigeai la tête basse vers la maison paternelle. Ma mère, me voyant tout **effaré**, voulut savoir ce qui s'était passé.

D'après GIRARDIN. *Récits de la vie réelle.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***A pas de loup.*** Sans faire de bruit. — ***Il jeta les hauts cris.*** Il se mit à se plaindre, à se récrier fort. — ***Effaré.*** Très troublé, et dont le trouble se voit sur le visage.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Comment s'appelle le défaut du garçon qui a mangé les confitures? — 3. Comment fut-il découvert? — 4. Que lui arriva-t-il alors? — 5. Pensez-vous qu'il fut guéri de sa gourmandise?

Exercice écrit. — Imaginez et racontez ce qui arriva au petit garçon, une fois rentré à la maison.

66. — Les cinq sens.

Chacun de nous a cinq petits **serviteurs bien dévoués**, qui ne cessent pas un instant d'aller aux nouvelles et qui nous disent aussitôt tout ce qu'il y a et nous racontent tout ce qui se passe autour de nous. Je suis sûr que vous avez déjà deviné quels sont ces serviteurs fidèles. Qui est près de vous? Quel temps fait-il dehors? A quels obstacles votre pied risque-t-il de se heurter quand vous suivrez le chemin de votre maison? — Tous ces renseignements, votre *œil* vous les donne dès que vous en avez besoin.

Mais que dit-on qui vous **intéresse**? Quel cri d'animal avez-vous entendu? Quel oiseau vient de chanter? — C'est un autre serviteur qui vous le dit, en qui vous pouvez avoir toute confiance également, votre *oreille*.

Désirez-vous savoir si cette pierre est douce ou rugueuse, chaude ou froide, lourde ou légère? —

Touchez-la un instant, avec votre *main*, soulevez-la, et vous voilà satisfait.

Par le *nez*, vous connaîtrez de même les odeurs, et par la *langue*, par le palais de la bouche, vous goûterez les aliments, les boissons, qui ont une saveur agréable ou désagréable.

Ainsi chacun de vos cinq petits serviteurs s'occupe d'une chose particulière, et, à eux cinq, ils vous disent tout, absolument tout ce que vous avez besoin de connaître du monde dans lequel vous vivez. N'est-ce pas merveilleux?

Répétez quels sont les cinq sens et leurs organes : 1° le sens de la vue, qui a pour organes les deux yeux ; — 2° le sens de l'ouïe, qui a pour organes les deux oreilles ; — 3° le sens du toucher, qui a pour organe la peau et spécialement la peau du bout des doigts ; — 4° le sens du goût, qui a pour organes la langue et le palais ; — 5° le sens de l'odorat, qui a pour organes l'intérieur du nez ou les fosses nasales.

Les mots. — *Serviteurs dévoués*. Qui font tous leurs efforts pour bien servir, bien accomplir leur tâche. — Chose qui vous *intéresse*. Chose que vous désirez connaître.

Les idées. — 1. Quels sont nos cinq petits serviteurs dévoués? — 2. Quels renseignements nous donne l'œil? — 3. Qu'apprenons-nous par l'oreille? — 4. Que pouvons-nous connaître par la main ? — 5. Et par le nez ? — 6. Et par la langue?

Exercice écrit. — Dites quels sont les cinq sens et leurs organes.

67. — L'eau.

L'eau nous apparaît sous un grand nombre de formes différentes. Comptons-les. Sur terre, il y a l'eau qui tombe des nuages, la *pluie*, et que vous retrouvez aux sources, dans les rivières, dans les fleuves. — Il y a encore l'eau gelée ou la *glace* qui vous procure de si bonnes parties de glissade. — Au dessus de votre tête, il y a les nuages eux-mêmes qui sont de la *vapeur* d'eau, la même que vous voyez monter d'une marmite chauffée. — Et dans les nuages, les gouttelettes de pluie se changent en *neige* quand il fait très froid, soit en hiver, soit sur les hautes montagnes. Elles se changent aussi en *grésil* au printemps, en *grêle* pendant les orages de l'été.

Mais laissez la vapeur se refroidir : elle retombe en eau; laissez se réchauffer la glace, la neige, le grésil, la grêle : ils se fondent en eau également.

67bis. — Le grésil.

Blondinette voyant, par un matin d'avril,
Sur les vitres tinter les perles du grésil,
A voulu sortir pour en prendre ;
Cette pluie, au jardin, fait un doux et long bruit ;
Là-haut le soleil brille, et le grésil reluit
Dans le ciel d'un bleu jeune et tendre.

Les arbres sont mouillés : on les dirait en pleurs,
Sur les feuilles pourtant, si fraîches de couleurs,
La gaîté du soleil **ruisselle** ;
L'enfant tient à deux mains son tablier tendu,
Sans voir qu'en y tombant le fin grésil fondu
Perd soudain **sa vive étincelle.**

Enfin, quand elle veut admirer son trésor,
Plus rien !... Pauvre mignonne ! il faut subir encor
Le sifflet de messieurs les merles ;
Et son riant visage en larmes est pareil
A ce matin d'avril où rit le blond soleil,
Sous l'averse faite de perles.

J. Aicard.
[Delagrave, édit.]

Les mots. — 1. ***Blondinette.*** Nom d'une petite fille qui était blonde. — 2. ***Ruisseler.*** Courir, glisser comme l'eau d'un *ruisseau* ; la lumière du soleil glissait à travers le feuillage d'une façon si jolie qu'elle donnait de la gaîté. — 3. ***Sa vive étincelle.*** La lumière du soleil faisait des étincelles à travers le grésil, et ces étincelles disparaissent quand le grésil a fondu.

Les idées. — 1. Que fit Blondinette par un matin d'avril ? — 2. Peut-on conserver longtemps du grésil sans qu'il fonde ? — 3. Pourquoi Blondinette était-elle triste en revenant ? —

Exercice écrit. — Quelles sont les six formes de l'eau ?

68. — Trait de probité.

Un vieillard aveugle se tenait assis sur la route qui conduit à Nevers, et de temps en temps une légère pièce de monnaie tombait dans son chapeau.

Sa petite-fille était auprès de lui, et ses rires joyeux parvenaient quelquefois à égayer le visage du pauvre homme. La gentillesse de la pauvre petite attirait l'attention des passants, et rendait plus fréquentes les aumônes qui tombaient dans le chapeau du vieux mendiant.

Elle était à jouer au milieu de la route, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva, et une voiture, attelée de quatre chevaux, vint à passer rapidement. Lorsque cette voiture fut éloignée, la petite fille retourna à ses jeux, et fut surprise de trouver quelque chose qu'elle porta à son grand-père : c'était un portefeuille.

Le vieillard le prit, et sentant qu'il était plein et fermé par une petite serrure, il n'essaya point de

l'ouvrir, et se disposa à le porter à la ville voisine pour le remettre aux **autorités**.

Dans ce moment passait un paysan qui connaissait le vieux mendiant, et qui s'approcha pour lui parler : « Qu'est-ce que vous tenez à la main? lui dit-il. — C'est un portefeuille que ma petite-fille vient de trouver sur la route ; il est sans doute tombé de la voiture qui vient de passer. Je vais le porter à la ville, afin que ceux qui l'ont perdu puissent le retrouver s'ils viennent le réclamer. — Que vous êtes bon ! ce portefeuille renferme probablement des billets de banque : votre fortune est faite si vous le gardez ; n'en parlez à personne. — Garder le bien d'autrui ! non, non ; j'aime mieux être misérable et honnête qu'être riche et avoir quelque chose à me reprocher. »

L'aveugle alla sur-le-champ remettre sa trouvaille au commissaire de police.

BARRAU. *Livre de morale pratique.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Probité***. Qualité d'une personne qui remplit exactement tous ses devoirs, qui est sincère, honnête, qui ne veut pas tromper, qui paye ou rend tout ce qu'elle doit, etc. — ***Les autorités***. Les magistrats, les gens qui ont le pouvoir pour gouverner et administrer un grand pays, une ville.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Le vieillard avait-il besoin de l'argent contenu dans le portefeuille? — 3. Le garda-t-il? — 4. Pourquoi?

Exercice écrit. — Que répondit le vieil aveugle à l'homme qui lui disait de garder le portefeuille?

69. — Plus fait douceur que violence.

Une voiture descendait rapidement la grand'-rue. Tra, tra tra!... Le conducteur, debout à l'arrière, faisait claquer son fouet avec fierté.

Il aurait sans doute mieux fait de surveiller la route, car, arrivé au tournant, il se trouva presque face à face avec une autre voiture qui venait en sens inverse. Il tira brusquement sur les **rênes** pour retenir et détourner le cheval; entraîné par la vitesse, l'animal glissa, tomba, et, tout meurtri de sa chute, il resta à terre embarrassé dans les **rênes**, les **harnais**, les **timons**.

Les coups de fouet recommencèrent de plus belle, entremêlés de jurons terribles. Mais ce n'était pas ce qu'il fallait pour relever la pauvre bête.

Cependant beaucoup de personnes s'étaient rassemblées en voyant l'accident. Le charretier descendit; après avoir essayé de soulever la voiture, il détela le cheval, le prit par la bride, chercha encore à l'exciter par des coups : tout fut inutile.

Parmi les assistants, chacun disait son mot; il y avait des femmes qui blâmaient la brutalité du charretier; il y avait des hommes qui employaient toute leur force à remettre le cheval debout.

Rien n'y faisait. Le cheval avait sans doute quelque blessure grave dans le corps.

Une vieille femme s'approcha aussi de l'attelage. Elle était misérablement vêtue de haillons, maigre, courbée, mâchonnant en hâte un morceau de pain qu'on venait de lui donner. Elle caressa doucement avec sa main la tête de l'animal et lui donna le morceau de pain qu'elle tenait, seule nourriture peut-être de toute sa journée. Et le cheval se mit à le manger, et il regarda la vieille femme d'un air moins triste : il trouvait donc quelqu'un pour le plaindre et le réconforter; il reprit courage; bientôt, d'un vigoureux effort, il parvint même à se redresser tout à fait.

Ah! si vous saviez ce que l'on peut faire avec de la douceur et de bons traitements!

Les mots. — *Rênes.* Courroies de la bride d'un cheval. — *Harnais.* Le collier, la selle, et tout ce que l'on met à un cheval pour le faire travailler. — *Timon.* Longue pièce de bois fixée à la voiture, et qui permet au cheval de la tirer droit.

Les idées. — 1. Où se passe cette scène? — 2. Pourquoi le cheval était-il tombé? — 3. Comment le charretier essayait-il de le relever? — 4. Qui réussit à relever le cheval et comment? — 5. Que prouve ce récit?

Exercice écrit. — Dites ce que fit la vieille femme.

70. — Le vacher et le garde-chasse.

Colin gardait un jour les vaches de son père ;
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois.

« **Depuis l'aube**, dit-il, je cours dans cette plaine,
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout **hors d'haleine**.
— Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin ; mais si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse :
Je **réponds du chevreuil**.— Ma foi, je le veux bien ;
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. » Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoique à regret,
Court avec lui dans la forêt.
Le chien bat les buissons ; il va, vient, sent, arrête ;
Et voilà le chevreuil.... Colin, impatient,
Tire aussitôt, manque la bête,

Et blesse le pauvre Sultan

A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant :
De vaches point : elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de **cormier**,
Corrige son cher fils de ses folles idées.

Puis lui dit : « Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées. »

FLORIAN.

Les mots. — ***Depuis l'aube.*** Depuis le point du jour, le commencement du jour. — ***Hors d'haleine.*** Essoufflé pour avoir trop couru. — ***Je réponds du chevreuil.*** Je vous promets que je le tuerai. — ***De vaches point.*** Rétablissez l'ordre des mots : point de vaches; il n'y avait point de vaches. — ***Cormier.*** Bois très dur.

Les idées. — 1. Que vit Colin un jour qu'il gardait les vaches de son père ? — 2. Que lui raconta le garde ? — 3. Que proposa alors Colin ? — 4. Racontez la chasse de Colin. — 5. Que trouva-t-il en revenant ? — 6. Que nous dit Florian pour terminer ce récit ?

Exercice écrit. — Dites quels malheurs causa Colin en voulant chasser.

71. — Une grande promenade.

Le maître avait déjà expliqué plusieurs fois comment on trouve les quatre points cardinaux, le nord, le sud, l'est et l'ouest, et les élèves l'avaient bien compris. Quelques-uns cependant, et parmi les plus grands, répondaient toujours à tort et à travers.

Entre nous, je ne crois pas qu'ils étaient moins intelligents que les autres; mais je soupçonne qu'ils écoutaient mal les leçons.

Comme c'étaient de solides gaillards, ayant la jambe leste, le maître les emmena un jeudi faire une grande promenade. On monta sur la colline qui domine le village, où la vue est si belle et l'air si bon à respirer; un cultivateur, qui, avec deux autres ouvriers nettoyaient un champ de betteraves, arrêta l'instituteur pour lui demander de venir **arpenter** son champ. Ils causèrent quelques instants.

Ces quelques instants suffirent à Ernest, le plus grand des enfants, pour s'enfoncer dans la forêt voisine. Il connaissait peut-être des nids à visiter. Toujours est-il qu'au moment de se remettre en route,

on l'appela et qu'il ne répondit pas. On entra dans le bois suivant la direction qu'il avait prise, et toutes les cinq minutes chacun criait de toutes ses forces : Pi-ouit ! Pi-ouit !

Rien pendant plus d'une heure. A la fin, un autre Pi-ouit ! très éloigné répondit. On se chercha, on se perdit à nouveau, pour ne se trouver définitivement qu'au delà de la forêt, en pays inconnu.

Personne à qui demander son chemin. Le soir tombait. Tout le monde était **exténué** de fatigue, de faim, de soif. Comment retourner à la maison ?

La nécessité rend **ingénieux**, je vous l'assure. On découvrit bien vite que d'après la hauteur du soleil, il devait être six heures du soir, que par conséquent le soleil marquait juste l'ouest ou couchant, que le clocher qui pointait à l'horizon était celui d'un village qu'on savait être au nord du village natal, et l'on reprit le chemin de ce dernier sans s'écarter ni à droite ni à gauche.

Jamais plus nos amis n'oublièrent le moyen de s'orienter avec le soleil.

Les mots. — *Arpenter*. Mesurer la surface, la grandeur d'un champ. — *Exténué de fatigue*. Très las, à bout de forces. — *La nécessité rend ingénieux*. Quand il le faut absolument, on applique tout son esprit à ce qu'on doit faire et on réussit.

Les idées. — 1. Quels sont les quatre points cardinaux ? — 2. Comment les trouve-t-on ? — 3. Racontez ce qui arriva à des élèves qui ne savaient pas les trouver.

Exercice écrit. — Expliquez comment les promeneurs purent retrouver leur chemin.

72. — La poule noire.

C'était au temps où les villageois remplissaient les longues soirées d'hiver en se réunissant à douze ou quinze dans la même maison, pour veiller autour de quelques chandelles. On y contait de bonnes histoires, et on imaginait des choses bien amusantes. Je me rappelle un gros garçon nommé Victorien que l'on attrapa un jour d'une jolie façon.

Il n'était aimé de personne ; il manquait de franchise, et même d'honnêteté. Une chaîne de montre avait disparu. Impossible de trouver le **larron**. On soupçonnait Victorien ; mais il se défendait comme un beau diable, et personne n'avait de preuve contre lui.

Le vieux berger Zéphirin apporta une poule cachée sous sa blouse. C'était une poule noire avec trois petites taches blanches sur le dos, et des yeux qui lançaient des reflets rouges, au moins à la lumière. Il se plaça dans un coin sombre, derrière un rideau, et il demanda à toutes les personnes présentes de venir l'une après l'autre passer la main sur le dos

de la poule noire, qu'il tenait sur ses jambes. Grand émoi. Que voulait-il avec cela? Tout bas, on se chuchotait que la poule était ensorcelée, et qu'elle se mettrait à crier quand elle sentirait sur son dos la main du voleur.

Lorsqu'une dizaine de personnes eurent défilé, on commença à retenir son souffle et à se demander qui ferait chanter la poule. On attendait surtout le tour de Victorien, et on crut le voir pâlir quand il se leva.... Pourtant, rien.... Ni pour lui ni pour les autres, la poule noire n'ouvrit le bec.

Alors ?... Alors Zéphirin mit sa poule dans un panier, nous fit tous placer en ligne contre le mur, approcha une chandelle et regarda le dedans de nos mains. Elles étaient toutes noires, excepté celle de Victorien, dont la faute fut ainsi découverte.

Car la poule n'était pas ensorcelée ; mais le vieux berger avait frotté de charbon les plumes de son dos, et chaque main s'était noircie en y touchant. Celle de Victorien resta blanche, parce que, n'ayant pas la conscience tranquille, il avait triché et fait seulement le geste de passer la main, en **évitant les plumes**

Ah ! qu'il est difficile de cacher un méfait !

Les mots. — *Larron.* Celui qui a dérobé, volé quelque chose. — *En évitant les plumes.* En passant sans les toucher.

Les idées. — 1. Dites ce qu'était une veillée autrefois. — 2. De quoi soupçonnait-on Victorien? — 3. Quel piège imagina le vieux berger ? — 4. Comment Victorien se laissa-t-il prendre?

Exercice écrit. — De quelle manière le coupable fut-il découvert?

73. — Héroïsme de Jean Bart.

Pendant la campagne de 1691, dans la mer du Nord, une aventure assez étrange arriva à Jean Bart avec un capitaine de vaisseau anglais.

Ce capitaine, étant venu **faire de l'eau et des vivres** dans un port de Norvège, ouvert aussi bien aux bâtiments anglais qu'aux bâtiments français, rencontra Jean Bart à terre.

L'Anglais se fit connaître et dit à notre héros qu'il le tenait en grande estime, et que son plus vif désir était de mesurer ses forces avec les siennes.

Jean Bart lui répondit qu'il pourrait bientôt lui donner cette satisfaction, et qu'il le préviendrait lui-même du jour où il reprendrait la mer.

Quelques jours après, en effet, Jean Bart fait savoir à l'Anglais qu'il **appareillera** le lendemain. L'Anglais lui répond en le priant de venir déjeuner à son **bord** avant de partir.

« Le déjeuner de deux ennemis comme vous et moi, dit Jean Bart, doit être des coups de canon et des coups de sabre. »

Il cède cependant, pour ne pas laisser penser qu'il a peur de se trouver seul à bord d'un ennemi, et se rend sans la moindre suite sur le **bâtiment** anglais. Il mange, fume une pipe, puis il veut regagner son bord. Mais alors l'Anglais lui dit :

« Vous êtes mon prisonnier, j'ai promis de vous ramener vivant en Angleterre.

— Non, je ne serai pas ton prisonnier ! s'écrie **impétueusement** Jean Bart, et ton vaisseau va sauter. »

En disant ces mots, il approche sa pipe allumée d'un baril de poudre qu'on avait par hasard laissé sur le pont. En même temps, d'une voix retentissante, il appelle à lui son fidèle **équipage**. Épouvanté de l'action du héros, tout ce qui est sur le pont anglais se disperse précipitamment et laisse aux marins français le temps de voler au secours de leur capitaine et de s'emparer du bâtiment. Jean Bart ramena à Dunkerque ce capitaine, qui s'était engagé à le ramener lui-même en Angleterre.

AD. BADIN. *Jean Bart.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Faire de l'eau et des vivres.*** Se dit des marins qui descendent à terre pour chercher de l'eau douce (non salée) et des aliments. — ***Appareiller.*** Se dit d'un navire qui met la voile pour partir. — ***Bord.*** Ce mot, chez les marins, signifie vaisseau ; à son bord, sur son vaisseau. — ***Bâtiment.*** Signifie ici vaisseau. — ***Impétueusement.*** Avec un mouvement rapide et violent. — ***Équipage.*** Tous les marins du vaisseau.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Comment Jean Bart fut-il amené à dîner avec le capitaine anglais? — 3. Que lui arriva-t-il alors? — 4. Comment se termina l'aventure?

Exercice écrit. — Que fit Jean Bart pour échapper au capitaine ennemi qui voulait le retenir prisonnier?

74. — Le loup, la chèvre et les biquets.

Une chèvre avait cinq petits biquets. Voulant un jour aller à la ville voisine, elle leur dit : « Soyez bien sages, enfants; je vous rapporterai gâteaux et **friandises**. Et souvenez-vous de n'ouvrir que si l'on vous montre une patte bien blanche ». Un loup, qui, **d'aventure, rôdait** aux environs, entendit ce discours : « Il me faut, se dit-il, profiter de l'aubaine; mais comment? » Chacun sait que le loup est un pauvre d'esprit.

Il alla trouver le renard et lui conta la chose.

« Avoir la patte blanche? Ce n'est pas difficile. Va chez le meunier voisin, tu trouveras de la farine; plonges-y ton long bras et... bonne chance, ami! » Ainsi fait le loup; puis tout courant, il arrive à la porte des cinq petits biquets. « Toc, toc. — Qui est là? — Ouvrez. — Montrez patte blanche. »

Et le loup d'allonger sa vilaine patte maigre, velue et redevenue toute noire, car en courant la

farine était tombée. Les petits biquets riaient derrière la porte verrouillée.

«Mauvais moyen, se dit le loup. Il faut trouver autre chose. Allons voir renard, c'est un rusé compère, il a plus d'un tour dans son sac. »

Le renard se gratta un peu l'oreille et dit au loup : « Déguise-toi en mendiant, tu demanderas qu'on t'ouvre pour te faire la charité. Cela ne peut manquer de réussir ». De nouveau le loup revient faire toc, toc à la porte. Mais la chèvre était rentrée. Point sotte, elle répondit : « Pauvre mendiant, notre porte est fermée, j'ai perdu la clef, montez sur le toit et passez par la cheminée ». — « La chose est aisée, par ma foi, dit le loup, et mon dîner vaudra mieux, si la vieille est du nombre ». Il grimpe sur le toit, et commence à descendre par l'étroite ouverture. Mais pendant ce temps, la chèvre, aidée de ses biquets, a fait grand feu dans l'âtre. « Hoc, hoc, crie le loup, j'étouffe, hoc, hoc, je brûle ! »

Il brûla si bien qu'il tomba dans le brasier ardent et fut ainsi puni de sa méchanceté.

Les mots. — *Friandises.* Choses très agréables à manger telles que gâteaux, bonbons, etc. — *Qui d'aventure rôdait.* Qui par hasard allait, courait çà et là.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce conte ? — 2. Qu'avait dit la chèvre en partant ? — 3. Racontez la première ruse du loup. — 4. Racontez la deuxième ruse du loup. — 5. Quelle est la fin du conte ? — 6. De quoi se nourrit le loup ? — 7. Quels services nous rend la chèvre ?

Exercice écrit. — Racontez comment le loup fut attrapé par la chèvre.

75. — L'éclipse.

« Monsieur, c'est aujourd'hui l'éclipse », dit Paul en entrant en classe, et en débouclant son sac.

Il était presque ému. Ses bonnes grosses joues étaient plus rouges encore que d'habitude.

« Vraiment, mon ami? et qui t'a dit cela?

— Papa. Il l'a lu sur le journal.

— Eh bien! oui, il y a aujourd'hui éclipse de soleil, de dix heures à midi; et nous la verrons, car le ciel est bien clair.

— Monsieur, monsieur, qu'est-ce que c'est qu'une éclipse? se mit-on à crier de tous les côtés.

— Un peu de patience. Vous allez le savoir. »

De la patience, les écoliers n'en ont guère, et c'est avec bien de la peine qu'ils écoutèrent les leçons jusqu'à neuf heures et demie. Les quarante paires d'yeux regardaient plus souvent la fenêtre que le tableau noir.

Pendant la récréation, le maître prépara de petits cartons dans lesquels il perçait un trou avec une épingle. Il fit aussi noircir des morceaux de verre

au-dessus d'une bougie. Puis, un peu avant dix heures, il distribua aux petits curieux verres et cartons.

« Attention ! dit-il. L'éclipse commence à dix heures trois minutes. Aussitôt donc que l'horloge aura fini de sonner, regardez le soleil à travers les cartons ou les verres fumés.

— Voilà le soleil entamé ! » cria tout à coup Paul, triomphant.

Il avait été le premier à voir l'éclipse. Dès lors ce furent des cris de joie et des exclamations à n'en plus finir.

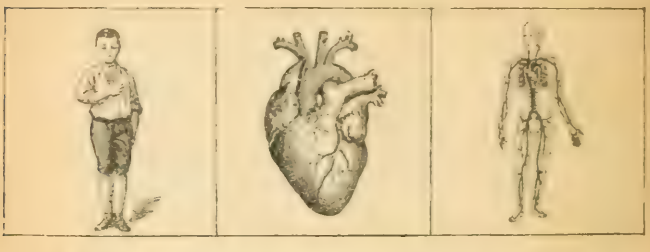
Le côté gauche du soleil disparaissait peu à peu, comme caché par un corps rond qui avançait lentement. A dix heures et demie, le jour avait déjà bien pâli. A onze heures, les trois quarts du soleil étaient dans l'**obscurité** ; sur la terre il faisait presque nuit ; les oiseaux ne chantaient plus. Je crois bien que nombre de petits cœurs battaient très fort dans les poitrines des enfants. Enfin, le côté gauche du soleil reparut comme un **croissant** brillant, la lumière augmenta, la gaieté revint, et la lune, — car c'était elle, — continuant à avancer sur la droite, dépassa entièrement le soleil, qui reprit tout son éclat.

Les mots. — *Obscurité*. Manque de lumière nous empêchant de voir les objets autour de nous. — *Croissant*. Voici la forme appelée croissant.

Les idées. — 1. Sait-on à l'avance qu'il y aura une éclipse? — 2. Dites quels préparatifs on fit pour voir celle dont il est parlé dans la lecture. — 3. Racontez comment se passa l'éclipse.

Exercice écrit.— Écrivez ce que vous savez sur l'éclipse.

76. — La merveilleuse petite pompe.



« Vous souvenez-vous, Henri, quand je vous ai demandé un seau d'eau hier? Vous êtes allé dans la cour et vous avez pompé jusqu'à ce que le seau soit plein. Comme vous étiez **essoufflé**! Vous aviez le visage tout rouge et les bras fatigués. Eh bien! je connais une merveilleuse petite pompe, pas plus grosse que le poing, qui fonctionne non seulement pendant toute la journée, mais encore pendant toute la nuit, pendant toute l'année, et cette petite pompe ne s'arrête pas un seul instant. — Elle marche peut-être à la vapeur. — Non. La petite pompe dont je vous parle ne doit son mouvement ni à la vapeur, ni même à l'électricité, ni à aucune force que vous pouvez imaginer. Elle marche toute seule. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que vous la connaissez aussi, cette étonnante petite pompe. »

Chacun des enfants se mit à chercher, et plusieurs, toujours prêts à parler, firent les réponses les plus **bizarres**, mais aucun ne trouva ce qu'il fallait dire. Pour les aider, le maître ajouta :

« Placez votre main droite sur votre côté gauche. Ne sentez-vous pas de petits chocs réguliers. — Oui monsieur, ce sont les battements du cœur. — Posez légèrement le pouce sur votre poignet gauche.... — Oh! oui, monsieur, je sais, je sens battre mon pouls. — Tournez un peu la tête et mettez le doigt sur le côté de votre cou : vous sentirez encore des battements aussi réguliers que ceux de votre cœur et de votre pouls.

« Eh bien, la petite pompe dont je vous parlais, c'est le cœur. Chacun de ses battements envoie le sang à travers tout le corps, dans les jambes, dans les bras, dans la tête, par de petits canaux appelés artères : c'est le passage du sang dans l'artère que vous sentez au poignet, au cou. Le sang porte avec lui la force et la vie. Il revient au cœur par d'autres petits canaux appelés veines. Le cœur fait le nécessaire pour que le sang soit purifié, puis il le renvoie dans tout le corps et ainsi de suite. Vous apprendrez plus tard le détail de ce mécanisme qui est admirable, mais vous voyez déjà pourquoi notre petite pompe ne s'arrête ni jour ni nuit : si elle cessait un instant son travail, ce serait notre mort. »

Les mots. — ***Essoufflé.*** Qui ne peut plus respirer, qui ne peut plus souffler aisément, à la suite d'une course, d'un travail fatigant, etc. — ***Réponse bizarre.*** A laquelle personne ne s'attend, étrange.

Les idées. — 1. A quoi sert une pompe? — 2. Montrez comment le cœur est une petite pompe. — 3. A quels endroits du corps peut-on sentir les battements du sang?

Exercice écrit. — Dites à quoi sert le cœur.

77. — Le chien de l'aveugle.

On entend la voix monotone
Du pauvre aveugle à qui l'on donne
Chaque jour un morceau de pain;
Il est sur le seuil de la porte;
Voilà Ninette qui lui porte
Un sou qu'elle met dans sa main.

Cette main tremblante, incertaine,
A peine a rencontré la sienne :
« Grand merci! » lui dit le vieillard
De sa voix cassée et plaintive;
Et l'enfant s'arrête craintive
En voyant ces yeux sans regard.

« Pauvre homme, dit-elle attendrie,
Est-ce vrai, dis-moi, je t'en prie,
Que pour toi c'est toujours la nuit?
— Je n'ai jamais vu la lumière,
Répond-il. — Comment peux-tu faire
Pour marcher? — Mon chien me conduit.

« C'est mon ami. Que deviendrais-je
Sans mon Fidèle?... il me protège,
Il me guide, il m'aime surtout.
Quand je suis triste, il me caresse,
Le jour, la nuit, veillant sans cesse,
Sans se plaindre et content de tout. »

Le chien noir regarde son maître.
— Qui sait? — Il le comprend peut-être.
Attentif, avec ses grands yeux,
Il semble qu'il veuille lui dire :
« Ton pauvre chien peut te suffire.
Et qui donc saurait t'aimer mieux? »

Alors Ninette tout émue,
Passant sa main blanche et menue
Dans son poil rude, épais et noir :
« Je t'aime beaucoup, lui dit-elle,
Mon bon chien, mon brave Fidèle,
Toi qui fais si bien ton devoir. »

Mme de Pressensé. *Ninette.* [Fischbacher, édit.]

Les mots. — ***Monotone.*** Qui reste toujours sur le même ton. — ***Voix cassée.*** Voix usée, fatiguée, ordinairement chez les vieillards. — ***Main menue.*** Main petite, mince, fine.

Les idées. — 1. Où est le vieil aveugle? — 2. Pourquoi sa main est-elle tremblante, incertaine? — 3. Que veulent dire les mots : « Pour toi, c'est toujours la nuit? » — 4. Quelles questions fait Ninette à l'aveugle? — 5. Que répond-il? — 6. Comment se termine cette poésie?

Exercice écrit. — Résumez par écrit les six derniers vers de cette poésie.

78. — L'enfant et le revolver.

Henriette, Louis et Théophile étaient trois charmants bambins de quatre, six et huit ans. Restés seuls à la maison pour une demi-heure, un jour que leur maman avait à faire une course pressée, ils jouèrent d'abord très gentiment dans la salle à manger; puis ils allèrent dans la cuisine, et dans la chambre de leurs parents. Théophile, qui voulait faire le grand garçon, ouvrait les meubles d'un air important. Dans le tiroir de la table de nuit, il aperçut un revolver, et pour montrer à Henriette et à Louis qu'il savait ce que c'est, il leur dit : — « Voici le revolver de papa. Ce n'est pas gros, mais ça peut tuer. — Oh! voyons, voyons! crièrent les deux petits, en se précipitant. — Non! je vous dis que ça peut tuer. Mais n'ayez pas peur; celui-ci n'est pas chargé. »

Et dirigeant le **canon** vers le plafond, il fit jouer deux fois la **gâchette** : clic, clic! un petit coup sec de l'acier sur l'acier, c'est tout ce que l'on entendit. Le revolver n'était donc pas chargé. Malgré cela, au premier coup, Henriette et Louis avaient

fermé les yeux, de peur. Fier de l'effet qu'il produisait, Théophile continua :

— « Lorsqu'on veut tuer quelqu'un, on met des cartouches — ne craignez rien, je n'en mettrai point — et l'on vise comme cela », ajouta-t-il en fermant un œil, et braquant l'arme contre la pendule. De nouveau, un petit coup sec... clic! Théophile visa encore un tableau suspendu au mur, puis son petit frère Louis, qui courut se cacher derrière une chaise, puis sa sœur Henriette, qui était brave, et qui ne sourcilla même pas en voyant le trou noir du canon.

Boum! un bruit terrible, un cri d'effroi d'Henriette, et le pauvre Théophile tomba de peur sur le parquet en lâchant le revolver. Vous devinez ce qui s'était passé, n'est-ce pas? Une dernière balle était logée dans le revolver. Théophile ne l'avait pas vue. Elle était partie au sixième coup. Et heureusement que le tireur était maladroit, car au lieu d'aller dans la tête, le projectile n'atteignit que le bras de la pauvre Henriette. Elle souffrit beaucoup pendant de longues, longues semaines. Hélas! cette histoire est trop vraie, et elle se répète bien souvent. Oh! chers petits, ne jouez jamais avec des armes... jamais!

Les mots. —

Les idées. — 1. Comment s'appelaient les trois enfants? — 2. Pourquoi étaient-ils seuls à la maison? — 3. Que firent-ils? — 4. Comment se produisit l'accident?

Exercice écrit. — Racontez comment Théophile blessa sa petite sœur avec un revolver.

79. — Conte de Grignotin.

Du temps que les bêtes et les plantes parlaient, une rate avait un petit raton qui s'appelait Grignotin et qui voulait toujours courir hors de son trou. Sa mère avait beau lui mordre l'oreille pour le corriger, l'entêté raton cherchait à s'échapper : « Quel malheur d'être né rat! s'écriait-il. Tous les animaux et toutes les plantes mènent une vie joyeuse au soleil, et nous sommes sous la terre!

— Viens, dit la mère; je ne vois pas le chat; courons jusqu'aux fleurs de bruyère là-bas et demande-leur si elles sont heureuses! »

Ils trottèrent vers une belle fleur et Grignotin lui dit : « Jolie fleur de **bruyère**, vous êtes épanouie de joie; les abeilles et les papillons vous caressent tout le jour et vous vous chauffez aux rayons du soleil!

— Hélas! répondit la fleur de bruyère, le laboureur va me faucher.

— Pauvre petite sœur! dit Grignotin. Ah! voilà un grillon! Comme il est léger! Comme il court vite! Sa vie est bien agréable. »

Mais un oiseau fond du haut des airs, saisit le grillon dans son bec et l'emporte au loin. Grignotin porta ses deux pattes à ses yeux pour essuyer ses larmes et il tira sa mère pour regagner le logis.

Au bord du ruisseau, il vit une grenouille qui sautait, jouait, folâtrait, **coassait**, que c'était plaisir à voir : « Je voudrais être une grenouille! » dit Grignotin; mais un énorme **brochet** s'élança sur la grenouille et l'engloutit. « Pauvre bête! » dit tristement Grignotin.

Ils passèrent devant une vache. Grignotin s'écria : « Je voudrais être aussi grand que cela! Avec de pareilles cornes on n'a rien à craindre. » Il salua la vache très humblement et lui dit : « Madame, pardonnez-nous notre curiosité; mais nous voudrions bien savoir si vous êtes heureuse. — Heureuse! répondit la vache avec surprise. Je viens au monde pour mourir sous le couteau du boucher. — Pauvre vache! » dit Grignotin. Et il tira sa mère par la patte pour retourner au logis. Depuis lors, Grignotin fut toujours content et il devint gros et gras.

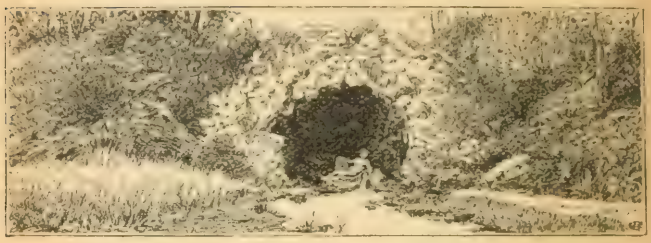
HENRY CONSCIENCE.

Les mots. — ***Bruyère.*** Plante qui donne de petites fleurs roses. — ***Coassement.*** Cri de la grenouille. — ***Brochet.*** Gros poisson qui se nourrit d'autres poissons plus petits, de grenouilles, etc.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Pourquoi Grignotin n'était-il pas satisfait? — 3. Où l'emmena sa mère? — 4. Qui rencontrèrent-ils?

Exercice écrit. — Racontez ce que Grignotin demanda à la vache, et ce qu'elle lui répondit.

80. — La source d'un grand fleuve.



Transportons-nous en Bourgogne, dans le département de la Côte-d'Or. C'est un joli pays de vallées et de collines, avec des terres cultivées et des vignes; puis, plus haut, de belles prairies vertes le long des ruisseaux qui courent partout, et des forêts sur les hauteurs. Montons presque jusqu'au **sommet**. Oh! les pentes ne sont pas bien difficiles pour nous, qui avons un bâton de voyage à la main. Elles le sont peut-être davantage pour ces cultivateurs et ces bûcherons, que nous rencontrons, faisant leur rude et **fortifiant labeur**. Voici, un peu au-dessous de la colline, un **ruisselet** tout semblable aux autres. Il a une eau limpide, et il est si modeste que nous pouvons sans grand effort sauter d'une rive à l'autre autant de fois que nous voulons.

— Tiens, qu'est ceci? — Un joli petit jardin; au fond du jardin, un bassin en ciment de cinq à six mètres de diamètre, une grotte construite de main d'homme; un bloc de pierre portant une statue.

— Quelque **opulente** maison de campagne, sans doute, quelque château dont dépend ce jardin.

Nous cherchons le château sans le trouver. Mais nous remarquons une inscription qui va nous renseigner.

C'est ici la source de la Seine. Et la grande ville qui doit à la Seine son origine et sa prospérité, Paris, a acheté ce coin de terre pour y élever le petit monument que nous avons vu tout d'abord. La statue représente la Seine elle-même, une de ses mains tenant des raisins et des épis, l'autre appuyée sur une urne qui verse la première eau recueillie à la source.

Telle est la modeste origine d'un fleuve qui porte plus tard tant de puissants bateaux, qui donne la vie à tant de grandes villes, et qui se jette dans la mer par une embouchure de trois lieues de large !

N'a-t-on pas raison de dire que les petits ruisseaux font les grandes rivières ? et même les grands fleuves, à condition de couler longtemps, et de recevoir le long de leur cours beaucoup, beaucoup d'autres petits ruisseaux d'abord, beaucoup de rivières importantes ensuite.

Les mots. — *Transportons-nous.* Allons. — *Sommet.* L'endroit le plus élevé de la montagne. — *Fortifiant labeur.* Travail qui rend plus fort. — *Ruisselet.* Petit ruisseau. — *Opulent.* Qui est riche, qui annonce la richesse.

Les idées. — 1. Dans quel endroit nous conduit cette lecture ? — 2. Dites ce qu'on voit à la source de la Seine. — 3. Qui a fait construire le bassin et la statue ? — 4. Que devient la Seine après sa source ?

Exercice écrit. — Dites ce que vous savez de la Seine.

81. — Le soleil.

Tous les soirs, quand le soleil est couché, — comme nous disons, — la nuit vient, qui nous invite au sommeil et au repos, après le **labeur** de la journée.

Nous nous mettons au lit bien tranquilles, assurés que le lendemain matin, à l'heure exacte, le soleil reparaîtra, et avec lui, la lumière, la chaleur, le mouvement, l'animation sur la terre.

Vous savez, n'est-ce pas? qu'en réalité le soleil ne se couche, ni ne se lève; pendant notre nuit à nous, il éclaire d'autres peuples : les Indiens, les Chinois, les Japonais, qui ont la nuit quand nous avons le jour, et le jour quand nous avons la nuit.

Continuellement, depuis des millions d'années, le soleil brille, éclaire, échauffe la terre et les autres **planètes** qui tournent autour de lui. C'est à lui qu'elles doivent le jour et la nuit, qu'elles doivent le printemps et l'automne, l'hiver et l'été.

— Mais le soleil est donc bien grand et bien puissant?

— Si grand, que je ne puis pas vous en donner une idée. Vous savez quelle est la longueur d'un kilomètre : il faut à vos petites jambes un bon quart d'heure pour le parcourir. Eh bien! d'ici au soleil, il y a 150 millions de kilomètres! Si vous pouviez marcher pendant toute votre vie dans cette direction, quand vous seriez bien vieux, avec des cheveux blancs, le chemin parcouru serait **insignifiant** et le soleil vous paraîtrait toujours aussi loin. Le soleil est rond, comme la terre, et il est un million, lisez bien, un million trois cent mille fois plus gros qu'elle!

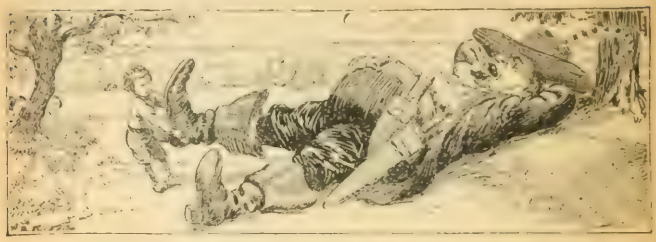
Avec les grandes lunettes et les télescopes, on découvre sur le soleil d'immenses taches sombres et aussi d'effrayants jets de gaz enflammés qui montent et redescendent sans cesse, comme les flammes d'un incendie fantastique. C'est un spectacle merveilleux et terrible! Songez pourtant que, malgré toute cette grandeur, tout cet éclat, le soleil n'est qu'un point dans l'univers sans bornes, et qu'il y a des milliers, peut-être des millions d'étoiles qui l'égalent ou le dépassent.

Les mots. — ***Labeur.*** Travail. — ***Planète.*** Nom donné aux corps célestes qui, comme la terre, tournent autour du soleil. — ***Chemin parcouru insignifiant.*** Si petit que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Les idées. — 1. Quels peuples le soleil éclaire-t-il quand il fait nuit chez nous? — 2. Quelle distance y a-t-il de la terre au soleil? — 3. Combien de fois le soleil est-il plus gros que la terre? — 4. Que voit-on sur le soleil avec les lunettes et les télescopes?

Exercice écrit. — Écrivez tout ce que vous savez au sujet du soleil.

82. — Le petit Poucet (conte).



Il y avait une fois un pauvre bûcheron et sa femme qui avaient sept garçons ; le dernier de tous s'appelait Poucet, parce qu'il n'était pas plus haut que le pouce ; mais il avait beaucoup d'intelligence. Un jour, le bûcheron dit à sa femme :

« Nous sommes trop pauvres pour nourrir nos enfants ; perdons-les dans la forêt ; peut-être un riche seigneur les recueillera-t-il. »

La maman se prit à pleurer. Poucet, caché sous un **escabeau**, les entendit, et résolut de sauver ses frères. Le lendemain, toute la famille partit pour ramasser du bois mort ; Poucet, le long du chemin, jetait de petites pierres blanches faciles à reconnaître. Comme il l'avait dit, le bûcheron égara ses enfants ; mais au bout d'une heure il fut surpris et heureux de les voir revenir ; ils avaient retrouvé leur chemin grâce aux pierres jetées par le petit Poucet.

A quelque temps de là, la **famine** devint si terrible que le pauvre bûcheron et sa femme, ne pou-

vant plus du tout nourrir leurs petits, les perdirent de nouveau dans la forêt. Poucet n'avait pas de pierres. Il sema des miettes de pain, mais les oiseaux les mangèrent aussitôt. Les enfants étaient bien perdus.

Poucet monte sur un arbre et voit dans le lointain briller une lumière. Il conduit ses frères à une belle maison. C'était celle d'un ogre extrêmement méchant. La femme de l'ogre accueille les enfants et les cache, mais l'ogre, en rentrant, « sent la chair fraîche ». Comme il n'a pas faim, il se réserve de manger les pauvres petits le matin suivant.

Le lendemain, l'ogre se lève de bonne heure et cherche les enfants. Ils s'étaient enfuis avant son réveil. L'ogre se met à leur poursuite, chaussé de ses bottes qui faisaient sept lieues d'un seul pas. Cependant, fatigué, il s'endort au bord du chemin. Poucet, caché près de là, lui prend ses fameuses bottes et il peut retourner, avec ses frères, chez leurs parents, rapportant de grandes richesses qu'il avait gagnées avec les bottes merveilleuses.

Le bûcheron et sa femme furent bien heureux de retrouver les enfants qu'ils pleuraient.

Les mots. — *Escabeau*. Siège en bois sans dossier. — *Famine*. Manque d'aliments.

Les idées. — 1. Où vivait le bûcheron, et comment était sa famille? — 2. Racontez pourquoi et comment il perdit ses enfants une première fois. — 3. Comment furent-ils perdus tout à fait ? — 4. Racontez l'histoire de l'ogre.

Exercice écrit. — Dites comment le petit Poucet échappa à l'ogre.

83. — Les moissonneurs.

Dès la **pointe du jour**, avant le lever du soleil, alors que vous reposez tranquillement dans votre lit bien doux, les moissonneurs sont partis aux champs pour leur travail habituel. Ils sentent encore la fatigue de la veille, mais qu'importe? toutes ces belles récoltes de blé, de seigle, d'avoine, que l'on a eu tant de peine à faire pousser du sol, il faut les couper, les sécher et les rentrer aussitôt qu'elles sont mûres.

Nos moissonneurs ont du cœur à l'ouvrage; peu à peu la vue des épis, l'air pur et fortifiant du matin les éveillent tout à fait et raffermissent leurs muscles. Les voilà arrivés. Maniée d'un bras vigoureux, à grands coups réguliers, la faux couche le blond froment, qu'on ramasse et qu'on lie en gerbes.

On va jusqu'au bout du champ, on revient, on retourne, et ainsi de suite, sans répit pendant trois grandes heures. Les jambes avancent, les bras travaillent comme d'infatigables machines d'acier. Vers sept heures, un court déjeuner, puis, bien vite, on reprend le travail.

Le soleil de plus en plus chaud monte au-dessus de l'horizon. Tout le visage, tout le corps des moissonneurs sont couverts de sueur ; ils continuent avec la même énergie **opiniâtre**, soutenus par la pensée que si le labeur est dur, ils auront la satisfaction de partir ce soir après le champ terminé.

Enfin, il est onze heures. Julie et Pierre, les deux enfants, apportent la soupe. Les moissonneurs vont dîner à l'ombre des arbres, où une belle place fraîche a été réservée. Qu'il fait bon s'asseoir et s'étendre après avoir si bien travaillé! Et comme l'appétit fait aimer la soupe, les choux, les pommes de terre, le porc salé, que l'on se partage avec gaîté! Ensuite les bons ouvriers prennent une heure de sommeil **réparateur**, dans cette grande campagne si paisible, bercés, plutôt que troublés par le cri-cri des grillons et le chant de quelques oiseaux.

Et l'après-midi les retrouve à la besogne, qu'ils continuent avec le même courage.

Les mots. — ***La pointe du jour***. Le moment où le jour commence à poindre, c'est-à-dire de grand matin. — ***Opiniâtre***. Qui ne se rebute pas, qui continue malgré toutes les difficultés. — ***Sommeil réparateur***. Sommeil qui repose et rend des forces.

Les idées. — 1. A quel moment de l'année se fait la moisson? — 2. Quelles sont les plantes que l'on moissonne ? — 3. En quoi consiste le travail des moissonneurs? — 4. Racontez une de leurs journées. — 5. Décrivez les moissonneurs au travail : aspect, costume, coiffure, instruments dont ils se servent.

Exercice écrit. — Dites ce qu'on fait du blé quand il est mûr.

---

84. — Propreté.

Fanchette était une petite **orpheline** élevée au village par sa grand'mère. Quand Fanchette eut six ans, une paysanne qui avait un troupeau de moutons proposa de la prendre pour bergère. Fanchette fut toute joyeuse à la pensée de gagner quelques sous à sa grand'mère et de se promener dans les champs avec les moutons, et elle partit pour la ferme. Au bout de quelques jours, tout son troupeau la connaissait et l'aimait, les moutons, les brebis et même les petits agneaux. D'abord Fanchette continua à faire sa toilette du matin, comme sa grand'mère le lui avait enseigné ; mais peu à peu elle négligea de se peigner et oublia de se laver, excepté le dimanche et quand elle allait au village.

Un jour, passèrent une dame avec sa petite fille et son petit garçon. Ils virent Fanchette et, peu à peu, s'approchèrent d'elle. André disait à sa sœur :

« Je voudrais donner mon bouquet à un petit agneau.

— Il ne pourrait pas le manger, lui dit Fanchette ; mais si vous voulez je vous apprendrai à faire un col-

lier avec vos fleurs ; alors j'appellerai un agneau et vous pourrez le lui mettre au cou. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Fanchette appela le moins timide de ses agneaux, le petit Frigoulet, et elle le tint immobile pendant que Madeleine lui mettait le collier. Puis Fanchette fit coucher Frigoulet et sa mère auprès d'elle pour que les enfants puissent les regarder et les caresser tout à leur aise. André était ravi ; il plongeait ses menottes et mettait des baisers un peu partout dans la laine douce et blanche de l'agneau.

A la fin leur mère les rappela. « André, dit Madeleine, il faut partir, la petite bergère a été bien gentille, embrasse-la pour la remercier. — Oui, elle a été bien gentille, mais je ne peux pas l'embrasser, elle n'est pas propre. — Tais-toi, » fit la bonne petite Madeleine, qui vit Fanchette rougir et baisser la tête, et, bien qu'elle trouvât Fanchette un peu sale, elle lui jeta ses bras autour du cou et lui mit un gros baiser sur la joue. Puis elle emmena son petit frère en courant.

Restée seule, Fanchette se mit à pleurer. Puis elle courut se laver au ruisseau, et ne manqua plus jamais de faire sa toilette, même quand l'eau était très froide et qu'elle était fort pressée. Mme P. Kergomard.

Les mots. — *Orphelin*, *orpheline*. Enfants dont le père et la mère sont morts.

Les idées. — 1. Quels sont les personnages de ce récit? — 2. Divisez le récit en trois parties : 1° Fanchette et ses moutons ; 2° Fanchette et les deux petits étrangers ; 3° Fanchette se met à être propre ; dites où commence et finit chaque partie.

Exercice écrit. — Que fit Fanchette à l'âge de six ans?

---

85. — Mon ami Pierre.

J'aime bien mon père et ma mère,
Qui veillent sur moi, si tendres, si bons,
Depuis que la douce lumière
Me caresse de ses rayons.
J'aime petite sœur Marie,
Bien qu'elle me fasse enrager parfois.
J'aime les fleurs de la prairie,
Les oiseaux qui charment nos bois.

Mais j'aime aussi mon brave Pierre,
Tout comme s'il était mon frère.
Je ne l'aime pas à demi,
C'est mon ami! C'est mon ami!

Dans nos jours de libre **escapade**,
Heureux, voltigeant en vrais papillons,
Avec mon gentil camarade
Il faut voir comme nous rions!
Même dans la forêt profonde,
Quand on est ensemble on n'a peur de rien;
On s'en irait **de par le monde**
En chantant, la main dans la main!

Je l'aime bien, mon brave Pierre,
Tout comme s'il était mon frère;
Je ne l'aime pas à demi :
C'est mon ami! C'est mon ami!

A l'école, ensemble on travaille :
Ensemble on sera de gais apprentis.
Égaux par le cœur et la taille
Ils grandissent, les deux petits!
Tels que sur un pommier deux pommes,
Nous sommes joufflus, et c'est bien permis;
Mais nous serons bientôt des hommes,
Sans jamais cesser d'être amis.

Oui, j'aime bien mon brave Pierre,
Tout comme s'il était mon frère;
Je ne l'aime pas à demi :
C'est mon ami! C'est mon ami!

BOUCHOR. *Chants populaires pour les écoles.*
[Hachette, édit.]

Les mots. — ***Jours de libre escapade.*** Les jours où l'on s'échappe et où l'on va jouer librement au loin, dans la campagne, dans les bois, etc. — ***On s'en irait de par le monde.*** On irait à travers le monde. — ***Égaux par la taille.*** De même grandeur.

Les idées. — 1. Quelles sont les personnes de la famille de cet enfant? — 2. A-t-il un frère? — 3. Qui aime-t-il comme son propre frère? — 4. Racontez leurs jeux. — 5. Dites ce qu'ils font à l'école? — 6. Et que feront-ils plus tard? — 7. Redites les quatre derniers vers.

Exercice écrit. — Recopiez les quatre derniers vers de cette poésie.

86. — La dépêche télégraphique.

« J'ai entendu la dépêche passer ! J'ai entendu la dépêche passer ! » criait Arthur en accourant vers ses camarades, qui suivaient la grande route pour se rendre en classe.

« Gros malin ! répondit Jules, je l'ai entendue avant toi. Il n'y a qu'à mettre l'oreille au poteau télégraphique, et l'on entend chaque fois qu'il en passe une. »

Tout le monde voulut faire l'expérience, et cinq ou six garçons se précipitèrent, se bousculèrent à qui serait le premier au poteau. Et ils entendaient parfaitement, en haut, une espèce de roulement tantôt plus fort, tantôt moins.

Pierre, qui était resté à quelque distance, prétendit avoir vu deux dépêches passant sur les fils pendant que tout le monde écoutait ; mais on le connaissait pour aimer à se vanter ; on ne le crut pas, et Henri, le plus savant de la classe, haussa les épaules en disant :

« Une dépêche télégraphique, allons donc! on ne la voit ni on ne l'entend passer. »

Au fond il n'était pas très sûr, et l'on alla demander au maître.

« C'est Henri qui a raison, dit celui-ci dès les premiers mots. Vous n'avez entendu que le bruit des fils agités par le vent. Les dépêches ne sont point transportées sur les fils télégraphiques comme les lettres dans les wagons-poste.

« Le télégraphiste qui passe une dépêche, à l'aide d'un petit **appareil** que je vous ferai connaître plus tard, lance un courant électrique pour chaque lettre; ce courant traverse le fil dans toute sa longueur avec la rapidité de l'éclair; mais personne ne s'en aperçoit, personne, excepté un second télégraphiste qui, placé à l'**autre extrémité** du fil, reçoit, sur un appareil semblable au premier, chaque lettre au fur et à mesure qu'elle lui est communiquée.

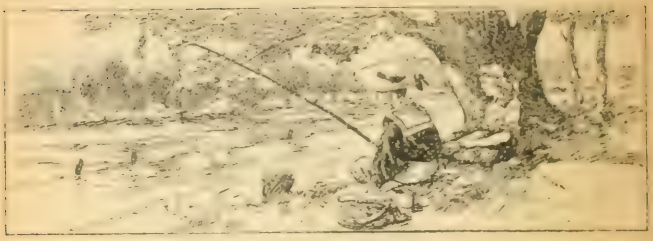
« Je conduirai prochainement au bureau de poste ceux d'entre vous dont je serai le plus content, et nous verrons le merveilleux petit appareil télégraphique qui permet de faire connaître sa pensée en quelques secondes à mille lieues de distance. »

Les mots. — *Appareil.* Petite machine, série d'instruments qui vont ensemble, etc. — *L'autre extrémité.* L'autre bout.

Les idées. — 1. Qu'est-ce que disaient et croyaient ces enfants? — 2. Que répondit le maître? — 3. Comment s'envoie une dépêche télégraphique?

Exercice écrit. — Quelle explication le maître donna-t-il aux enfants?

87. — La pêche.



Jean s'en est allé de bon matin avec sa sœur Jeanne, une **gaule** sur l'épaule, un panier sous le bras. L'école est fermée, les écoliers sont en vacances ; c'est pourquoi Jean s'en va tous les jours avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule, un panier sous le bras, le long de la rivière. La rivière coule claire sous les saules argentés. Jean et Jeanne n'aiment la rivière ni pour les verts feuillages de ses bords, ni pour ses eaux pures où le ciel **se mire**. Ils l'aiment pour le poisson qui est dedans. Ils s'arrêtent à l'endroit le plus poissonneux. Jeanne s'assied sous un saule.

Ayant posé ses paniers à terre, Jean déroule sa ligne. Elle est simple : une gaule, avec un fil et une épingle recourbée au bout du fil. Jean a fourni la gaule. Jeanne a donné le fil et l'épingle ; aussi la ligne est-elle commune au frère et à la sœur. Chacun la voudrait tout entière. Le frère et la sœur ont lutté pour le libre usage de la ligne. Le bras de

Jean est devenu noir d'avoir été pincé, et la joue de Jeanne s'est **empourprée** sous les souflets sonores. Et quand ils furent las de pinçons et de gifles, Jean et Jeanne consentirent à partager de bon gré ce que ni l'un ni l'autre n'avait pu saisir par la force. Ils **convinrent** que la ligne passerait des mains du frère à celles de la sœur après chaque poisson pris.

C'est Jean qui commence. L'on ne sait quand il aura fini. Pour n'avoir pas à céder la ligne à sa sœur, il se refuse à prendre le poisson qui mord à l'hameçon et qui fait plonger le bouchon.

Jean est rusé, Jeanne est patiente. Depuis six heures elle attend. Cette fois pourtant elle semble lasse de sa longue inertie. Elle bâille, s'étire, se couche à l'ombre du saule et ferme les yeux. Jean l'épie du coin de l'œil et croit qu'elle dort. Le bouchon plonge. Il tire vivement le fil au bout duquel brille un éclair d'argent. Un goujon s'est pris à l'épingle.

« Ah ! c'est à moi maintenant », s'écrie une voix derrière lui. Et Jeanne saisit la ligne.

A. France. *Filles et Garçons.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Gaule.*** Long bâton ou perche mince. — ***Se mire.*** Se reflète, comme dans une glace, un miroir. — ***S'est empourprée.*** Est devenue rouge. — ***Ils convinrent.*** Ils s'accordèrent sur cela.

Les idées. — 1. Où sont allés Jean et Jeanne? — 2. Comment est faite leur ligne ? — 3. Pourquoi se sont-ils disputés et battus? — 4. De quoi sont-ils enfin convenus? — 5. Expliquez la ruse qu'ils emploient l'un et l'autre.

Exercice écrit. — Dites comment Jeanne put avoir la ligne.

88. — Le cinématographe.

On ne pense pas à tout.

Maurice, ayant un jeudi cinquante centimes dans sa poche, supplia sa maman de le conduire au cinématographe. Ça n'était pas loin ; ça ne coûtait pas très cher, et Maurice promit si fermement de bien travailler à l'école, il se fit si câlin, que la maman ne résista pas longtemps.

On alla dans un joli théâtre, et comme il y avait encore des places libres, on se mit aux premiers rangs pour mieux voir. Sur la **scène**, par devant, une grande toile blanche était tendue. Maurice savait que sur cette toile il allait voir des choses magnifiques aussitôt que l'on aurait éteint les lumières et fait la nuit dans la salle. Il en frétillait de joie.

Et je vous assure qu'il riait de bon cœur, l'instant d'après, quand apparut le « Gendarme courant après le chasseur », puis le « Collégien fumant son premier cigare », le « Monsieur qui a perdu son soulier », etc., etc. Les défilés de chevaux et de cavaliers surtout le transportaient d'aise.

Maurice aime la rue, avec le mouvement des gens et des voitures, avec les mille spectacles qui s'y déroulent l'un après l'autre. Jugez de son bonheur quand l'affiche annonça : « L'arrivée d'Alphonse XIII à Paris ». Il ne put retenir un cri : « Oh ! ça, c'est beau ! » Sa mère le regarda, un peu surprise de le trouver si savant. Il avait raison d'ailleurs. Les cuirassiers, les gardes à cheval, le jeune Roi souriant, notre Président de la République, et puis toute cette foule, tous ces gens qui ouvraient la bouche, qui **gesticulaient**, c'était vraiment amusant.

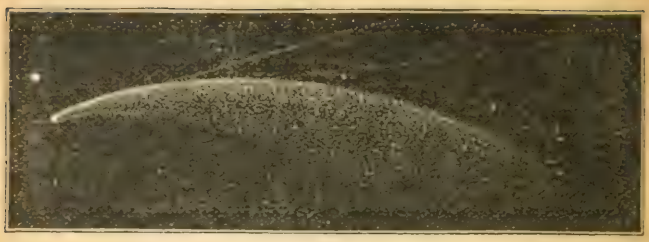
Il y avait des gamins qui se faufilaient entre les grandes personnes, presque sous les pieds des chevaux et qui venaient se placer tout à fait sur le devant de la scène. — Tiens, tiens, en voici un qui a les mêmes gestes que Maurice. Mais, oui. La maman reconnaît même son sac d'écolier, son béret, sa veste.... Pas de doute possible. C'est Maurice lui-même. Il a donc été photographié dans la foule le jour de l'arrivée du roi d'Espagne, et comme c'était un jour de classe, sa maman sait à présent qu'il a manqué l'école.

Les mots. — *La scène*. La partie d'un théâtre où l'on voit les acteurs qui jouent. — *Gesticuler*. Faire beaucoup de gestes.

Les idées. — 1. Qui a vu un cinématographe ? — 2. Racontez ce que l'on y voit. — 3. Comment Maurice y alla-t-il ? — 4. Quelles pièces donnait-on ce jour-là ? — 5. Comment sut-on que Maurice avait fait l'école buissonnière ?

Exercice écrit. — Dites comment la maman de Maurice apprit qu'il avait fait l'école buissonnière.

89. — Les comètes.



La dernière belle et grande comète que l'on a vue en France, apparut en l'année 1907. Il y en aura probablement une autre en 1910 ou 1911. Une comète est une sorte d'étoile, avec une longue traînée brillante, qu'on appelle sa chevelure, terminée par une queue plus large, mais de moins en moins **lumineuse**.

Il y a eu des comètes magnifiques. Celle de 1811 a laissé un souvenir inoubliable chez toutes les personnes de cette époque. Les astronomes, qui peuvent avec leurs instruments mesurer les comètes, assurent que celle de 1843 avait une queue de 220 millions de kilomètres de longueur. Celle de 1744 avait jusqu'à six queues en éventail.

Autrefois, dans leur ignorance, les hommes **attribuaient** aux astres une **influence** sur notre destinée. Ils pensaient qu'une éclipse de soleil est une cause de malheur, et que l'apparition d'une comète annonce des événements extraordinaires. Comme il est arrivé plusieurs fois, et notamment en 1811, que la récolte du vin était excellente l'année d'une co-

mète, on a cru que la comète rendait le vin meilleur ; l'on dit encore dans les pays vignobles : du vin de la comète.

En réalité la comète passe dans le ciel bien loin de nous, sans rien changer à nos affaires.

« Mais qu'est-ce donc qu'une comète ?

— On ne le sait pas exactement. Le noyau paraît une sorte d'étoile un peu moins brillante que les autres, et la queue est sans doute une immense traînée de gaz à la fois éclairés et transparents : on aperçoit les étoiles au travers.

— Et où donc vont les comètes ?

— On ne le sait pas non plus. Nous les voyons pendant quelques jours ou quelques semaines, ou même plusieurs mois. Nous nous rendons compte qu'elles se déplacent dans l'univers, et puis elles disparaissent, les unes pour toujours, les autres pour un grand nombre d'années, avant de revenir.

Mais l'apparition d'une comète est toujours un ès beau spectacle. J'espère qu'il vous sera donné en voir, et vous serez émerveillés. »

Les mots. — ***Lumineuse***. Qui donne de la lumière. — ***Attribuaient une influence***. Croyaient que les astres, les comètes par exemple, changeaient notre vie et la rendaient plus heureuse ou plus malheureuse.

Les idées. — 1. Rappelez quelques années où des comètes sont apparues. — 2. Dites ce qu'on voit dans une comète. — 3. Que croyait-on autrefois à propos des comètes ? — 4. Les mêmes comètes reviennent-elles au bout d'un certain temps ?

Exercice écrit. — Que savez-vous des comètes ?

90. — Vengeance d'un âne.

... J'appartenais à une fermière méchante. Quand j'étais si chargé que je pouvais à peine avancer, elle s'asseyait encore au-dessus des paniers et m'obligeait à trotter ainsi écrasé, accablé, jusqu'au marché qui était à une lieue de la ferme. J'étais dans une colère que je n'osais montrer, parce que j'avais peur des coups de bâton ; ma maîtresse en avait un très gros, plein de nœuds qui me faisaient bien mal quand elle me battait.

Vlan ! vlan ! le bâton ne cessait de me frotter les reins, les jambes, le cou ; je trottais, je galopais presque, la fermière me battait toujours. Je fus indigné de tant d'injustice et de cruauté ; j'essayai de **ruer** pour jeter ma maîtresse par terre. J'eus le plaisir de la sentir dégringoler. « Méchant âne ! sot animal ! entêté ! Je vais te corriger et te donner du martin-bâton. »

Elle me battit tellement que j'eus peine à marcher jusqu'à la ville. Nous arrivâmes enfin au marché.

On ôta de dessus mon pauvre dos écorché tous les paniers pour les poser à terre. Ma maîtresse, après m'avoir attaché à un poteau, alla déjeuner, et moi, qui mourais de faim et de soif, on ne m'offrit pas seulement un brin d'herbe, une goutte d'eau.

Je trouvai moyen de m'approcher des légumes pendant l'absence de la fermière, et je me rafraîchis la langue en me remplissant l'estomac avec un large panier de salades et de choux. De ma vie je n'en avais mangé de si bons ; je finissais le dernier chou et la dernière salade lorsque ma maîtresse revint.

Elle poussa un cri en voyant son panier vide ; je la regardai d'un **air insolent** et si satisfait, qu'elle devina le crime que j'avais commis.... Après m'avoir tenu les propos les plus humiliants, auxquels je ne répondais qu'en me léchant les lèvres et en lui tournant le dos, elle prit son bâton et se mit à me battre si cruellement, que je finis par perdre patience et que je lui lançai trois ruades, dont la première lui cassa le nez et deux dents, la seconde lui brisa le poignet, et la troisième l'attrapa à l'estomac et la jeta par terre. Mme de Ségur. *Mémoires d'un Ane.* [Hachette, édit.]

Les mots. — *Ruer.* Se dit surtout des chevaux, ânes, mulets, quand ils lancent en l'air avec force les pieds de derrière. — *Air insolent.* Sans respect, moqueur.

Les idées. — 1. Est-il d'usage de battre les ânes? — 2. Racontez comment celui de ce récit était maltraité. — 3. Quelle fut sa première vengeance? — 4. De quelle façon se vengea-t-il la seconde fois?

Exercice écrit. — Racontez ce que fit l'âne au marché.

91. — Un vieux château.

Ma chère Amélie,

Il faut que je te raconte la bonne journée que nous avons passée hier. C'était la fête de mon frère Ernest. Nos cousins et cousines étaient venus de Nogent. Après avoir bien joué dans la matinée, nous les avons conduits l'après-midi aux **ruines** de Montaiguillon. Nous sommes allés avec le grand cheval rouge et la carriole. Songe un peu comme c'était amusant tout le long de la route. Papa conduisait. Heureusement! Car je ne sais pas si le cheval se serait reconnu au milieu des cris, des rires et du bruit.

Donc nous voilà parvenus au pied de la côte, et tout le monde descend, excepté les tout petits. Il y a une colline, avec des buissons, de grosses pierres, des arbres. Pendant que la voiture suivait le chemin qui tourne, nous courons droit à travers les broussailles, afin d'être plus vite en haut. Nous y arrivons tout essoufflés.

Nous sautons dans un fossé plein de ronces, nous

escaladons un premier mur aux trois quarts tombé, puis un autre; nous traversons une grande cour carrée pour aller jouer à la cachette dans des chambres qu'il y a de l'autre côté. Pauline avait déjà trouvé une sorte de coin très sombre au fond de la cheminée qui est large comme notre salle à manger tout entière, lorsque, en regardant par l'ouverture d'une fenêtre, j'aperçois les garçons au faîte de la grande tour. Tu penses si nous avons eu vite fait de les rejoindre !

L'après-midi a été très gaie. On a goûté, on a joué au ballon, on s'est promené à travers le château. Il n'y a que de la pierre, tu sais : les murs, les cheminées, les escaliers, le dallage, rien que de la pierre. Brrr, que cela devait être froid en hiver ! On nous a dit que ce vieux château remontait au temps de la guerre de Cent Ans. J'en ai rêvé dans la nuit... je voyais des guerriers tout en fer, comme le château est tout en pierres, des batailles, des sièges, des assauts....

Tu vas me croire un peu folle. Je ne t'en aime pas moins et je t'embrasse de tout mon cœur.

HENRIETTE.

Les mots. — ***Ruines.*** Restes d'un vieux monument en partie détruit. — ***Escalader.*** Passer par-dessus un mur, un obstacle quelconque.

Les idées. — 1. A quelle occasion les enfants sont-ils allés aux ruines du vieux château? — 2. Racontez leur voyage. — 3. Que virent-ils une fois arrivés? — 4. Quels souvenirs rappelle le château?

Exercice écrit. — Que restait-il du vieux château?

92. — La revue.

René, Bernard, Roger, Jacques et Étienne estiment qu'il n'y a rien de plus beau au monde que d'être militaire. Francine pense comme eux, et elle voudrait être un garçon pour devenir un soldat. Ils en jugent de la sorte, parce que les soldats portent de beaux uniformes, des épaulettes et des galons d'or et des sabres qui reluisent. Il y a encore une autre raison pour mettre le soldat au premier rang dans la patrie : c'est qu'il donne sa vie pour elle.

René est général. Il porte le chapeau à deux cornes et monte un cheval de guerre. Le chapeau est en papier et le cheval est une chaise. Son armée est composée d'un tambour et de quatre hommes, dont une fille : « Portez armes! en avant, marche! » Et le défilé commence. Francine et Roger ont tout à fait bonne mine sous les armes. Jacques tient son fusil entre ses bras.

Étienne, le plus petit homme du régiment, demeure pensif. Il est **ambitieux**; il voudrait être général tout de suite : de là son souci.

« En avant, en avant! s'écrie René. Nous allons tomber sur les Chinois qui sont dans la salle à manger. » Les Chinois, ce sont les chaises.... Elles tombent. C'est tout ce que les Chinois peuvent faire de mieux. Quand toutes les chaises ont les pieds en l'air, René s'écrie : « Soldats, maintenant que nous avons vaincu les Chinois, nous allons goûter. » Cette idée est bien accueillie par toute l'armée. Les soldats, il faut que cela mange. Pour cette fois, **l'Intendance** a fourni des vivres à souhait : babas, madeleines, éclairs au chocolat, sirop de groseille. **L'armée dévore.** Seul le sombre Étienne ne mange pas. Il regarde avec envie le sabre et le chapeau à deux cornes que le général a laissés sur une chaise. Il s'approche, il s'en empare et se glisse dans la chambre voisine. Là, seul devant la glace, il se coiffe du chapeau, il **brandit le sabre** : il est général, général sans armée, général pour soi seul.

A. France. *Filles et Garçons.* [Hachette, édit.]

Les mots. — ***Il est ambitieux.*** Il a le grand désir de devenir un homme important, remarqué. — ***L'Intendance.*** Partie de l'armée qui s'occupe de fournir la nourriture, la boisson, etc. — ***L'armée dévore.*** Les enfants, qui jouent aux soldats, mangent comme s'ils avaient grand faim. — ***Brandir un sabre.*** Agiter le sabre avant de frapper avec.

Les idées. — 1. Nommez les enfants de ce récit. — 2. A quoi jouent-ils? — 3. Dites comment ils sont et ce qu'ils font. — 4. Comment se termine la bataille? — 5. Que veut et que fait Étienne? — 6. Comment sont habillés des enfants qui jouent aux soldats? — 7. Quelles armes leur faut-il?

Exercice écrit. — Racontez la bataille des enfants contre les Chinois.

93. — La Frontière.

Ma chère Henriette,

La frontière ? Tu voudrais savoir ce que l'on voit en arrivant à la frontière ?

Eh bien ! lorsque je suis venue ici, un soir du mois dernier, je n'ai rien remarqué tout d'abord, sinon des douaniers qui sommeillaient dans la cour de mon oncle. On m'a dit qu'ils se reposaient avant d'aller surveiller la frontière. Et le lendemain, sur la lisière du petit bois où nous étions en promenade, je les ai vus encore : ils ont des chiens avec eux ; rien ne peut entrer en France ni en sortir sans qu'ils le sachent. Rude métier, n'est-ce pas ? le jour, la nuit, par tous les temps. Il paraît que c'est nécessaire. Il y a aussi des douaniers allemands de l'autre côté.

A l'endroit où la route traverse la frontière, on voit des douaniers en plus grand nombre, et un poste de douane, c'est-à-dire une petite maison où ils ont leur bureau, où se tient au moins un chef.

Sur la route même, quelque chose marque vraiment la frontière ; une grosse et haute borne blanche ;

d'un côté est écrit FRANCE; de l'autre : DEUTSCHLAND, ce qui signifie Allemagne.

Nous l'avons dépassée, cette borne, bien des fois depuis notre arrivée ici. Et, nous avons causé avec les habitants des villages, avec les paysans lorrains ; ils parlent français ; ils étaient Français avant la guerre de 1870 ; mais les inscriptions de la mairie, de l'école, de la poste, de la gendarmerie, etc., sont en allemand ; à l'école on parle allemand. Si nous avancions encore deux ou trois lieues, nous arriverions à des villages où tout le monde parle allemand.

Nous verrions aussi, et l'on m'a promis de m'y conduire un jour, de petites collines qui sont des cimetières. Il y a, dans ces cimetières, les restes de milliers de Français et d'Allemands tués en 1870. Ah ! c'est que l'on s'est affreusement battu dans ce pays.

Je finis ma lettre un peu brusquement. Tu vas peut-être te moquer de moi : ces inscriptions dans une autre langue ; devant l'école ce drapeau qui n'est pas tricolore ; la pensée de ces tombes, tout cela me serre la gorge et je sens que je vais pleurer.

Adieu, ma chérie, adieu ; mes bons, mes meilleurs baisers.

AMÉLIE.

Les mots. — *Notre frontière.* Endroit où finit la France et où commence le pays étranger, par ex. : l'Allemagne.

Les idées. — 1. Montrez sur la carte la frontière entre la France et l'Allemagne. — 2. Que voit-on sur la route quand on passe la frontière? — 3. Quelle langue parlent les paysans lorrains en Allemagne? — 4. Et plus loin?

Exercice écrit. — Dites ce que l'on remarque un peu après avoir passé la frontière franco-allemande.

94. — Honneur au travail!

« Est-il assez laid, papa, ce petit ramoneur! on dirait un nègre ou un diable.

— Ne parle pas ainsi, ma petite fille. Sans le savoir, tu te montres **ingrate**. Car, si le petit ramoneur est noir..., *c'est pour toi*.

— Pour moi? Qu'est-ce que tu veux dire, papa?

— Je vais te l'expliquer.... Les cheminées se remplissent de suie et s'encrassent. S'il n'y avait pas de ramoneurs, qui est-ce qui les nettoierait. Je ne pense pas que tu aurais beaucoup de goût pour ce travail. Sois donc heureuse que le petit ramoneur s'en charge, et sois reconnaissante, car, je te le répète, *c'est pour toi qu'il est noir*.

— Je n'avais pas pensé à cela, cher papa.

— Tu y penseras à l'avenir, ma fille. Et, puisque nous en sommes à ce sujet, écoute encore. C'est pour toi que le meunier est blanc; pour toi que le laboureur est brûlé par le soleil, tanné par le vent et la pluie; c'est pour toi que le cordonnier a l'**échine**

ronde, que le maçon a les mains calleuses, que le mécanicien est debout sur sa locomotive, et que le soldat se bat à la frontière : quand ces hommes meurent à leur poste, c'est pour toi. Tout homme qui remplit une fonction utile, la remplit pour les autres.

— Je te le promets, mon petit papa, je ne dirai plus jamais que le ramoneur est laid, ni les maçons, ni les charbonniers.

— Cela ne suffit pas, chère enfant. Plus tu grandiras, plus tu t'apercevras combien d'hommes et de femmes travaillent pour toi, des mains et de la pensée. Le travail, c'est la vie du monde. Quand tu aura compris cela, tu ne te contenteras pas de respecter les travailleurs. Tu te rendras utile à ton tour. A ton tour, tu auras pour les autres des peines à supporter, des efforts à faire. Et, quand tu seras fatiguée, tu penseras souvent au petit ramoneur.

« Tout à l'heure, dans ton ignorance d'enfant, tu as dit : « Oh! qu'il est laid, ce ramoneur! » Puisses-tu, un jour, éclairée par la vie, t'écrier en face de tous les travailleurs que leur œuvre a marqués : « Oh! combien ils sont beaux! »

« Il n'y a de laids que les méchants et **les inutiles**. »

C. Wagner. *Le long du chemin*. [Fischbacher, édit.]

Les mots. — *Ingrat*. Celui qui oublie le bien qu'on lui a fait. — L'*Échine*. Le dos. — *Les inutiles*. Ceux qui ne font rien.

Les idées. — 1. Quels services nous rend le ramoneur? — 2. Indiquez plusieurs métiers qui nous sont très utiles. — 3. Quelle résolution doit-on prendre en voyant les travailleurs?

Exercice écrit. — Citez les métiers que vous connaissez.

95. — Les vacances.

Soyez gais, mes petits enfants,
Et de vos rires triomphants
Qui font sourire nos souffrances.
Emplissez toute la maison,
Et roulez-vous sur le gazon,
Petits écoliers en vacances!

Soyez fous, riez aux éclats,
Cueillez la rose et le lilas,
J'aime vos rondes et vos danses.
A s'envoler le temps est prompt
Et bien trop tôt les jours viendront
Où vous n'aurez plus de vacances.

Il faudra, mes enfants joyeux,
Laisser à d'autres tous vos jeux,
Vos chants, vos rondes et vos danses,
Car on n'est pas toujours petit.
A mesure que l'on grandit,
On n'a plus autant de vacances.

Soyez gais, mes petits enfants !
Plus tard, lorsque vous serez grands,
Vous connaîtrez soucis et transes.
Pendant que vous faites les fous,
Vos parents travaillent pour vous,
Eux qui n'ont jamais de vacances.

O AUBERT. *Le Livre rose et bleu.* [Nathan, édit.]

95bis. — Conseils aux enfants.

Mes chers enfants, vous êtes petits, vous êtes gais, c'est l'âge heureux. Eh bien ! voulez-vous, je ne dis pas être toujours heureux, mais voulez-vous n'être jamais malheureux ?

Il ne faut pour cela que deux choses : aimer et travailler.

Aimez bien qui vous aime ; aimez aujourd'hui vos parents, aimez votre mère, ce qui vous apprendra doucement à aimer la France, votre patrie, votre mère à tous.

Et puis, travaillez ; pour le présent, vous travaillez à vous instruire, à devenir des hommes. Quand vous avez bien travaillé, et que vous avez contenté vos maîtres, est-ce que vous n'êtes pas plus légers, plus dispos ? Est-ce que vous ne jouez pas avec plus d'entrain ? C'est toujours ainsi : travaillez et vous aurez la conscience satisfaite.

VICTOR HUGO.

TABLE DES MATIÈRES

(Les titres des poésies sont en italique.)

Nos		Pages
1.	Le livre de lecture	2
2.	La petite fourmi	4
3.	Le prunier	6
4.	*La plainte des jouets*	8
5.	Les framboises	10
6.	C'est comme cela à la guerre	12
7.	Un mot magique	14
8.	Songez à ce que vous dites	16
9.	La peur	18
10.	*Le régiment*	20
11.	Un brave enfant	22
12.	L'école buissonnière	24
13.	Face à l'ennemi	26
14.	Le lièvre et le hérisson	28
15.	Le sifflet	30
16.	*Quand il fait froid*	32
17.	Le singe et le chameau	34
18.	M. de Crac à la chasse (conte amusant)	36
19.	Bonhomme Noël	38
20.	Les ciseaux	40
21.	Chez nous	42
21bis.	*La maison natale*	43
22.	La lettre de Jean au 1er janvier	44
23.	Un enfant sous la neige	46
24.	*Le rouge-gorge*	48
25.	Le perroquet	50
26.	Conte arabe	52
27.	Animaux domestiques et sauvages	54
28.	Les petits sous de Georges	56
29.	Conseils à un jeune enfant	58
30.	Imprudence	60
31.	*Ce que disent les lettres noires*	62
32.	Les semailles	64
33.	Les allumettes	66
34.	*Tout doux*	68
34bis.	*La maman*	69
35.	Le calendrier	70
36.	*Les deux voyageurs*	72
37.	Le premier éveil de la conscience	74
38.	Les étoiles	76
39.	*Les nids*	78
40.	Le petit menuisier indélicat	80
41.	Anecdotes sur Duguesclin	82
42.	Reconnaissance envers les animaux	84
43.	Le petit aveugle	86
44.	Près de mal faire	88
45.	Les trois imprudents	90
46.	*Le petit soldat*	92
47.	Jeanne d'Arc et le roi	94
48.	Un honnête garçon	96
49.	Bayard au pont de Garigliano	98
50.	Aventure extraordinaire de M. de Crac	100
51.	*La conscience*	102
52.	Le respect du pain	104
52bis.	Anecdote	105
53.	La convalescence	106
54.	L'habile courtisan	108
55.	Trait de Catinat	110
56.	Le lion	112
57.	Poussins et Canetons	114
58.	*Les forgerons*	116
59.	Dévouement paternel	118
60.	L'orage	120
61.	Le phonographe	122
62.	*Brave petit homme*	124
63.	Manque d'ordre	126
64.	*Le loup devenu berger*	128
65.	Goulu	130
66.	Les cinq sens	132
67.	L'eau	134
67bis.	*Le grésil*	135
68.	Trait de probité	136
69.	Plus fait douceur que violence	138
70.	*Le vacher et le garde-chasse*	140
71.	Une grande promenade	142
72.	La poule noire	144
73.	Héroïsme de Jean Bart	146
74.	Le loup, la chèvre et les biquets	148
75.	L'éclipse	150
76.	La merveilleuse petite pompe	152
77.	*Le chien de l'aveugle*	154
78.	L'enfant et le revolver	156
79.	Le conte de Grignotin	158
80.	La source d'un grand fleuve	160
81.	Le soleil	162
82.	Le petit Poucet (conte)	164
83.	Les moissonneurs	166
84.	Propreté	168
85.	*Mon ami Pierre*	170
86.	La dépêche télégraphique	172
87.	La pêche	174
88.	Le cinématographe	176
89.	Les comètes	178
90.	Vengeance d'un âne	180
91.	Un vieux château	182
92.	La revue	184
93.	La frontière	186
94.	Honneur au travail	188
95.	*Les vacances*	190
95bis.	Conseils aux enfants	191

Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

CINQUIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8 (22×13)

Chaque volume : cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 1 fr.

ARMAGNAC : Quinze jours de Campagne. *Étapes d'un franc-tireur de Paris à Sedan.*
AUBIGNÉ : Vie de Kléber.
BAILLY : Une Vengeance.
—— Yves de Kerlatte.
—— Jean Save.
BONNECHOSE (Ch. de) : Montcalm et le Canada Français.
CIM (Albert) : Mes Amis et moi.
COLOMB (Mme J.) : Contes vrais.
—— Contes pour les Enfants.
—— Petites Nouvelles.
—— L'Ours de Neige.
—— Pieter Vandael.
—— Pour les faire mentir.
—— Maitre Pizzoni.
DEMOULIN (Mme) : Pistache.
DESCHANEL (E.) : Benjamin Franklin.
DICKENS (C.) : Chant de Noel.
DIGUET (Charles) : Autour d'une Roulotte.
DOMBRE (R.) : La Cassette de Nidri.
DURUY (A.) : Hoche et Marceau.
DURUY (G.) : Pour la France.
ENAULT (L.) : Le Chien du Capitaine.
GIRARDIN (J.) : Contes sans malice.
—— Fillettes et Garçons.
—— Chacun son idée.
—— Têtes sages et Têtes folles.
—— Un peu partout.
—— Récits et Menus Propos.
GONZAGUE-PRIVAT : Mémoires d'un Chien.
GORSSE (H. de) : Une escapade.
GUY (H.) : Biches de Neige.
JACQUIN : Pif-Paf.
—— Vif Argent.
JEANROY (B.) : A la recherche d'un gant.
LAUMANN et BORIE : Jacques le résolu.
LAURENT : La Sonnette du père Rieulle.
LECADET : Les Contrebandiers.
LIGHTONE : La Famille Tamby.
—— Un Bonhomme entêté.
—— Pierrot.
MÉLANDRI : Grain de poudre.
—— Monsieur Scaramouche.
—— Le Capitaine Bigarreau.
MOUANS (A.) : Le Traineau d'argent.
—— Le Fils adoptif.
MOULIN (M.) : En Campagne.
PASSY (F.) : Le Petit Poucet du XIXe siecle.
POTTIER (P.) : Le Bandit malgré lui.
RENARD : Les Etapes d'un petit Algérien.
SOURIAU (P.) : Les Crinières grises.
URGEL (Yvan d') : Contes de tous les temps.
—— La Belle au Bois chantant.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

SIXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8 (21×12,5)

Cartonnage léger, or et couleurs, 70 c.

Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 80 c.

BAILLY : Le Chevalier blanc.
— La Légende du blé.
— Un héros inconnu.

BORIUS (Mlle J.) : Le Billet de loterie.

COLOMB (Mme J.) : Une Nichée de pinsons.
— Le Pauvre François.
— En province.
— Contes qui finissent bien.

DEFODON (Ch.) : De-ci de-la.

DEMOULIN (Mme) : Bons Esprits et Bons Cœurs.
— Proverbes en action.
— Le rancho de Franck.

DIGUET (Charles) : Mémoires d'un lièvre.
— Récits de chasse.

DOMBRE : La Peau de l'ours.
— Master Good.
— Le Cocher Mystérieux.

DOURLIAC (A.) : Un de plus.

FABRE : La Pipe de Philibert.

FLEURIOT (Francis) : Graine de mousses.

GIRARDIN (J.) : Tout chemin mène-t-il a Rome ?
— Le Fils de l'éclusier.

GORSSE (H. de) : Petit-Jeannot.

GUY : L'invention de la flute.
— Le Sabot d'Annette.

GUYON (J.) : Histoire d'un annexé.

HAMEAU (Mme) : Marinette.

JEANROY (B.) : Petit-Jean.

LEFEBVRE (E.) : Histoire d'une bouteille.

LIGHTONE (R.) : Avalanche de cadeaux.
— Les Enfants de l'exilé.

MARTEL : Une plaisante affaire.

MELANDRI : Jacques Simpleton.

MOUANS : La Broderie de Militine.

MUSSAT (Mlle L.). Risque-Tout.
— Grelette.
— Fidèle et Marquis.

NANTEUIL (Mme de) : En détresse.

PELTIER : Contes amusants.

PETIT (Maxime) : Les Amis de l'humanité.

SCHIFFER (Ch.) : Contes du temps passé.

SOURIAU (Paul) : La Faute d'orthographe.

TISSANDIER (G.) : Voyages dans les airs.

URGEL (Yvan d') : Au Temps Jadis.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

DES

Chaque
Cart. lé

ANDE
BEISS
— M
— L
BRÉS
QUEN
CIM (
COLO
VACA
— H
— M
DICKE
DOMB
FABR
TELN
FAYE
FOE (
GÉRI
DE C
GIRAI
— C
— C
— L
TAM
— A
GONZ
SANG
GUY (
HAME
HESS

LaF.Gr.
T7363k
129519
Author Toutey, E.
Title Lectures primaires. Vol.2.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

LANGLOIS (Mme H.) : MARCHAND DE BALAIS.
LAUMANN : AU TEMPS OU LES BÊTES PARLAIENT.

SWIFT : GULLIVER.
THIVARS : TOINETTE BRANCAJOUR.
VERCONSIN : FAIS CE QUE DOIS.

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, à PARIS

Nouveau Cours d'Enseignement Primaire

Rédigé conformément aux Programmes officiels

LECTURE

TOUTEY (E.). Lectures Primaires. Six vol. in-16 avec gr., cart.

Cours préparatoire. Un vol.	» 60
Premier degré du Cours élémentaire. Un vol.	» 75
Cours élémentaire (2e degré). Un vol.	» 90
Premier degré du Cours moyen. Un vol.	1 20
Cours moyen. Certificat d'études. Un vol.	1 50
Cours supérieur. Morceaux choisis des Classiques français. Un vol.	1 80

JOST et HUMBERT. Lectures pratiques, Leçons de choses.

Cours élémentaire et moyen. Un vol. in-16, cartonné	1 »

JOST et CAHEN. Lectures courantes extraites des Ecrivains français. Deux vol. in-16, cartonnés :

Première série : *Cours élémentaire et moyen.* Un vol.	1 50
Deuxième série : *Cours supérieur.* Un vol.	2 »

ISELIN et CŒUR (Mlles). Petit livre de lectures enfantines.

Cours élémentaire. Un vol. in-16, cartonné	» 75

QUILICI et BACCUS. Petit livre de lecture et d'élocution.

Cours élémentaire et moyen :	
Partie de l'élève. Un vol. in-16, cartonné	» 90
Partie du maître. Un vol. in-16, cartonné	2 50

GUECHOT (M.). Lecture expliquée, Vocabulaire et Composition. Deux vol. grand in-16, avec gravures, cartonnés :

Premier livre : *Cours élémentaire et 1re année du Cours moyen.* Un vol.	1 »
Livre du maître. Un vol.	3 50
Deuxième livre : *Cours moyen.* Certificat d'études. Un vol.	1 25
Livre du maître. Un vol.	3 »

—— **Par l'Effort.** Livre de lecture courante pour aider à la formation de la volonté. *Cours moyen.* Un vol. in-16, avec grav., cart. 1 20

GRAMMAIRE

DUSSOUCHET (J.). Cours primaire de Grammaire française. Huit vol. in-16, cartonnés :

Grammaire enfantine. Un vol.	» 40	*Cours moyen.* (Cert. d'études). Un v.	1 25
Cours préparatoire. Un vol.	» 50	Livre du maître. Un vol.	3 50
Cours élémentaire. Un vol.	» 75	*Cours supérieur.* Un vol.	1 80
Livre du maître. Un vol.	2 50	Livre du maître. Un vol.	5 »

HISTOIRE

GAUTHIER et DESCHAMPS. Cours d'Histoire de France. Six vol. grand in-16 illustrés, cartonnés :

Petite Histoire de France par l'image. Un vol.	» 40	*Cours moyen.* Cert. d'ét. Un vol.	» 90
Cours préparatoire. Un vol.	» 50	*2e degré du Cours moyen et 1er degré du Cours supérieur.* Un v.	1 40
Cours élémentaire. Un vol.	» 60	*Cours sup.* Brevet élém. Un vol.	1 80

GÉOGRAPHIE

LEMONNIER, SCHRADER et Marcel DUBOIS. Cours de Géographie. Nouvelles éditions refondues par M. Gallouedec. Quatre vol. in-4° avec gravures et cartes en couleurs, cartonnés :

Cours préparatoire. Premières notions de Géographie. Un vol.	» 75
Cours élémentaire. Premiers éléments de géographie. (Notions générales. La Terre. — La France.) Un vol.	1 10
Cours moyen. Certificat d'études. Eléments de géographie. (Géographie de la France et Etude sommaire des Cinq parties du Monde.) Un vol.	1 50
Cours supérieur. Brevet élémentaire. Cours de géographie. (Géographie générale. — Les Cinq parties du Monde. — La France.) Un vol.	3 50
On vend séparément :	
Notions générales. Les Cinq parties du Monde	2 »
Notions générales. La France (Brevet élémentaire).	2 »

SCIENCES

LEDOUX (P.). Cinquante leçons de Sciences physiques et naturelles, avec des applications à l'hygiène, à l'agriculture et à l'industrie (100 expériences, 308 figures, 431 lectures, 80 devoirs du certificat d'études). *Cours moyen*, certificat d'études. 1 vol. in-16 cart. »

—— **Compendium scientifique** permettant d'exécuter les expériences des *Cinquante leçons de sciences physiques et naturelles*, appareils et produits renfermés dans une boîte-meuble façon noyer. »

66466. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 5-1910 — 100.000